

Le Samedi

DIX CENTS

61e année, No 4

Montréal, 11 juin 1949

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

PER

S-400

CON

S CE NUMERO :

- UNE FEMME MATADOR
- NOUS LES ETRANGERS
- LE TOURISME EN SUISSE

Roman policier :

- UNE AMERICAINE A DISPARU

Par HENRY-MUSNIK



SUPPLÉMENT
DE PUISSANCE
AU DÉMARRAGE
DE 40 À 71%

Pour ces démarrages
rapides et positifs qui sont
tellement appréciés par
temps froid.

Plus

La Batterie Master Duty Willard assure les démarrages les plus rapides, est la plus durable et la plus économique de la gamme Willard. Construction exclusive Willard à "Remplissage de Sûreté" qui prévient le trop-plein et élimine la possibilité que l'acide électrolytique gicle sous le capot. Bacs en véritable caoutchouc dur. Isolation en bois pour véhicules en usage normal, ou Isolation Willard en Caoutchouc pour véhicules faisant un usage dur et de très longs millages. Pour une batterie qui est toujours à la hauteur, procurez-vous une Master Duty Willard maintenant. Vente et entretien par tous les Marchands Willard.

PLUS
D'ÉNERGIE
DE RÉSERVE
DE 19 À 25%

Pour ces accessoires électri-
ques qui imposent souvent un
effort excessif aux batteries
de grosseur ordinaire.



WILLARD
BATTERIES

L'Enseigne
d'un
Bon Marchand

Achetez une MASTER duty

Willard

pour Démarrages Rapides • et Longue Durée

WILLARD STORAGE BATTERY CO. OF CANADA, LTD., TORONTO, ONTARIO



M. L'ABBÉ MAHEUX

LE FRANÇAIS À MCGILL

MONSIEUR l'abbé Arthur Maheux est né le 22 juin 1884, à Sainte-Julie. Il est fils de Joseph Maheux et de Céline Gagné. Comme tant d'autres Canadiens les Maheux sont d'ascendance normande et le premier d'entre eux qui vint s'établir au Canada, dès 1655, se nommait Pierre Maheux des Hazards. Il était originaire de Saint-Jean de Mortagne, en Normandie, et exerçait le métier de tisserand.

Le jeune Arthur Maheux commença ses études chez les Soeurs de la Charité de Plessisville pour les continuer au Séminaire de Québec, au Collège Laval et à l'Université Laval. De Québec il se rendit à Paris où il suivit des cours à l'Institut Catholique, à la Sorbonne, à l'École des Hautes Etudes et au Collège de France. Son séjour outre-mer se prolongea quatre années, de 1913 à 1917, et il en revint avec une licence ès-lettres de la Sorbonne et un diplôme supérieur en philologie.

L'abbé Maheux est d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, il a un visage grave et réfléchi. Il s'exprime posément en un français soigné. Ce n'est pas un enthousiaste qui a des embellissements soudains et dont les paroles dépassent la pensée. C'est un convaincu dont l'argumentation est précise et serrée, un professeur de carrière qui sait exposer et mettre en valeur une thèse.

Nous savons tous que M. l'abbé Maheux est chez nous l'apôtre de la bonne entente entre les deux races, entente qui résulterait, selon lui, d'une meilleure compréhension basée sur une sympathie réciproque. Cette sympathie, il s'est beaucoup dépensé pour la faire naître: livres, brochures, articles de journaux, cours et conférences, en anglais et en français. Il faut bien avouer qu'en dépit de quelque amélioration dans l'enseignement du français et d'une camaraderie née entre frères d'armes, nous ne semblons pas avoir beaucoup progressé dans cette voie.

Sur ce chapitre, comme sur tant d'autres d'ailleurs, M. l'abbé Maheux est meilleur juge que nous, puisqu'il a été chapelain aux armées et qu'il a à son crédit une brillante carrière de professeur. Titulaire de la chaire de l'Histoire des Amériques à l'Université Laval durant l'année, il a donné l'été dernier des cours à l'Université de Toronto et, en juillet prochain, il sera professeur aux cours d'été de l'Université McGill. On peut être assuré qu'en acceptant ce travail supplémentaire, il a fait acte de patriote, car ce qu'il aime par-dessus tout c'est de se retirer dans sa petite propriété de Ste-Augustine de Portneuf, au bord du fleuve, et d'y cultiver fleurs et légumes.

Comment peut-il trouver du temps pour tant de choses? Impossible de mentionner ici les nombreuses activités du savant professeur ni ses distinctions honorifiques. Contentons-nous de rappeler que l'abbé Arthur Maheux est l'auteur de plusieurs livres dont les plus importants sont: *Propos sur l'Éducation*, *Ton Histoire est une Épopée*, *Nos Déouts sous le Régime anglais*, *Pourquoi sommes-nous divisés?* et quelques autres rédigés en anglais.

NOTRE COUVERTURE

Est-il rien de plus agréable que de partir avec des amis, par un clair matin d'été, et de faire une randonnée à bicyclette, un exercice sain et vivifiant qui nous ouvre l'appétit et rend encore plus délicieux le contenu du panier à provisions que vous avez eu soin d'apporter? Avec les vacances qui approchent rapidement, nous verrons de plus en plus sur nos routes québécoises des groupes "d'écureuils" qui s'offrent ce plaisir, le moins coûteux qui soit, d'explorer notre belle province.

Photo H. Lambert Studio.

ABONNEMENT
CANADA

Un an \$3.50
Six mois 2.00

ETATS-UNIS

Un an \$5.00
Six mois 2.50

AU NUMERO:

10 cents

HEURES DE BUREAU:
9 h. a.m. à 4.45 h. p.m.
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de localité
sont priés de nous donner un
avis de huit jours, l'emballage
de nos sacs de maille commençant
cinq jours avant leur expédition.

EDITORIAL

D'UN SAMEDI À L'AUTRE

Nos bons arbres

Nous sommes à l'époque de la plantation des arbres, plantation d'arbres d'ornements dans les villes et les villages, et aussi reboisement des endroits dénudés et ruinés de nos forêts.

Reboisement de nos forêts, voilà une oeuvre qui attire depuis plusieurs années notre gouvernement. Et nous devons nous en réjouir. Un jour, on pensa orner les bords de nos routes nationales de beaux arbres d'ornement. Jamais initiative ne méritait d'être plus appréciée surtout par ceux qui bénéficieront de l'ombrage des arbres de nos routes. Après vingt-cinq ans on peut voir en certains endroits les résultats de ces plantations. Certaines de nos routes sont aujourd'hui bordées de belles rangées de peupliers et d'érables qui nous font louer la mémoire de ceux qui ont pensé, non seulement à faire aimer l'arbre, mais à extirper cette haine qu'on dirait instinctive que les gens de nos campagnes semblent porter dans leur coeur contre l'arbre, quel qu'il soit, même l'arbre d'ornement qui leur est généralement indifférent.

Car, en effet, pour s'être battus avec opiniâtreté pendant les dernières années de l'établissement sur la terre contre l'arbre résistant et entêté, parce que enraciné depuis tant d'années dans le sol vierge, nos cultivateurs, anciens colons défricheurs, ont conservé comme une sorte de rancune contre les arbres, ce qui explique tant d'actes de vandalisme de leur part, même contre les arbres inoffensifs, et cette incurie dans des entreprises de plantations comme celle qu'a entreprise le Ministère de la Voirie.

Ce dernier, en effet, a eu, au début, à se buter à un véritable mur d'indifférence quand il s'est agi d'obtenir la coopération des cultivateurs dont les terres étaient traversées par la route que l'on voulait ombrager d'arbres. Du moins, c'est ce qui est arrivé en certains endroits de la route provinciale Montréal-Québec.

Mais nos cultivateurs québécois savent vite retrouver leur raison et leur bon sens. Ils ont compris ce que l'on voulait et aujourd'hui, ils sont parmi ceux à qui nos arrières-neveux "devront cet ombrage" de nos routes. Réjouissons-nous donc de cette réconciliation entre l'homme de chez nous et l'arbre; il eut été pénible que l'un et l'autre fussent à jamais brouillés.

Nos martyrs

On a beaucoup parlé, depuis le début de la présente année, de nos saints martyrs canadiens. Cette année, on le sait, marque le troisième centenaire du martyr de trois de ces glorieux martyrs et c'est pour cette raison que l'on vient de promener à travers la province leurs vénérées reliques. Il est important à ce sujet de nous rappeler l'historique de la cause de canonisation de ces missionnaires martyrisés au Canada. La cause remonte bien à un peu plus de cinquante ans.

Quand les Jésuites revinrent au Canada au milieu du siècle dernier, il y avait parmi eux un historiographe et archiviste distingué, le père Félix Martin. Il fut chargé par le gouvernement d'aller explorer l'ancien pays des Hurons où les Jésuites allèrent, autrefois, au prix des plus grands sacrifices, porter les lumières de l'Évangile, puis, en 1857, le gouvernement l'envoya à Rome et à Paris pour rechercher dans les archives des documents ayant trait à l'histoire du Canada. Le Père Martin découvrit et fit imprimer plusieurs "Relations" qui s'étendaient de 1672 à 1679. La lecture de ces Relations fit sensation. Les quelques pages consacrées au Père Jogues avaient profondément intéressé et firent désirer un travail plus complet sur cet illustre missionnaire. Mgr Baillargeon, alors administrateur du diocèse de Québec, exprima le voeu qu'on écrivit une vie complète de celui que le Pape Urbain VIII avait appelé "un martyr de Jésus-Christ".

Le voeu de Mgr Baillargeon fut réalisé en 1873 alors que l'érudite Père Martin publia son livre "Le Père Isaac Jogues, de la Compagnie de Jésus, premier apôtre des Iroquois", qui se répandit partout et fit connaître les sacrifices héroïques au prix desquels la foi fut implantée au Canada. Dès ce moment, l'on pensa sérieusement à la béatification de ces apôtres, mais ce ne fut qu'en 1884 qu'eut lieu la première démarche auprès du Saint-Siège en faveur de la canonisation des Jésuites martyrs de la Nouvelle-France. Les Pères du Troisième Concile Plénier de Baltimore prirent l'initiative de prier le Souverain Pontife de se prononcer sur le martyr du Père Jogues et du Frère Goupil. Deux ans plus tard, les Pères du Septième Concile Provincial de Québec adressèrent au Saint Père un postulat pour obtenir de l'Eglise "la glorification de quelques-uns des missionnaires qui ont souffert le martyr pour la foi".

En 1904, sur les instances du Père Beccari, Postulateur des causes de canonisation des Jésuites à Rome, l'archevêque de Québec constitua le tribunal qui devait faire le procès "informatif par autorité de l'Ordinaire" dit "Procès de Béatification et de Canonisation ou déclaration de martyr des Serviteurs de Dieu Jean de Bréboeuf, Gabriel Lallemant, Antoine Daniel, Charles Garnier, Noël Chabanel, Isaac Jogues, prêtres de la Compagnie de Jésus, René Goupil et Jean de La Lande tués en haine de la Foi".

Enfin, la dernière démarche officielle qui fut faite auprès du Saint-Siège en faveur de nos martyrs canadiens et qui n'a pas dû être la moins efficace fut la lettre que les Pères du Premier Concile Plénier de Québec adressèrent le 1er novembre 1909 au Pape Pie X. Leurs paroles furent entendues et le 9 août 1916 un décret de la Congrégation des Rites annonça l'introduction de la Cause des martyrs canadiens.

La pêche ouverte

La pêche à la truite, notre délicieuse petite truite (salmo fontinalis) est de nouveau ouverte. Notre province de Québec possède dans ses rivières et lacs des sources de richesses telles qu'il a fallu, au berceau même de la colonie, songer à les protéger par des lois spéciales. Ces sources ont toujours été l'objet de l'attention constante de notre peuple devenu grand pêcheur, amateur de toutes les pêches. De sorte qu'aujourd'hui, habiter près d'une rivière à truites ou à saumons est un honneur en même temps qu'un plaisir, et il n'est pas pour les pauvres comme pour les riches d'excursions d'agrément telles que ces petits voyages de pêche à la fin des semaines.

Nous sommes un peu tous, du Canada français, amateurs de pêche. Quand nos moyens ne nous permettent pas d'aller pêcher le saumon dans les rivières lointaines réputées à cette fin, nous nous rabattons volontiers sur la pêche à la truite que l'on prend un peu partout particulièrement dans nos milliers de lacs et rivières laurentiennes, que ce soit la truite de mousse, la truite de rivières, la petite truite de ruisseau, la truite rouge, noire, blanche, brune, ou la grosse truite réellement grosse qu'elle perd son nom et s'appelle "toulou-di".

Nous, les "assis" de la ville, ne cherchons pas à en remonter à nos gens sur la pêche à la truite. C'est le poisson favori du peuple comme le géranium est la fleur des petites gens, la "fleur des taudis". Et il se trouve que la truite n'est pas seulement un de nos poissons les plus agréables au goût mais qu'elle est encore l'un des plus beaux, poisson d'or et d'argent, par les écailles, poisson de gourmet par sa chair rosée et tendre.

Et c'est ce délicieux petit poisson qui, alors que nous commençons, nous ses bourreaux, la belle saison, va vivre pendant quelques mois sous le règne de la terreur.

SUR UNE PORTE DE BRONZE

L'HISTOIRE DU THE

Par ARTHUR PREVOST

SE faire dire: "Passez la porte", ce n'est pas toujours très gai.

Mais quand il s'agit de belles portes de bronze, "c'est une autre paire de manches", diraient nos anciens.

Tout Boston est orgueilleux de ses monuments, une ville historique s'il en est une, et qui, à plusieurs points, s'apparente à Montréal. Mais il y a aussi des pièces modernes que les artistes ont créées et qui sont exposées à la vue de tout le monde à cœur de jour et de nuit.

Il y en a deux qui, principalement, attirent l'attention des touristes qui évoluent dans ces rues en arcs de la Nouvelle-Angleterre. Il s'agit des deux magni-

fiques portes d'entrée de l'immeuble "Salada" à Boston. Deux portes massives en bronze représentant pas moins de dix grands motifs (bas reliefs et douze statuettes) sans compter toutes les "enluminures" qui servent à donner un ensemble parfait.

Ces portes ont été dessinées par l'artiste Henry Wilson et furent coulées par la Gorham Company de Providence, R. I. Elle méritèrent la médaille d'argent à l'exposition de Paris en 1926.

Sur chacune des portes, il y a cinq panneaux principaux, soit dix en tout, et ces panneaux racontent une histoire: l'histoire du thé. Il faut lire en commençant par le haut, mais de droite à gauche, contrairement à la coutume. On reconnaîtra, à droite

en haut, "la préparation du terrain", à gauche, "la taille des arbrisseaux". La deuxième rangée représente, de gauche à droite cette fois, "la pesée de la récolte" et "le tamisage". La troisième rangée, de droite à gauche, "le triage" et "l'emballage". Les deux panneaux de la quatrième rangée représentent des portefaix, hommes de peine nommés coolies ou coulis, aux Indes et en Chine. Le panneau du bas à droite représente les éléphants qui transportent des caisses de thé, et finalement, à gauche, en bas, le chargement sur des navires qui transporteront le thé au delà des mers.

C'est l'histoire du thé en dix tableaux, mais ce n'est pas tout: la mythologie s'en mêle et nous présente des divinités qui ont rapport avec les dix tableaux ou bas-reliefs principaux.

Au-dessus de la porte, on remarque une procession de chariots trainés par des boeufs sacrés de Ceylan. Le tour des portes représente des études de feuilles de thé, et dans les niches, on remarque des femmes qui, avec leurs paniers, amassent le thé et des hommes avec des bûches.

Ensuite c'est la statue des dieux et des déesses: groupés en quatre divinités: "Vichnou", le créateur; Kouannon, divinité bouddhique japonaise de la compassion; et les deux patrons de Ceylan: Soundara Mouri Souami et Appar Souami.

Au centre: la statue de la déesse Artémis, (des bois) divinité de la mythologie grecque, correspondant à la Diane des Romains.

Le tour de ces portes, c'est-à-dire le cadre, est en marbre et représente lui aussi des personnages de la mythologie: Déméter, divinité grecque personnifiant la Terre, la même que la Cérès romaine; avec son élève Tréptolène et sa fille Perséphone ou Coré, divinité grecque, reine des enfers, identifiée avec la Proserpine des Romains.

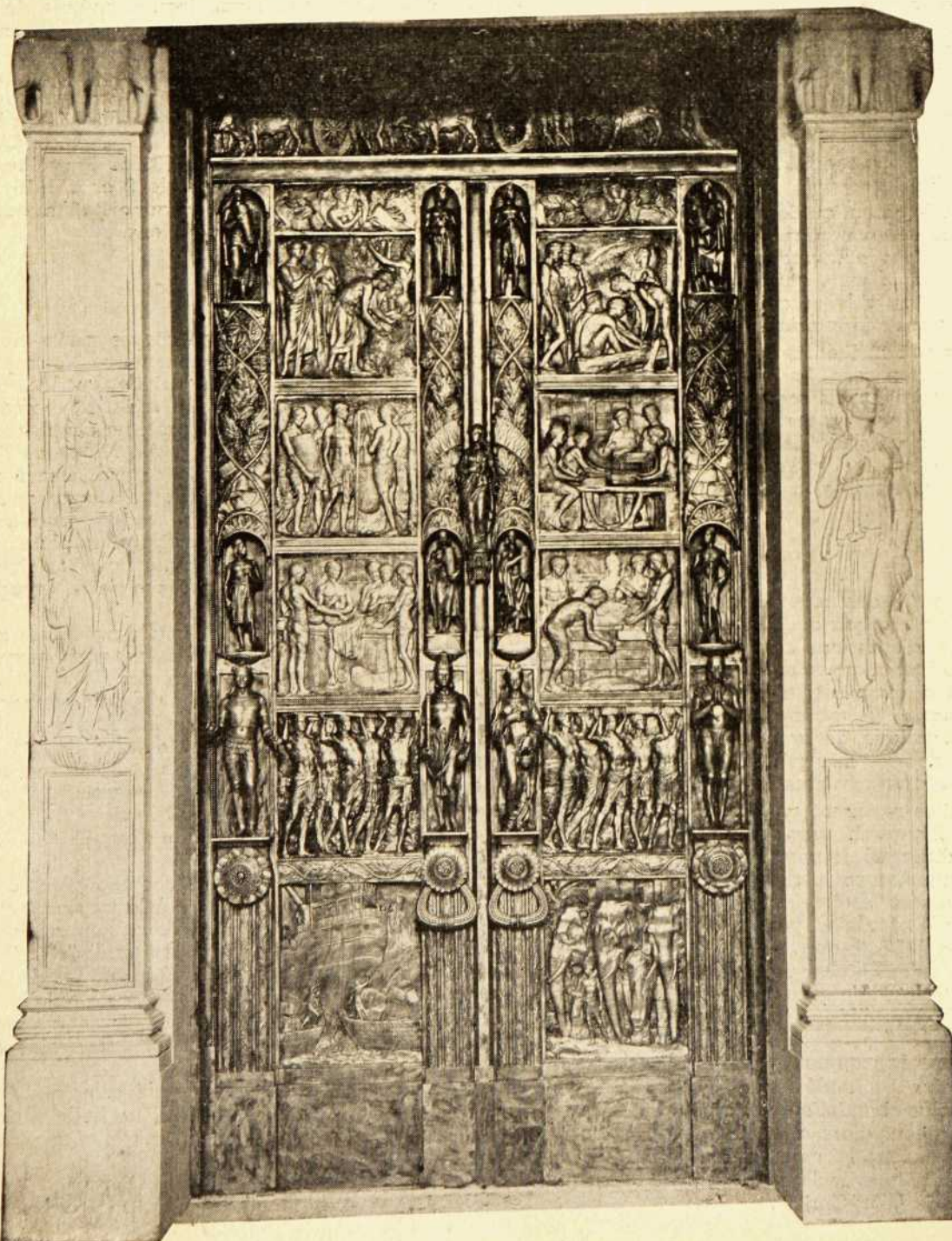
De chaque côté des portes, sculptées dans le cadre, on remarque Perséphone, déesse de la végétation et, à gauche, Kouannon, la déesse de l'amour.

Les chapiteaux montrent des éléphants qui transportent des caisses de thé et qui représentent la sagesse de Ganesha, le roi de la Sagesse.

La photographie que nous reproduisons a été prise à Paris, par Bernès, Marouteau et Cie, 36 avenue de Chatillon, et est une reproduction parfaite de ces portes devant lesquelles on n'ose pas passer tout droit, même dans des jours de tempête comme celle qui s'est abattue sur Boston entre la Noël et le Nouvel An.

Ci-contre, les deux portes massives en bronze représentant pas moins de dix grands motifs d'un ensemble parfait. On peut les contempler à l'entrée de l'immeuble "Salada", à Boston. Cet authentique chef-d'oeuvre a été dessiné par l'artiste Henry Wilson et fut coulé par la Gorham Company de Providence, R. I. Il est à noter que cet important ouvrage a mérité la médaille d'argent à l'exposition de Paris, en 1926. L'article ci-dessus en donne une description complète.

Photo Bernès, Marouteau et Cie, Paris.



OU VOUS PROPOSEZ-VOUS D'ALLER ?

NOUS, LES ÉTRANGERS

Par PLACIDE LABELLE

Cette question a été posée par une équipe d'enquêteurs du *New York Times* à d'innombrables Américains qui ont l'intention, cette année, de prendre des vacances à l'extérieur des Etats-Unis. Et quel a été le résultat de ce relevé? Où ces Américains se proposaient-ils d'aller, cette année?

Au Canada, dans la mesure de 29.1%; en Europe, pour 21.1%; en Amérique centrale, 15.6%; aux Antilles, 11.6%; en Amérique du Sud, 9.1%; aux Bermudes, 7.8%; ailleurs, 5.7%.

C'est donc le Canada qui vient en tête. Et, au Canada, quelle province? Les Américains interrogés par le *New York Times* ont répondu comme suit: Québec, 34.6%; Alberta, 8.9%; Ontario, 7.1%; Colombie-Britannique, 6.5%; n'importe où au Canada, 38.2%.

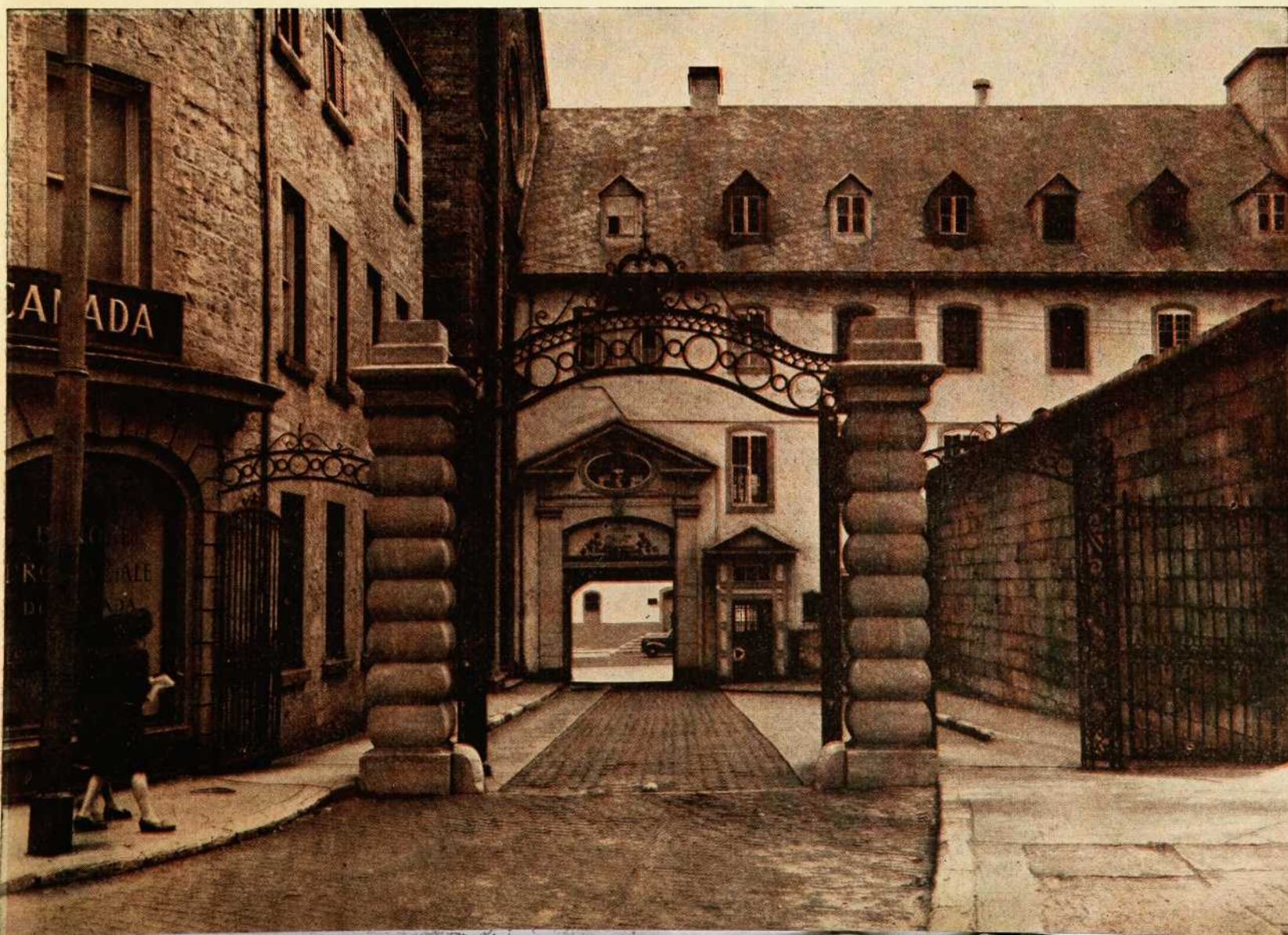
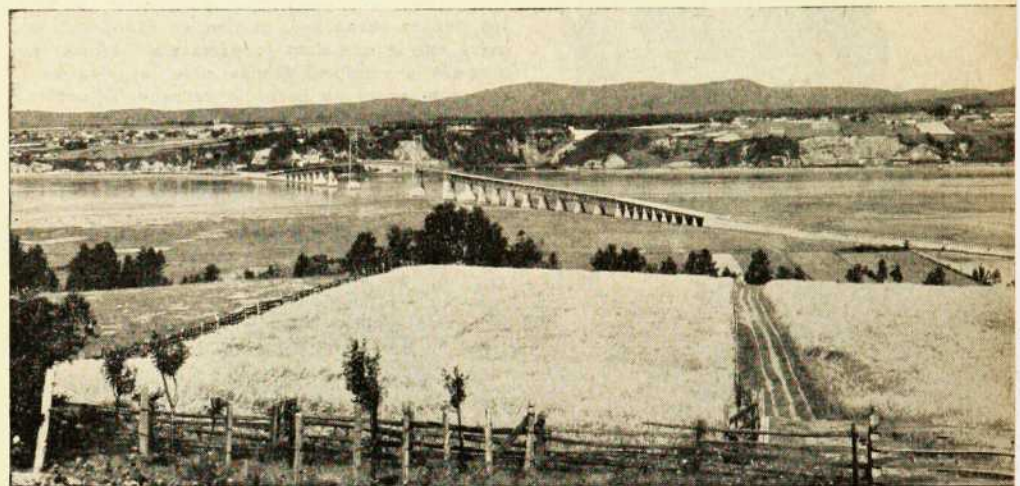
Cela fait beaucoup de chiffres, mais ne retenons que ceci: pour les Américains qui se proposent de passer leurs vacances à l'étranger, c'est le Canada qui est le pays étranger d'élection. Et, au Canada, la province préférée, c'est la nôtre.

Mais l'enquête est allée plus loin. Une autre question a été posée: "Quand les pays d'outre-mer se seront relevés et qu'on pourra y vivre à meilleur marché qu'aujourd'hui, où voudrez-vous aller, de préférence?" Et voici les moyennes obtenues: Europe, 44.1%; Amérique du Sud, 18.7%; Amérique Centrale, 6.9%; Canada, 4.9%; ailleurs, 25.4%.

Donc, le rêve des Américains, par opposition à la réalité d'aujourd'hui, à leurs projets immédiats, c'est d'abord d'aller en Europe. Sur le plan hypothétique, le Canada tombe au quatrième rang, avec moins de 5%.

Plusieurs conclusions se dégagent de ces statistiques. La première, c'est que les touristes américains cherchent de l'inusité, quelque chose qui les repose du train-train quotidien de [Lire la suite page 34]

Photo du haut, à gauche, la chute Montmorency, à droite, le sculpteur Bourgault. — Plus bas, au centre, Ste-Anne de Beaupré. — Fous de Bassans sur l'île Bonaventure. — Au centre, l'île d'Orléans. — Ci-contre, l'entrée du Petit Séminaire de Québec. Photos C.N.R. et Service de Ciné-Photographie.



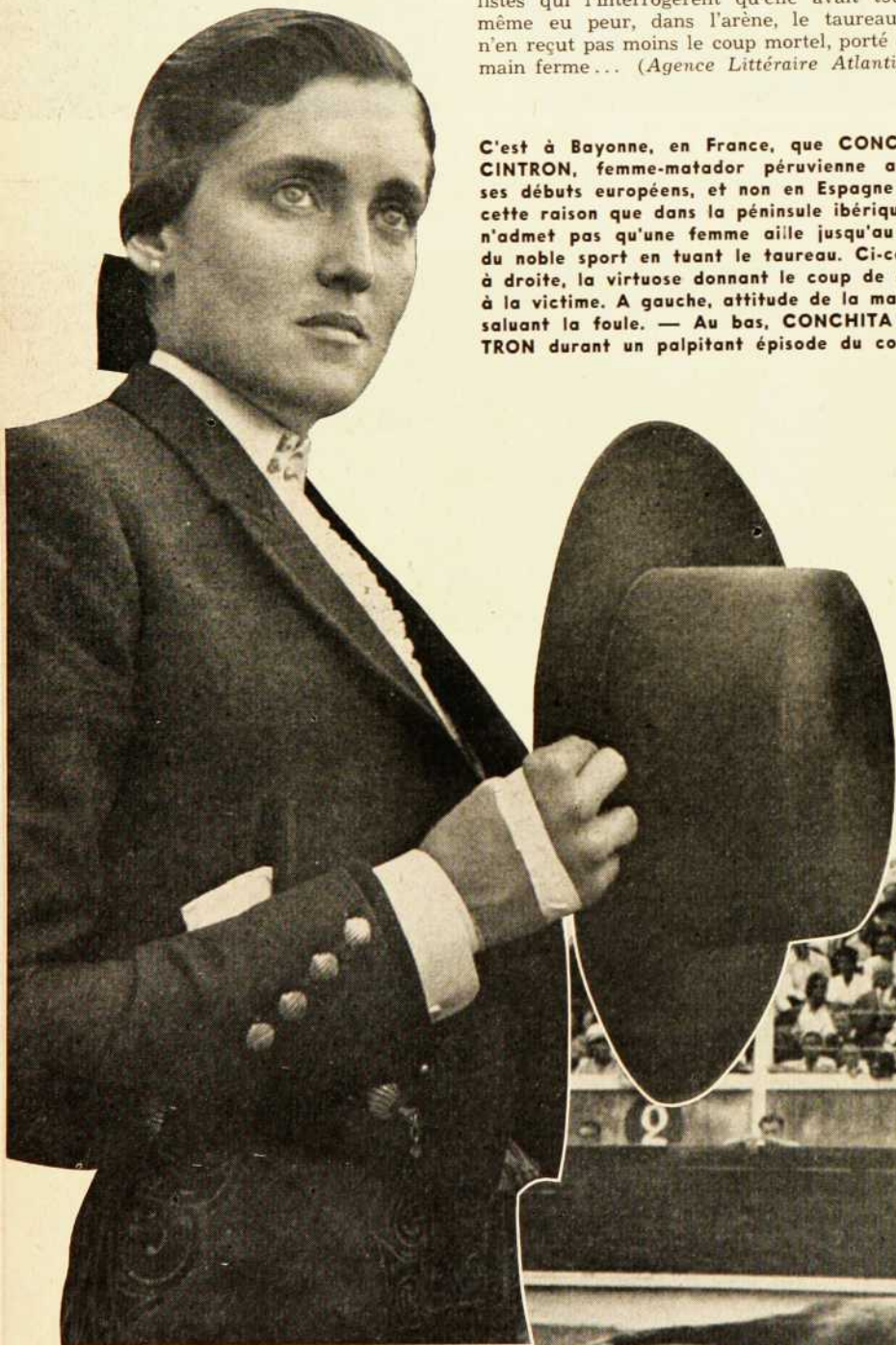
La seule femme toréador du monde a fait des débuts sensationnels en Europe, dans les arènes de Bayonne. Conchita Cintron est une jeune Péruvienne de 24 ans, déjà célèbre en Amérique du Sud, comme une grande "rejoneadora matadora". On lui a donné le surnom de déesse blonde des arènes. Depuis l'âge de 10 ans, elle était l'élève d'un grand amateur de toréo, le señor Ruy de Camara, un noble portugais.

Mais sa grande ambition était la consécration du pays classique des taumachies, l'Espagne. Venue en Espagne et au Portugal, elle eut la déception de ne pouvoir s'y mesurer aux grands matadors car, dans la péninsule ibérique, on n'admet pas qu'une femme aille jusqu'au bout du noble sport en tuant le taureau. C'est pourquoi Conchita Cintron vint à Bayonne afin d'y estoquer deux "toros novillos" du célèbre élevage portugais Pinos Barreiros. Devant 15,000 aficionados excités, elle se montra une grande vedette des arènes, affirma sa maîtrise comme rejoneadora (à cheval) et comme matadora, experte dans les jeux de la muleta.

Les critiques et les amateurs éclairés la couvrirent de louanges et ne cessèrent de s'extasier sur la manière, gracieuse et savante à la fois, avec laquelle elle exécuta les feintes les plus difficiles devant son terrible adversaire.

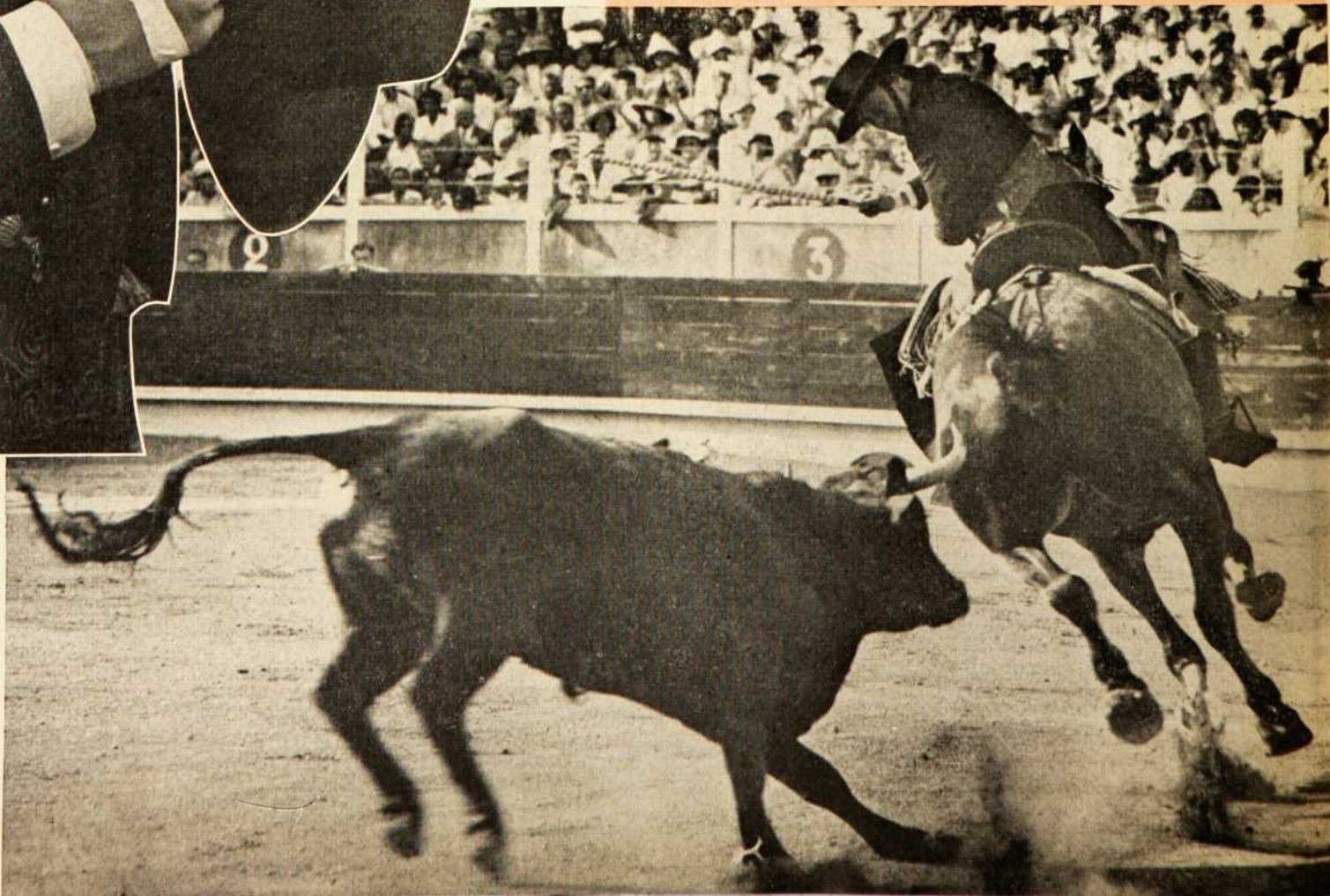
Et si Conchita Cintron avoua aux journalistes qui l'interrogèrent qu'elle avait tout de même eu peur, dans l'arène, le taureau, lui, n'en reçut pas moins le coup mortel, porté d'une main ferme... (Agence Littéraire Atlantique)

C'est à Bayonne, en France, que **CONCHITA CINTRON**, femme-matador péruvienne a fait ses débuts européens, et non en Espagne pour cette raison que dans la péninsule ibérique, on n'admet pas qu'une femme aille jusqu'au bout du noble sport en tuant le taureau. Ci-contre, à droite, la virtuose donnant le coup de grâce à la victime. A gauche, attitude de la matador sauvant la foule. — Au bas, **CONCHITA CINTRON** durant un palpitant épisode du combat.



CONCHITA CINTRON

UNE FEMME MATADOR



PLEIN LA VUE !

LE TOURISME EN SUISSE

Par Georges Duplain

A l'image conventionnelle d'une Suisse composée de neiges éternelles, de vaches et de vachers producteurs de lait condensé, de fromages et de chocolat, avec quelques horlogers jodlant dans des chalets-joujoux bien vernis, succède une réalité combien plus attrayante que ces cartes postales en couleurs trop vives! Le charme des vieilles cités comme Berne ou Lucerne, la douceur des printemps lémaniques ou tessinois, la vie intellectuelle animée de Genève ou de Bâle, l'activité industrielle et commerçante de Zurich ou de St-Gall et mille autres nuances encore viennent enrichir le tableau qui se présente au touriste. Et si le choix seul l'embarrasse, l'organisation touristique suisse est là pour lui aider à prendre une décision, pour lui permettre de préciser ses désirs — ces désirs que seule la réalité pourra satisfaire, et non un décor de pacotille.

Il ne date pas d'hier le goût de la mécanique de précision qui a fait des montagnards jurassiens les horlogers du monde entier, qui a provoqué la naissance de l'industrie suisse des machines, et le développement technique prodigieux des chemins de fer.

Repliés sur eux-mêmes, après avoir été au long des siècles les guerriers de l'Europe, après avoir enseigné à d'autres l'art de se battre, les Suisses ont pris goût à d'autres arts, à d'autres études, à d'autres enseignements. Ils sont devenus volontiers pédagogues: ainsi s'est faite de génération en génération la renommée des savants, des universités, des centaines de collèges et instituts d'éducation ou viennent séjourner chaque année des milliers de jeunes filles et de jeunes gens du monde entier. Il n'est pas jusqu'aux secrets du tourisme et de l'hôtellerie que l'on n'enseigne en Suisse!

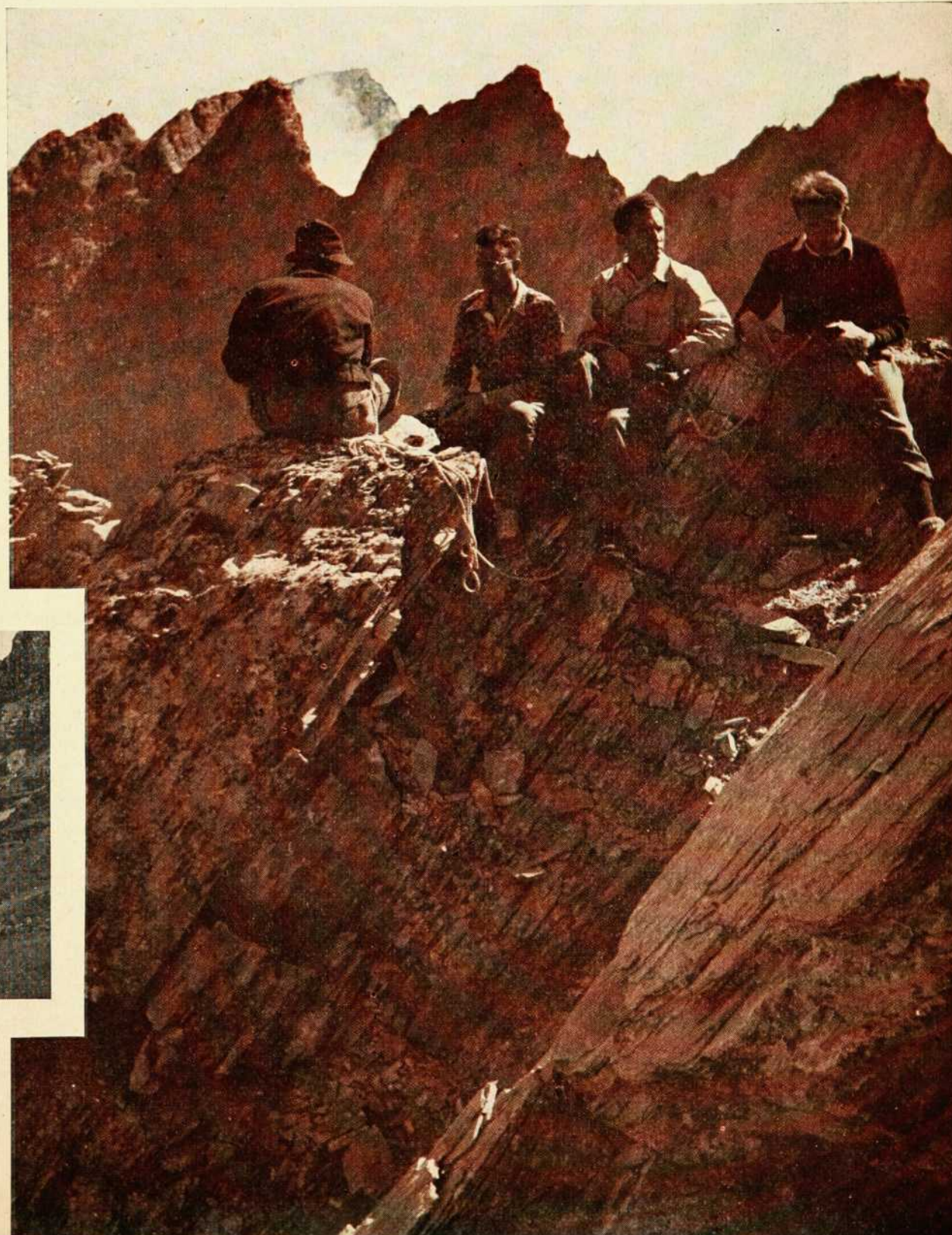
"Vacances en Suisse", "a Switzerland trip": ces expressions familières à nos amis du dehors peuvent recouvrir des réalités bien différentes: l'essentiel est qu'elles soient authentiques. Pour une jeune Anglaise ou une jeune Américaine, ce seront [Lire la suite page 34]



Les joies silencieuses de la pêche trouvent, dans ce superbe décor, leur plein épanouissement. Lumière pure, climat doux et tempéré, grandeur du paysage, l'aubaine pourrait tout autant être celle d'un peintre, lequel, à son tour, prendrait goût de taquiner le poisson. Canne à pêche ou palette, tel est le dilemme.



Nous voici, par cette curieuse et pittoresque fontaine, à la ligne de démarcation de la Berne médiévale, comme ne manque pas de le rappeler la Tour de l'Horloge. Si la fontaine Zähringer pouvait parler, ce qu'elle nous en raconterait des choses intéressantes! Comme on voit, à la Suisse du sport s'ajoute la Suisse historique.



Ci-dessus, une heureuse randonnée dans l'azur, non loin de Berne. — Ci-contre, quatre audacieux alpinistes goûtent un repos bien mérité après une héroïque conquête. Il y faut bon pied, bon oeil, et surtout, pas de vertige!





Dessin de JEAN MILLET

Une Américaine a disparu

Roman policier par HENRY-MUSNIK

I — Une nuit mouvementée

ROBERT Lacelles fumait lentement. Il paraissait plongé dans une vague rêverie. En réalité, il observait discrètement le groupe animé de quatre personnes — deux jeunes femmes et deux jeunes gens — qui, quelques tables plus loin, riait peut-être un peu fort, autour d'un sceau à glace où reposaient des bouteilles de champagne.

Il faisait chaud malgré les ventilateurs qui vrombissaient comme des hélices d'avion. Cet élégant dancing — la *Queue de Paon* — était en sous-sol. Excellents orchestres, au surplus.

Un jazz endiablé et un ensemble langoureux se relayaient, tour à tour. Les blues et Lambeth walks succédaient aux tangos et congas.

Robert Lacelles continuait de fumer. Ses mains étaient blanches et parfaitement soignées, ses ongles étincelaient. Il était impeccable dans son costume de serge bleue du grand faiseur. A son petit doigt, une chevalière d'or massif, avec, au chaton, un motif gravé qui pouvait à la rigueur passer pour quelque blason nobiliaire.

Un éclat de rire perlé lui fit lever la tête. C'était l'une des jeunes femmes, une blonde au teint éblouissant. Elle venait de tremper ses lèvres dans sa coupe.

Robert Lacelles réfléchissait au moyen de nouer des relations avec le quatuor. La jolie blonde l'intéressait particulièrement. Miss Ray Woodling, la fille de l'industriel américain, actuellement à Paris, en voyage de plaisir.

Woodling lui-même n'était pas là. Rien d'étonnant à ce qu'il laissât Ray en compagnie d'amis de son âge, ou tout au moins de sa génération. Elle avait des

Sortant d'une boîte de nuit parisienne, une riche Américaine est enlevée, ce qui suscite une double enquête dont les résultats sont des plus inattendus.

diamants splendides. Lacelles les appréciait en connaisseur, et les avait déjà évalués.

Bien entendu, il n'était pas question de les subtiliser tout de suite. Fî donc! Lacelles n'était pas un voleur ordinaire.

L'inviter à danser? Difficile. Elle avait déjà deux partenaires. Son amie lui laissait volontiers le choix. Elle avait elle-même trop chaud pour tourner et...

— Tiens, Ray, qui change de couleur..., s'exclama-t-elle.

Effectivement, miss Woodling semblait éprouver un malaise subit. L'un des hommes se pencha vers elle.

— Vous avez besoin d'un peu d'air, ma chère amie...

— Oui, balbutia-t-elle, je ne me sens pas très bien,

Georges...

Ses yeux d'un bleu pervenche se voilaient.

— Venez... Je vais vous accompagner dehors...

Georges se leva, aida Ray Woodling à marcher. Tous deux s'acheminèrent vers la porte, montèrent les quelques marches, disparurent.

Cinq minutes plus tard, Georges revint. Il était seul. D'un sourire, il rassura ses amis.

— Ce n'était rien, annonça-t-il en se rassurant, je crois qu'elle a dû boire trop de champagne... Je l'ai installée dans sa voiture...

— Tu aurais dû l'accompagner, reprocha le deuxième cavalier.

— Elle n'a pas voulu... Je le lui avais offert, mon cher Marcel, mais elle a déclaré que c'était tout à fait inutile. De fait, son chauffeur connaît le chemin...

Lacelles avait achevé sa cigarette et continuait de rêvasser en apparence, mais il ne perdait pas une parcelle des propos qui étaient échangés en anglais, une langue très familière pour lui.

Il savait que miss Woodling avait à sa disposition une belle limousine avec chauffeur en uniforme. Il avait vu la voiture en rangeant la sienne, le long du trottoir.

Il étouffa un soupir de résignation. Pas de chance. C'était la quatrième soirée inutile qu'il passait ainsi au dancing.

— Nous verrons demain, songea-t-il. D'ici là, il faut absolument que j'aie trouvé un prétexte plausible... J'ai vingt-quatre heures pour le trouver.

Il appela le garçon et le régla. Puis, allumant une nouvelle cigarette après un coup d'oeil jeté à son bracelet-montre — une heure du matin — il sortit de la *Queue de Paon*.

Depuis l'arrivée des Woodling à l'*Athéna-Palace*, annoncée par les journaux, Robert Lacelles s'était

empresé de louer une chambre dans le même endroit de luxe, autant pour étudier la meilleure manière de pénétrer chez les deux Américains que pour faciliter un rapprochement à la faveur d'une même atmosphère.

Mais la présence perpétuelle de ce grand brun — celui qu'elle appelait Georges — auprès de miss Ray rendait difficile, pour ne pas dire impossible toute tentative de Lacelles.

Il lui fallait effectivement manoeuvrer avec infiniment de doigté pour ne pas jeter la moindre suspicion sur sa personne. Il incarnait un oisif possédant quelque fortune, et restait strictement dans son rôle d'indifférent. Il connaissait trop la surveillance qui règne dans les palaces pour compromettre sa sécurité par quelque geste précipité. Rien du novice chez Robert Lacelles...

Il s'installa dans sa voiture, actionna le démarreur, manoeuvra ses leviers et pédales. Une secousse brutale le fit freiner aussitôt.

— Un pneu à plat, marmonna-t-il. Quelle barbe!... C'était le pneu avant droit. Il achevait de se dégonfler. Lacelles enfila une combinaison de mécano et se mit en devoir de le remplacer par la roue de secours. Puis, en route!...

Il atteignit son garage, interpella le veilleur de nuit.

— Il faudra faire réparer demain matin, à la première heure, expliqua-t-il, après avoir mentionné l'incident.

Avant de sortir, il aperçut, dans le fond — c'était le garage de l'*Athéna-Palace* — la limousine de miss Woodling. Il s'en approcha, et machinalement, remarqua qu'elle avait ses glaces de portières hermétiquement remontées.

Il mit une main sur la poignée à sa portée, la tourna. Il songeait vaguement que, pour une personne qui avait éprouvé le besoin de prendre l'air, c'était plutôt inattendu d'avoir voyagé en vase clos.

Il claqua la portière. Un sourire naquit sur son visage.

— Eh parbleu, je le tiens, mon prétexte! Dès demain matin, je m'informerai auprès de Woodling de la santé de miss Ray... Je lui expliquerai que j'étais là-bas, à la *Queue de Paon*, lors de son malaise...

En sortant du garage, il fallait contourner le pâté de maisons pour atteindre le boulevard sur lequel donnait la façade du palace. Il y avait une allée obscure et étroite à suivre, sur une centaine de mètres.

Lacelles était allégre. Il fit quelques pas, et fredonna un air en sourdine. Soudain, une silhouette se détacha de l'ombre, juste devant lui et un faisceau de lumière électrique provenant d'une lampe de poche projeté en pleine figure, l'aveugla.

Cela se passa très vite. Malgré le réflexe qui l'avait fait sauter en arrière, Lacelles ne put éviter le coup de poing meurtrier qui l'atteignit au menton. Au même instant, l'agresseur se jeta sur lui à bras-le-corps. Lacelles eut le temps de sentir une rangée de boutons plats courant le long du vêtement de l'inconnu.

— Un uniforme... Qu'est-ce que...

Cette fois, ce fut un coup de matraque sur la tête. Un autre individu était arrivé silencieusement à la rescousse. Lacelles eut l'impression de tomber dans un gouffre infini... Il ploya les genoux, tenta de se débattre... Un bâillon l'étouffa.

— Bonne besogne, grommela une voix assourdie. Vite... Aide-moi à le porter jusqu'au tacot...

Quelques instants plus tard, le veilleur de nuit du garage entendit un bruit lointain de moteur. Il ne pouvait se douter que le propriétaire de la petite auto noire qui venait d'être garée cinq minutes plus tôt, était emporté dans une voiture inconnue, vers une destination que seuls les agresseurs connaissaient.

Il était dix heures du matin. Assis dans son lit, les cheveux en désordre comique, M. John Woodling qui venait d'étouffer une série de bâillements — il bâillait toujours à se décrocher la mâchoire, quand il se réveillait — allongea le bras vers le téléphone posé sur un petit meuble, à proximité.

— Hello?... Donnez-moi le 37, if you please!

Il était au 39. Le 37, c'était la chambre voisine, celle de sa fille. C'eût été infiniment plus simple de se lever et de frapper à la porte de communication. Mais Mr. Woodling payait, et il enten-

dait en avoir pour son argent. Il avait le droit de se servir du téléphone. Il s'en servait donc...

— Le 37 ne répond pas, Monsieur...

— Bon. Merci, c'est que Miss Ray dort encore... Qu'on me fasse monter mon *breakfast*..., ordonna l'Américain.

Le petit déjeuner — oeufs au jambon, marmelade, etc., etc., — tel que le conçoivent les Anglais et les Américains est fort substantiel. Quant M. Woodling eut satisfait son appétit — très substantiel, également — il songea à sauter à bas du lit pour faire sa toilette.

A onze heures, il décrocha de nouveau le récepteur pour demander le 37. Ce fut pour apprendre que miss Woodling ne répondait toujours pas. Onze heures, c'est concevable pour se réveiller. Le père de miss Ray demanda qu'on insistât. Il entendit le carillon incessant dans la pièce voisine.

— Pas de réponse..., l'informa-t-on.

Alors, il se décida à frapper chez la jeune fille. Après quelques tambourinades bien senties, il changea d'expression. Est-ce que Ray serait sortie, déjà?

On lui confirma, en bas, que miss Woodling n'avait pas été vue de la matinée. Finalement, l'industriel qui s'était habillé, demanda qu'on ouvrit la porte donnant sur le corridor, celle qui communiquait avec sa chambre étant fermée à clef du côté de la jeune fille.

La pièce était dans un ordre parfait. La femme de chambre désigna le lit et s'exclama :

— Miss Ray n'a pas couché ici...

Le lit n'était pas défait. M. Woodling fronça les sourcils. Certes, il permettait beaucoup de choses, certes sa fille avait dépassé sa majorité, mais tout de même, il n'aimait pas cela.

— Well, marmonna-t-il, je vais m'occuper de cela... Il revint chez lui. Un coup de téléphone au dehors.

— Allô?... M. Monval, please... Ici, Mr. Woodling... Allô? C'est vous, *Djeorge*? Dites? Où est ma fille?

— Quoi? répondit une voix étonnée. Votre fille, M. Woodling? Je ne comprends pas...

Le père de Ray précisa sa question. Georges Monval paraissait de plus en plus stupéfait.

— Mais... Ce n'est pas possible... Je l'ai mise moi-même dans son auto... J'ai ordonné à Alfred — le chauffeur — de la ramener aussi vite que possible... Elle avait un petit malaise... La chaleur, le champagne... Vous dites qu'elle n'est pas rentrée?

M. Woodling après avoir remis le récepteur en place, reste immobile dans son fauteuil. Il avait le visage grave, tendu. Ce n'était plus l'homme à l'expression joviale, et un peu comique de toujours.

— Voyons, murmura-t-il, gardons notre sang-froid... Et tout d'abord, le garage...

Confirmation de la présence de l'auto. Un soupir de soulagement lui échappa. Un point d'acquis, il n'y avait pas eu d'accident. Et puis, songea-t-il, il en aurait déjà été avisé...

— Mais cela ne me dit pas où est Ray...

Il reprit l'appareil.

— Alfred Gernot — oui, le chauffeur de notre voiture — est-il arrivé?

— Non, Monsieur... Pas encore...

— Il est onze heures et demie, pourtant! Il devrait être là.

— Sans doute, Monsieur... Mais — la voix était niaise — il n'est pas là... J'peux pas en dire plus...

Alfred habitait un petit logement à Montmartre. Il était "fourni" à la clientèle en même temps que la voiture sur demande, par la maison de location. M. Woodling avait spécifié qu'il devrait être là tous les matins à neuf heures pour prendre son service.

LE PAYS

*Oh! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis,
Le devant de la porte où l'on jouait jadis,
L'église où, tout enfant, et d'une voix légère,
Vous chantiez à la messe auprès de votre mère;
Et la petite école où, traînant chaque pas,
Vous alliez le matin, oh! ne la quittez pas!
Car une fois perdu parmi ces capitales
Ces immenses Paris, aux tourmentes fatales,
Repos, fraîche gaieté, tout s'y vient engloutir,
Et vous les maudissez sans pouvoir en sortir.
Croyez qu'il sera doux de voir un jour peut-être
Vos fils étudier sous votre bon vieux maître,
Dans l'église avec vous chanter au même banc,
Et jouer à la porte où l'on jouait enfant.*

AUGUSTE BRIZEUX.

L'Américain feuilleta son calepin, y retrouva l'adresse de Gernot et décida, toutes affaires cessantes, d'aller le relancer chez lui.

En quittant la rue Myrrha, M. Woodling se rendit directement à la Préfecture de police.

L'inspecteur Jolivet reçut sa déposition.

— Mlle Ray Woodling a disparu... Son chauffeur Alfred Gernot est introuvable chez lui et ailleurs... L'auto dans laquelle elle avait pris place, et conduite par le chauffeur se trouve dans le garage de l'*Athéna-Palace*...

Joseph Jolivet — J. J. comme l'appelaient ses camarades — eut un sourire assuré et hochla la tête :

— C'est très simple, Monsieur... Le chauffeur a enlevé Mlle votre fille et...

Il s'arrêta court. Son index grattait le bout du nez. — Ce que je ne comprends pas, bougonna-t-il, c'est la raison pour laquelle il aurait pris la peine de ramener l'auto au garage...

L'inspecteur Jolivet n'allait pas tarder à constater qu'il y avait beaucoup de choses qu'il ne comprenait pas dans cette affaire!

II — L'odyssée de Robert Lacelles

UN joyeux soleil filtrait à travers le feuillage, des chants d'oiseaux se faisaient entendre sous le couvert. Robert Lacelles s'étira, poussa un long soupir et ouvrit les yeux.

Il était étendu sur la mousse, au pied d'un arbre. A part une petite courbature générale et une vive sensibilité à la nuque quand il y portait la main, il n'éprouvait aucune meurtrissure.

Aucune meurtrissure physique, s'entend. Car au moral, il était profondément atteint dans son amour-propre.

— Me faire cueillir, comme cela!... Moi... Non, c'est trop bête!... Je commanderai du foin pour mon déjeuner, à midi...

Où se trouvait-il? Il se dressa, marcha à travers bois, atteignit un sentier, puis parvint jusqu'à une lisière qui longeait une grande route macadamisée.

Pas de liens, pas de bâillon... Il avait vérifié le contenu de ses poches. On n'avait rien enlevé, pas même le petit revolver plat. Il est vrai que cette arme était fort adroitement dissimulée quand il n'était pas dans la nécessité d'en faire usage.

Il était certain qu'on l'avait fouillé. Son portefeuille était dans la poche intérieure gauche alors qu'il le plaçait toujours à droite. Mais on n'avait absolument rien pris. Ses papiers, son argent, tout était là.

Il prit une pièce de monnaie et tira à pile ou face.

— Face... Je prends pas là..., décida-t-il, et il tourna vers la gauche. Après dix minutes de marche, il atteignit un croisement. Des poteaux indicateurs lui révélèrent que Montgeron était à trois kilomètres.

— Je me trouve dans la forêt de Sénart...

Il ne se demanda pas pourquoi on l'avait attaqué, pourquoi on l'avait déposé là. Pour le moment, il avait une faim de loup. Sa montre indiquait sept heures du matin. Il avait perdu son chapeau dans l'affaire, mais peu importait.

Son col était fripé, sa cravate de travers. Il rectifia de son mieux son apparence et fit son entrée dans un débit de vins de la localité enfin atteinte. Le casse-croûte qu'il commanda lui rendit son optimisme.

La glace qui se trouvait derrière le comptoir lui renvoya son image. Il avait une allure décente. Un petit coup de peigne et tout irait bien. Il plongea la main dans la poche de son veston.

Il sentit un petit disque métallique. Déjà, tout à l'heure en vérifiant ses vêtements, il l'avait rencontré sous ses doigts, sans y prêter attention. Il le tira et l'examina.

C'était un bouton plat d'uniforme, un bouton d'acier, auquel pendait une touffe de fils et même un petit morceau de tissu. Il se souvint.

Dans sa lutte contre l'agresseur à la lampe électrique, il avait arraché ce bouton qu'il avait dû glisser dans sa poche, en cherchant à atteindre son revolver dissimulé dans un étui de cuir à fermeture secrète représentant un étui à cigares.

Il releva la tête. Le patron du débit le regardait curieusement.

— Je... hum... J'ai été victime d'une panne dans la forêt, cette nuit, expliqua-t-il, et j'ai dormi dans ma voiture... Il y a des mécaniciens dans le pays, je suppose?

— Vous en trouverez un du côté de la gare... [Lire la suite page 14]



Dessin de JEAN MILLET

*La peur est le commencement de la sagesse, dit un proverbe.
Il en est de même en amour. Une minute
de souffrance pour payer un grand bonheur,
c'est vraiment pas cher, vous en conviendrez avec nous.*

Nouvelle

LE CRATÈRE

par EDOUARD DE KEYSER

ALORS, c'est certain, maman, vous ne venez pas ? demanda Betty en inspectant l'effet de sa robe blanche et de son casque immaculé dans les trois faces du miroir Brot.

— Good Gracious ! — Chérie — monter à deux mille mètres avec mon pauvre cœur.

Betty ouvrit la porte. La chambre se trouvait au rez-de-chaussée, comme dans tous "les" hôtels de Java. Devant la véranda meublée de rotin, au milieu de pelouses scrupuleusement tondues, des parterres de cannas pourpres dressaient leur fierté arrogante.

Sur le chemin patientait une torpédo bleue. Le chauffeur, dont les jambes s'enroulaient dans un sarong à fleurs orange et dont le crâne s'abritait sous un gaktik artistement tordu, fumait, accroupi, une cigarette roulée dans une pulpe de maïs.

— Hello — Betty — cria-t-on gaiement !

Dans le cadre de la véranda parut un grand jeune homme qui avait l'air sérieux, avec des lèvres un peu fortes, toujours prêtes à sourire. Il portait casque bas, chemise ouverte, short et bas de laine à losanges.

— Déjà déjeuné ? demanda-t-il. Vous êtes prêtes toutes deux ?

Cinq minutes plus tard, il avait présenté ses devoirs à la mère de sa fiancée, glissé deux phrases d'amour à la jeune fille et savait, ce qui ne lui causait aucune peine, qu'ils devaient aller seuls au cratère du Tangkoeban Prahoe.

— Venez vite, Betty, s'écria-t-il en anglais. Le matin est frais. Et il sent bon...

Ils sautèrent dans l'automobile.

— Vous êtes adorable, fit Pierre en la regardant.

— Oh non ! parlez français. Je préfère. En français, on peut se tutoyer...

Il l'avait connue au Cercle Interallié. Elle était Anglaise... mais Anglaise de Jersey, ce qui est bien près de la France. Ils étaient fiancés depuis quatre mois. un voyage obligatoire du jeune homme dans les plantations de son père, à Java et Sumatra, retardait leur union.

Betty n'ayant pu envisager six mois de séparation, sa mère, bon gré, mal gré, avait dû s'embarquer pour l'Insulinde au lieu de retrouver ses amies à Dinard ou à Biarritz.

La voiture fila bon train à travers la cité nouvelle, monta entre les villas, par des avenues qu'embaumait l'herbe coupée. Le cône du volcan dominait et fermait tout le paysage. Les jeunes gens croisaient des autobus bourrés d'indigènes, des femmes souriantes, au visage rond. Loin derrière eux, ils apercevaient d'autres montagnes, coupées à mi-hauteur par une étroite fumée.

Le long de la route, les plants de riz, noyés dans l'eau, semblaient pousser sur un miroir.

Ils montaient rapidement. Ils avaient tellement bavardé, tant répété qu'ils s'aimaient, que le village de Lembang fut atteint sans qu'ils s'en aperçussent. L'auto dévalait vers une dernière vallée, dont les bambous couvraient les versants de grands bouquets légers comme des plumes, puis monta les pentes du volcan et, quelques minutes plus tard, un enfant deminu décrochait la chaîne du chemin privé.

De toute sa puissance, la torpédo attaqua les raidillons et les lacets. Elle roulait en plein bois. Les arbres étaient moins hauts, d'essences nouvelles. Muets, les fiancés se tenaient par la main. Ils avaient besoin d'admirer ensemble.

Bientôt les troncs ne dépassèrent plus trois mètres. Les feuilles rappelaient des maquis... La terre devint cendrée, puis noire. Une grande coupure montra le ciel bleu.

L'automobile s'arrêtait dans la lave et les pierrailles calcinées.

Betty saisit la main de Pierre. Le site l'étreignait brusquement, lui fermait la gorge. Devant elle, un mur de rocs sombres barrait la vue. Autour, la forêt rabougrie, souffrante.

Un sentier s'ébauchait. Ils le prirent. Après cent mètres, ils se trouvèrent devant la poche immense dont, tant de fois, avait

[Lire la suite page 19]

DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

DES EXEMPLES DE PERFECTION DANS LE BASEBALL MAJEUR

Lors de la célébration de Connie Mack, gérant des Athlétiques de Philadelphie, âgé de 86 ans, la petite ville américaine de Portsmouth a comblé d'honneurs le vénérable doyen des ligues majeures. Dans une intéressante allocution, Connie Mack rappela les exploits des anciens joueurs d'il y a 30, 40 et 50 ans, notamment du lanceur Cy Young, des voltigeurs Ty Cobb, Tris Speaker et du joueur d'intérieur Napoléon Lajoie.

A l'occasion du choix de Charlie Gehringer, du Détroit, au Temple de la Renommée, Connie Mack déclara que la mémoire des grandes vedettes du baseball majeur méritait d'être conservée par le bronze. Puis, il lui vint à la mémoire le souvenir d'une joute qui s'est disputée, à Boston, aux premières années de l'existence de la Ligue Américaine:

"Le 5 mai 1904, je me rendis à Boston, suivi de mes formidables frappeurs d'alors. Je fus témoin, ce jour-là, de la plus merveilleuse des performances qu'un lanceur peut réussir. Cy Young, un droitier, un géant d'une trentaine d'années, devait enthousiasmer la nation sportive américaine, en lançant une joute parfaite contre les redoutables Athletics de Philadelphie, dont j'étais le gérant. Non seulement Cy n'accorda le plus petit coup sûr à mes joueurs, mais il ne distribua aucune passe pour le premier but, aucun but sur balles et, pour comble de malheur pour mes joueurs, aucune erreur ne fut commise au champ du Boston. Aussi, pas un de nos joueurs ne put se nicher au premier but, au cours des 9 manches."

En d'autres termes, ce gaillard-fermier de 290 livres a retiré 27 joueurs consécutifs. L'un après l'autre, il les réduisit à l'impuissance. A mesure que la joute avançait, ce lanceur émérite, étourdissant de virtuosité, nous portait à l'admirer davantage. Pourtant, les bons frappeurs ne faisaient pas défaut: Harry Davis au premier but; Don Murphy, au second; Dave Cross, au troisième; Monte Cross, à l'arrêt-court; Hartsel, Pickering et Seybold comme voltigeurs et Schreck comme receveur.

Pour tenir en respect, sans aucun coup sûr, des frappeurs de cette trempe, il lui fallut lancer plus que magistralement, vous en conviendrez. Ce fut l'une des six joutes parfaites homologuées dans les annales du baseball professionnel. Quatre d'entre elles se déroulèrent après 1900.

En 1890, les lanceurs Richmond et Worcester de la ligue Nationale du temps, et John Montgomery Ward, de Providence, réussirent chacun une joute sans accorder un coup sûr. De 1880 à 1904, aucun exploit du genre ne se répéta. Depuis la joute de Cy Young en 1904, nous nous sommes rendus à l'an 1908 pour assister à une autre joute parfaite de la part du lanceur Addie Joss, du Cleveland, et à une autre réussie par Ernie Shore en 1917.

Charley Robertson, du Chicago White Sox, fut le dernier lanceur à réaliser une joute parfaite. Le 30 avril 1922, il ne permit à aucun des joueurs du Détroit de se rendre au premier but.

Une balle rapide et un contrôle sans égal furent les qualités dominantes du lanceur Cy Young. Ses courbes ne furent pas mystérieuses. Sa balle lente, facile à frapper. D'une endurance de première zone, il pouvait officier tous les jours sans faire voir des signes de fatigue.

Cy est le tenant de bon nombre de records, dont plusieurs ne seront probablement pas égalés de sitôt. Il remporta le plus grand nombre de victoires sur le monticule, soit 511 et, durant 14 saisons consécutives, épingla à son bilan 20 triomphes et plus. Il participa au plus grand nombre de joutes, soit 874 et lança le

plus grand nombre de manches consécutives sans accorder de coups sûrs, soit 23.

Napoléon Lajoie termina sa carrière dans la ligue Américaine, avec les Athletics de Philadelphie, après un stage relativement prolongé chez les Indiens de Cleveland.

Connie Mack considère Nap Lajoie comme le joueur le plus gracieux qui ait évolué sur un losange. Il débuta en grande compagnie comme premier but, mais ce fut au second qu'il connut de si beaux jours. En toute vérité, il pouvait remplir n'importe quelle position, avec la même efficacité à l'exception du lanceur, bien entendu.

Connie Mack fut, un jour, contraint de le faire jouer à l'arrêt-court. Tout bonnement, il accepta alors 16 chances assez difficiles sans commettre une bévue. Tous les arrêts qu'il effectuait paraissaient chose facile, les mauvais bonds étant plus particulièrement cueillis sans difficulté apparente.

On lui a souvent demandé de comparer Lajoie et Eddie Collins, deux vedettes qu'il eut sous sa tutelle. Il ne faut pas le faire à la légère. Collins, aujourd'hui gérant-général du Red Sox de Boston, différait totalement de manières au second but. Collins s'appliquait continuellement à déjouer l'adversaire, tandis que Lajoie n'utilisait pas, dans son jeu, les tactiques d'un général d'armée. Tous deux furent des frappeurs de première classe et obtinrent les premières places d'une fois durant leur carrière.

Speaker ne fut pas de la petite bière, comme on dit, dans le bon vieux faubourg de Québec. Il nous fut assez facile de voir dans le jeu de Tris le talent du virtuose. Comme voltigeur et lanceur du champ extérieur, Tris Speaker atteint la perfection et l'on sait quel bruit il fit avec son bâton dans le camp ennemi.

CHOSSES ET AUTRES

De nos jours les records, dans toutes les branches de nos activités, tombent comme des feuilles à l'automne. Toutefois voici une liste de records du baseball majeur qui ne seront pas brisés, cette année: les 2130 joutes consécutives de Lou Gehrig; les 25 années de service d'Eddie Collins (1906-30) et de Rhoderick Wallace (1894-1918); les 11.424 visites au marbre de

Ty Cobb, puis ses 23 années consécutives à frapper 300 et plus pour obtenir au bâton une moyenne à vie de .367 en 24 ans; les 96 buts volés de Ty Cobb, en une saison, en 1915, tandis que les anciens joueurs d'avant 1900 présentent leurs deux grands voleurs de buts du temps, Harry Stovey, 156 en 1888 et Billy Hamilton, 115 en 1891; incidemment, Ty Cobb vola 892 buts durant sa longue carrière; le plus grand nombre de coups sûrs cognés en une seule joute fut de 9. Johnny Burnett, du Cleveland, réussit cet exploit dans une joute de 18 manches, en 1932; Babe Ruth cogna 714 coups de circuit, tandis que Sam Crawford frappa 312 coups de trois buts; Babe Ruth reçut 2056 buts sur balles; Hugh Jennings fut frappé 49 fois au marbre, en une saison; Ernie Lombardi frappa dans 30 doubles-jeux en une saison et Goose Goslin, 4 fois de suite; dans l'histoire du baseball majeur, il est arrivé six fois que le premier but n'eut aucune chance à accepter, durant une partie entière; Pap Anson commit 58 erreurs au premier but, dans 108 joutes. Douze lanceurs ont gagné 300 joutes et plus: "Lefty" Grove, Grover Cleveland Alexander, John Clarkson (328 victoires en 11 ans, de 1894 à 1905), Walter Johnson, Tim Keefe, Christy Mathewson, Tom Mullane, Charley Nichols, Eddie Plank, Hoss Radbourne, Mickey Welch et Cy Young. Les joueurs du Philadelphia, de la Ligue Nationale de 1894 possèdent la meilleure moyenne au bâton pour une saison, soit .343, tandis que le Washington de 1888 n'obtint que .207, soit la plus petite moyenne de tout temps... Babe Ruth a lancé 29 manches sans accorder un point, dans les séries mondiales de 1916 à 1918.

■ Comme on le sait, 15.000 gymnastes prendront part à la Seconde Ligiade, qui se déroulera, à Stockholm, Suède, du 27 juillet au 13 août, où 50 nations seront représentées... Le problème complexe du logement et des repas de ces milliers de visiteurs étrangers a été résolu par l'organisation suédoise du voyage Reso. Avec la coopération des hôtels de Stockholm, 25% des chambres disponibles ont été réservées pour les gymnastes, tandis que des dizaines de milliers d'autres visiteurs seront logés dans 41 écoles et dans des baraquements de l'armée. 17.000 lits, avec une réserve supplémentaire de 3 à 4000 lits, sont disponibles pour les participants de la Ligiade.



Les amateurs de baseball de New-York ont attendu, avec une patience d'anges, le retour en forme de leur idole, JOE DI MAGGIO, centre des Yankees, redoutable cogneur de la Ligue Américaine qui aura sûrement sa niche au Temple de la Renommée. On le voit, sur cette photo, dans une chambre du célèbre hôpital Johns Hopkins, de Baltimore. Il indique à quelques rédacteurs sportifs du quatrième port de mer des Etats-Unis l'appui, sous la cambrure du pied droit, qu'il portera en jouant, afin de préserver quelque peu son talon fort affecté depuis près de deux ans.



Scène d'un film à court métrage de l'Office National du Film. L'institutrice, une débutante, est en butte à l'indiscrétion et à la malveillance de ses élèves, qui ne se rendent pas compte de leur cruauté. On la voit ici tendue, ayant toute la peine du monde à ne pas s'impatienter. Sa colère ne tardera pas à éclater et son avenir en sera à jamais compromis.



Dans les cantons du sud de la Suisse, notamment dans la région pittoresque du lac de Lugano, les paysans se chaussent de zoccoli, sorte de sabots en bois, et leur démarche n'en est pas moins gracieuse. On voit ici un atelier où des ouvrières s'appliquent à embellir les zoccoli en les garnissant de courroies richement brodées.



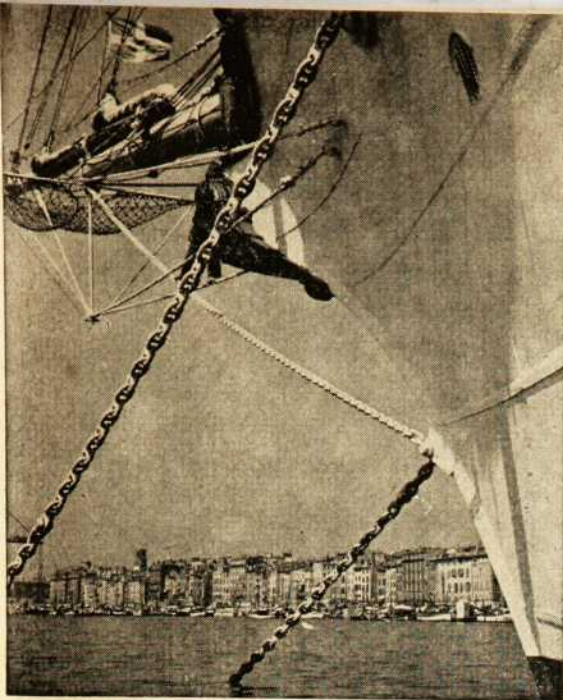
Ci-dessous, les vestiges de la muraille dite d'Hadrien, bâtie non loin de la rivière Tweed, sur la ligne frontière qui sépare l'Angleterre et l'Ecosse. Elle fut construite par les conquérants romains, installés en Angleterre, pour se défendre contre les Ca'édoniens ou Pictes, ancêtres du peuple écossais, le seul peut-être chez qui les Romains n'osèrent porter la guerre. Au fond, on aperçoit les monts Grampians.



ÇA et LA ^{par} L'IMAGE

Ci-contre une scène qui a pour décor les montagnes du Cachemire. Cette province, qui a été surnommée : la vallée heureuse, ne semble guère le mériter, si l'on en juge par la misère de ces coolies portant sur la tête de lourds fardeaux, dans des sentiers à peu près impraticables. — Ci-dessous, LORENA MICHELSON, une musicienne prodige de 19 mois. Que lui réserve l'avenir? On sait que l'art musical a eu ses prodiges, pour ne citer que Wolfgang Mozart et, plus près de nous, Yehudi Menuhin qui est devenu le violoniste accompli que l'on sait.





Une vue du vieux port de Marseille, en partie détruit pendant la guerre. Marseille, qui date des Phocéens, est la seconde ville de France pour sa population. Elle a toujours été et reste, avant toute chose, un centre de commerce maritime. La partie la plus pittoresque et la plus animée de la ville, c'est le port, ce port que nous avons entrevu dans les films de Pagnol.

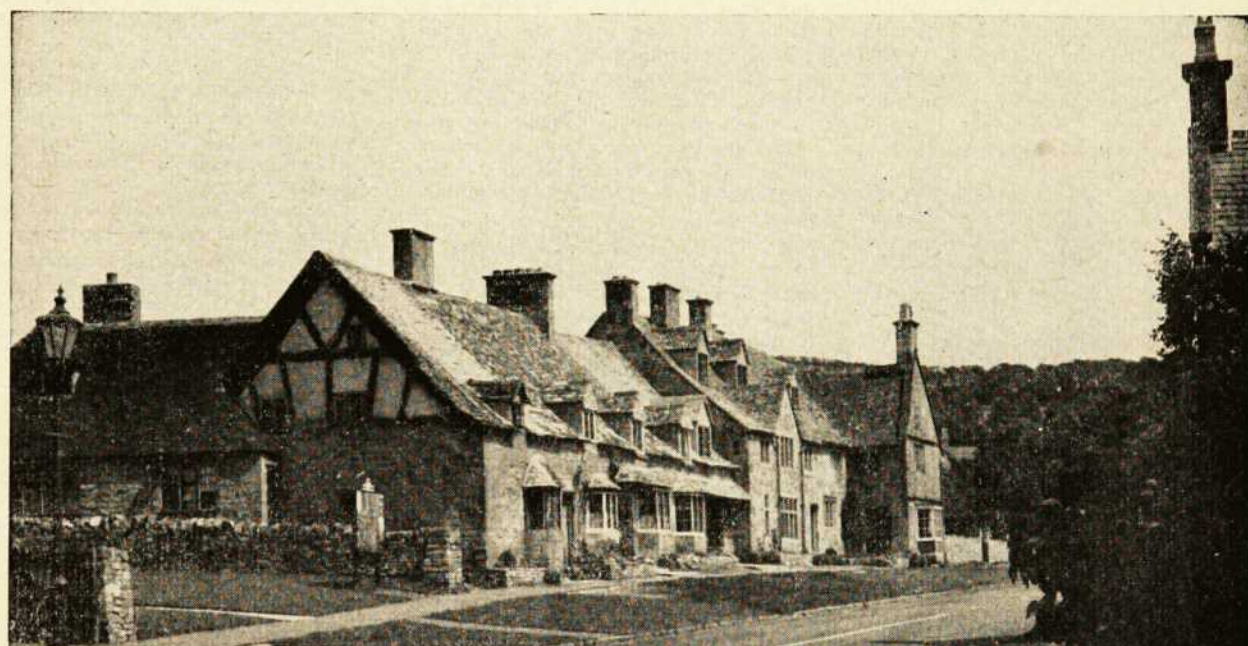


VIRGINIA MAYO, l'une des plus charmantes vedettes de Hollywood. Inspirée par le récent film de Hitchcock: ROPE, dont le rôle principal a été confié à James Stewart, Virginia s'est fait confectionner un maillot de bain en grosse corde blanche piquée sur élastique blanc. Assurément, ce maillot qui ne manque pas de fantaisie devait, et, de fait, a été jugé assez sévèrement pour son audace.



Une jolie petite Hollandaise, qui est en même temps notre compatriote. Elle se nomme ANITA CHENEVERT et est fille du docteur Jean Chênevert, originaire de Berthierville. Anita, qui a trois ans, habite à Cuyk, en Hollande, avec ses parents. Mais elle a beaucoup entendu parler du Canada et manifeste ici sa joie en recevant un beau colis de sa famille canadienne.

Ci-contre, la rue principale de Broadway qui a la réputation d'être le plus beau village d'Angleterre. Cette rue est longue d'un mille. Elle compte maintes maisons et chaumières pittoresques remontant au XVIe et XVIIe siècles et dont un certain nombre, construites de pierre de Cotswold, ont pris avec le temps une belle teinte de vert fané.



Ci-contre, dans l'une des allées embaumées du parc de l'abbaye de Roselande, à Nice, des Petits Chanteurs de la Côte-d'Azur s'attardent à cueillir des fleurs. Ces enfants, dont la plupart sont orphelins, ont été groupés par un prêtre dévoué et forment maintenant une société chorale qui a beaucoup voyagé à travers le monde. L'an passé, nous les avons entendus à Montréal, et quelques-uns d'entre eux ont rendu visite aux bureaux du SAMEDI.

UNE AMERICAINE A DISPARU

[Suite de la page 9]

Lacelles remercia et sortit. La gare... Excellent. Il allait prendre le train pour Paris. Vingt minutes plus tard, il était dans un compartiment. Il pensa de nouveau au bouton plat.

Qui est-ce qui l'avait attaqué? Un chasseur ou un grom de l'Athéna-Palace? Non. Ils avaient tous des boutons dorés à tête ronde. Et puis, il avait eu affaire à un homme solide, non à un adolescent.

Il débarqua à la gare de Lyon. Un taxi le déposa à proximité de son domicile. Il régla le chauffeur et continua à pied.

Il put rentrer sans encombre et tout de suite, prit un bon bain tiède pour se délasser définitivement. Il prépara du linge frais, un autre costume — celui-là avait besoin d'un coup de fer — alluma une cigarette et commença à réfléchir.

Il s'était commodément allongé sur un divan, en robe de chambre et regardait la fumée s'élever en spirales vers le plafond. Peu à peu, il fut gagné par un assoupissement auquel il ne résista pas.

Il fut réveillé par l'appel insistant du timbre électrique de la porte d'entrée. D'un bond, il fut debout.

— Fichtre... Trois heures de l'après-midi... J'ai fait un bon somme...

Il s'en fut ouvrir. Un homme de taille moyenne aux épaules carrées, au visage carré, aux souliers carrés... Tout était carré chez l'inspecteur Joseph Jolivet, de la P. J.

Lacelles et Jolivet n'étaient pas des inconnus l'un pour l'autre. Il y avait longtemps que le policier soupçonnait l'élégant jeune homme de n'être autre que le fameux Cambrioleur Invisible, mais il ne possédait aucun indice pour étayer ses théories.

— Bonjour, J. J., fit Lacelles, en exhibant un visage souriant, mais dans lequel on pouvait lire une impalpable ironie, ce qui avait le don d'irriter Jolivet au delà de toute raison... Quel bon vent vous amène? Entrez donc... Je m'excuse de cette tenue, mais je suis chez moi et je n'attendais personne...

Jolivet entra d'un pas lourd et martelé.

— Je voudrais vous demander quelques petits renseignements... Tout d'abord, pourquoi avez-vous pris une chambre à l'Athéna-Palace, depuis cinq jours?

— C'est défendu par la loi?... Il y a un décret là-dessus? Je n'ai pas lu l'Officiel, ce matin.

— Voudriez-vous avoir l'obligeance de me répondre?

Lacelles eut une lueur amusée dans le regard et murmura :

— Et si je vous demandais, moi, pourquoi vous avez une cravate avec d'affreux dessins verts sur une chemise à rayures mauves, vous me diriez que c'est votre affaire, n'est-ce pas?

Ils se mesurèrent du regard pendant quelques secondes.

Ce fut Lacelles qui reprit la parole

— Comment avez-vous découvert que je logeais à l'Athéna?

— Pas difficile... Il n'y avait qu'à consulter la liste...

— C'est la preuve que je n'ai rien à cacher, puisque vous m'y avez trouvé... Et après?

— Après? Où avez-vous passé la nuit?

— Moi? Je... Mais ici... Chez moi!

— Pas vrai... J'ai interrogé votre concierge et elle m'a dit vous avoir vu arriver ce matin à dix heures...

Lacelles maudit intérieurement la bavarde. Il regretta de n'avoir pas utilisé le passage secret qui lui servait lors de ses sorties et ses retours quand il partait en expédition. Il y avait renoncé à la dernière minute, puisqu'il se sentait innocent de toute équipée.

— Sans doute, répliqua-t-il, mais ce que ma concierge ne sait pas c'est que

je suis sorti ce matin très tôt pour, mettons, pour voir à quelle heure disparaissaient les étoiles.

Il était extrêmement curieux de connaître les raisons pour lesquelles Jolivet se trouvait dans son appartement. Son désir fut exaucé presque immédiatement.

— Ainsi, vous prétendez tout ignorer de la disparition de miss Ray Woodling? grommela le policier.

— Qui? Elle a disparu?

— Ha!... Vous la connaissez donc!...

— Naturellement... Qui est-ce qui ne connaît pas la fille du riche Américain!... A moins d'être un Papou ou un Nyam-Nyam...

— Et c'était pour être sur place que vous vous étiez installé dans le même hôtel, hein!

Lacelles admira intérieurement le hasard qui faisait dire l'exacte vérité à Jolivet.

— J'ignore tout de sa disparition, répondit-il. Qui est-ce qui l'a escamotée? Vous croyez que c'est moi?

— Vous étiez à la Queue de Paon, la nuit dernière?

— Oui... C'est défendu aussi?

— Et quand vous êtes rentré au garage du Palace, vous êtes allé vérifier quelque chose dans la limousine de la jeune fille? Pour voir s'il n'y avait rien de compromettant qui traînait?

— Eh bien, vous en avez de l'imagination... N'empêche que vous vous êtes rudement démené pour savoir tout ça...

Lacelles comprenait que le veilleur de nuit du garage avait narré ce petit incident, qui était tellement sans importance!

Quant à la question du dancing, il devait apprendre plus tard, qu'après avoir découvert le nom de Robert Lacelles parmi les occupants de l'Athéna, le policier avait tout de suite aiguillé son enquête de ce côté... Et Georges Monval, le jeune homme qui avait re-

joint M. Woodling n'avait pas manqué de le reconnaître, d'après la description. Il avait donc révélé qu'il avait vu Lacelles plusieurs soirs de suite à la Queue de Paon...

— Ecoutez, Jolivet, déclara-t-il tout à coup, je vais vous dire ce qui m'est arrivé...

— Parfait... Vous auriez dû commencer par là... Cela m'aurait fait gagner du temps...

Lacelles conta tous les événements qui s'étaient déroulés depuis le moment où il avait remarqué le malaise de la jeune fille jusqu'à celui de son retour chez lui.

— Je suis revenu ici, conclut-il, parce que je voulais me présenter dans une tenue correcte à l'Athéna... Je viens de prendre un bain, c'est-à-dire, je l'avais pris ce matin... Je me suis endormi, c'est vous qui m'avez réveillé...

Le sourire de Jolivet était goguenard.

— C'est tout? fit-il.

— Non, reprit Lacelles, en passant dans la salle de bain. Attendez.

Jolivet le suivit jusqu'à la porte. Lacelles avait pris quelque chose dans le veston bleu marine.

— Tenez... Regardez... C'est un bouton que j'ai arraché à celui qui m'avait aveuglé avec sa lampe électrique.

— Et alors?

— J'imagine que ça doit provenir du dolman du chauffeur de miss Ray.

Jolivet l'examina et poussa un sifflement de surprise.

— En effet... Exactement semblable... murmura-t-il.

— Vous en êtes certain? s'exclama Lacelles, étonné de cette assurance.

Jolivet ne parut pas entendre la question.

— Tout cela ne me dit pas pourquoi vous vous étiez installé à l'Athéna-Palace, reprit-il avec entêtement.

Lacelles haussa les épaules.

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	7	2	6	5	3	7	2	8	5	3	6	2	7	4	3
L	S	C	S	F	L	O	O	D	A	A	O	N	Y	E	C
3	8	4	2	6	5	3	7	4	2	8	5	3	6	7	2
H	E	G	S	Y	I	A	E	E	E	L	T	N	E	Z	R
7	2	6	4	3	8	2	5	7	3	6	2	4	8	3	5
P	V	Z	R	C	A	E	E	L	E	M	Z	S	R	V	S
7	3	6	2	8	5	3	7	2	4	6	3	7	2	5	6
U	O	O	V	G	D	U	S	O	S	I	S	A	T	E	N
7	2	6	4	3	5	2	7	6	3	8	2	4	7	3	5
U	R	S	O	F	S	E	D	J	A	E	S	U	A	V	H
3	6	5	2	6	4	3	7	2	5	6	3	8	2	7	5
O	A	E	O	L	C	R	C	U	U	O	I	N	R	I	R
7	2	5	4	6	3	7	5	2	8	6	7	3	4	5	2
E	I	E	I	U	S	U	U	R	T	X	X	E	S	X	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

— Tant que vous n'aurez que cela à me reprocher..., commença-t-il.

— Ecoutez bien, Lacelles, coupa Jolivet d'une voix dure. Il y a longtemps que dure ce petit jeu. Vous savez ce que je pense de vous, et...

— Vous n'ignorez pas ce que moi, je pense de vous...

— D'accord... Vous êtes un acrobate, un danseur sur la corde raide. Il arrivera bien un moment où je saurai provoquer votre chute. Je crois bien que cet instant est proche...

— Ah bah!... ironisa Lacelles dont le visage se tendait.

— Oui... J'ai écouté vos histoires avec patience. Elles n'ont qu'un défaut. Celui de ressembler par trop à ce que nous a raconté, de son côté, Alfred Gernot...

— Alfred Gernot? répéta Lacelles.

— Le chauffeur de Mlle Ray Woodling. Il est entre nos mains. Depuis une heure de l'après-midi. Lui aussi, il nous a parlé d'une agression, d'un réveil dans la forêt de Sénart, etc., etc.

Robert Lacelles le regardait intensément. Il cherchait à comprendre.

— Et j'aime mieux vous dire tout de suite, continua Jolivet, que son dolman possède tous ses boutons... Du reste, je ne vois pas comment vous pourriez persister dans votre affirmation, puisqu'en réalité Gernot est votre complice, dans l'affaire...

— Ah? Il a dit que c'était moi qui avais tout arrangé?

— Lui? Non. Mais votre carte de visite portant au dos le nom d'une drogue destinée à endormir votre victime et que l'on a retrouvée dans le portefeuille du chauffeur...

Lacelles émit un petit rire méprisant.

— Compris, marmonna-t-il entre ses dents. Tout haut, il annonça :

— Le temps de m'habiller, Jolivet et je vous accompagne. Je serai très heureux d'être confronté avec votre bonhomme...

Il retourna dans la salle de bain. Jolivet le suivit.

— Vous permettez? lança le gentleman-cambrioleur. Je n'ai pas besoin d'habilleuse... Dans cinq minutes, je suis à vous.

— Laissez la porte ouverte..., grommela Jolivet.

D'un coup d'oeil, il avait constaté qu'il n'y avait qu'une sortie possible. La fenêtre était haute et étroite. Du reste, la moindre tentative de l'ouvrir se traduirait par un bruit qui l'alertait sur l'instant. Il resta dans la pièce voisine, l'oreille tendue.

Lacelles allait et venait, sifflait, remuait une chaise ici et là, tout en achevant de se vêtir.

Tout à coup on sonna à la porte.

— Voulez-vous avoir l'obligeance d'ouvrir? cria Lacelles.

— Nous verrons ça tout à l'heure... Dépêchez-vous de vous apprêter!

La sonnerie se fit plus insistante. Jolivet se décida, marchant à reculons, et finit par atteindre le vestibule. Il ouvrit vivement, regarda à droite, à gauche... Personne au dehors!...

Un pressentiment l'envahit. Il revint en courant vers la salle de bain, s'y précipita, poussa un juron furieux.

Robert Lacelles avait disparu!...

Le policier tourna comme un fauve en cage. Il sonda les murs à coups de poing. Ce fut inutile. Le secret du gentleman-cambrioleur restait entier.

III — L'après-midi et la soirée...

ROBERT LACELLES aurait pu suivre l'inspecteur. Il n'avait rien à se reprocher. La preuve de sa bonne foi eût été faite qu'il n'avait rien à voir avec cet enlèvement, par la déposition du gardien du dancing qui, la veille, l'avait vu travailler et remplacer son pneu crevé, alors que la limousine de miss Ray était partie depuis un certain temps.

Mais cela lui aurait coûté son après-midi en interrogatoires, et il n'y tenait pas. Il avait besoin de sa liberté. Il savait que le temps était précieux.

Lacelles avait l'amour-propre chatouilleux. Il avait été victime d'une agression. Il tenait à en tirer une vengeance personnelle.

Il avait donc décidé, après avoir entendu les révélations involontaires de Jolivet, de prendre du champ. C'était lui qui avait provoqué la sonnerie. Bête comme chou. Il lui avait suffi d'appuyer sur le timbre qui était installé dans la salle de bain et qui communiquait avec la cuisine, en prévision d'un domestique futur.

L'inspecteur éloigné pendant quelques secondes, il avait bondi à l'intérieur d'une penderie-placard, déclenché un ressort qui permettait au plancher de basculer, et agrippé une corde pendant dans le vide.

Le plancher avait repris sa place sans bruit. Personne ne connaissait le système qui avait coûté bien des heures nocturnes à Lacelles.

Il se laissa glisser jusque dans la cave qui était directement au-dessous. Puis il quitta l'immeuble par une sortie donnant dans une rue parallèle, non sans être muni d'une paire de lunettes et d'une fausse petite moustache, trouvées dans une cachette existant dans le sous-sol.

Il était certain de sa sécurité, à présent. Jolivet aurait beau ouvrir le placard et l'inspecter, il ne trouverait pas le secret de sa fuite. Peu importait à Lacelles ce qu'en penserait le policier.

Le gentleman-cambrioleur ne regrettait pas l'incident. D'un seul coup, il avait tout compris depuis A jusqu'à Z.

Il s'engouffra dans un bureau de poste, demanda l'annuaire du téléphone. Il cherchait une adresse. Un nom qui lui était revenu en mémoire tout de suite après sa conversation avec Jolivet lui dansait dans l'esprit. Il s'enferma dans une cabine.

Ce fut la voix d'un indifférent qui lui répondit.

— Allô?... Non, Monsieur, il n'est pas là... Vous dites? Je suis le concierge... De la part de qui? Personnel? Bien, Monsieur. Si c'est urgent, je crois que vous pouvez le trouver à l'Athéna-Palace...

Lacelles raccrocha. Un premier point d'acquis. La voie était libre. Il héla un taxi. En cours de route, il songea brusquement que le personnage chez qui il allait s'introduire attendait sans doute un appel téléphonique, puisqu'il avait laissé des instructions chez son portier.

Il pénétra dans une maison de luxueuse apparence. Au moment de monter, il fit claquer ses doigts. Diable, il ignorait où était l'appartement. Sans perdre une minute, il frappa à la loge.

— C'est sans doute vous, murmura le concierge, qui aviez téléphoné, il y a un instant?

— Oui. Il n'est pas encore rentré? On m'avait dit à l'Athéna qu'il était en route pour chez lui...

— Pas vu passer. Mais vous pouvez vérifier...

— C'est bien au premier? lança audacieusement Lacelles.

— Oui... Porte à gauche.

— Ecoutez... Réflexion faite, je vais faire un petit tour et reviendrai dans une demi-heure...

Lacelles exécuta un simulacre de sortie et fort habilement, sur la pointe des pieds, revint dans le corridor, se courba, passa vivement devant la porte qui était vitrée jusqu'à mi-hauteur, se glissa dans l'escalier. Il avait trente minutes pour agir.

La porte s'ouvrit sans difficulté. Le gentleman-cambrioleur avait une longue expérience de toutes les variétés de serrures. Il referma derrière lui.

L'appartement était un élégant pied-à-terre de garçon.

Lacelles chercha de suite la chambre à coucher. S'il y avait quelque chose à trouver ce ne pouvait être que là. Il avait depuis longtemps remarqué qu'on cache d'instinct dans cette pièce de préférence à une autre.

A plat, sur le plancher d'une armoire, une valise. Il en essaya le fermoir. Un dé clic. Chance, elle s'ouvrit tout de suite. Un paquet bien serré dans du papier journal et ficelé soigneusement attira son attention. Il déchira un coin du papier, apporta le paquet à la lumière d'une fenêtre et son sourire devint redoutable.

Soudain, un bruit à la porte d'entrée le fit sursauter. Il remit tout en place en quelques secondes, puis, des yeux chercha un endroit où se dissimuler. Le lit... Vite! Il se glissa dessous.

A temps... Le locataire de l'appartement venait d'entrer. On l'entendait dans le studio. Lacelles se demanda ce qu'il allait faire à présent. Le mieux, après tout était de surgir et de...

Une sonnerie de téléphone. L'homme décrocha. Lacelles écoutait avec attention. Peut-être allait-il apprendre quelque chose?

— Allô?... Oui... Ah! Montgeron? Bien... J'attends.

Un silence s'écoula puis:

— Oui... C'est moi... Tout va bien? Bon.

L'homme se tut de nouveau. Il écoutait apparemment. Il reprit:

— Oui... Comme prévu... Il s'est rendu à la police... Tu vois j'avais bien fait de te dire d'attendre encore... Cela nous a permis cette petite astuce de la carte de visite... Un cochon n'y retrouvera pas ses petits... Comment va la personne, hum, tu me comprends? Résignation? Non, pas encore? Bah! cela viendra...

Lacelles commença de ramper à plat ventre, tout doucement. Il se glissait hors de sa cachette.

— Ah! au fait! poursuivit l'homme, est-ce que tu m'as envoyé quelqu'un aujourd'hui?

Un silence et l'homme s'exclama:

— Comment non?... Le concierge m'a dit que quelqu'un était venu et qu'il allait...

La phrase ne fut jamais terminée. L'homme eut la sensation que le plafond venait de s'effondrer sur sa tête et s'écroula, inanimé. Derrière lui, Robert Lacelles se frotta le poing.

— Il a la tête dure!... marmonna-t-il.

Rapidement, il raccrocha le récepteur, empoigna l'individu, le traîna dans la chambre à coucher. Sans égards pour les draps du lit, il les déchira en bandelettes afin de transformer sa victime en momie.

Il courut au téléphone. Ce qu'il avait entendu de la voix du personnage lui permit de l'imiter pour le concierge:

— Dites... On m'a coupé... Remettez-moi en ligne... C'est pressé.

— Vous étiez avec Montgeron, je crois?

— Oui... C'est ça... Le numéro... attendez, je ne me souviens pas...

— Ben, c'est le docteur Ardroz, y m'semble?

— Ah! oui... C'est vrai, vous connaissez... Je... Attendez, vous le demanderez tout à l'heure. On sonne à ma porte. Ce doit être ce monsieur dont vous m'aviez parlé...

Lacelles retourna dans la chambre à coucher; l'homme ligoté avait les yeux ouverts. Une expression de haine et d'anxiété se lisait dans son regard.

— C'est ma petite revanche pour l'enlèvement d'hier..., articula le gentleman-cambrioleur. Soyez bien sage, on viendra vous chercher...

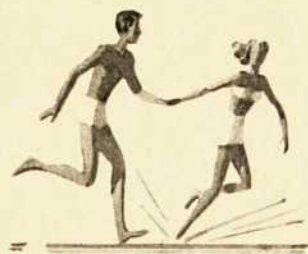
Il claqua la porte d'entrée. Le concierge était sur le seuil de sa loge. Lacelles avait prévu cette éventualité.



SOUS LE CHAUD SOLEIL D'ÉTÉ
LES ENSEMBLES Jantzen
S'IMPOSENT

ILS sont si confortables que vous n'en porteriez pas d'autre tout l'été, si vous le pouviez... d'un chic très seyant, cette chemisette de coton finement cardé, aux rayures multicolores et ce short "Roamer" de coupe impeccable, fait de gabardine, avec revers élégants et fermeture-éclair au côté. Shorts \$4.50... la chemisette \$3.50. Dans les meilleurs magasins du Canada.

JANTZEN KNITTING MILLS
OF CANADA, LTD.
VANCOUVER, C.B.



ICI ET LA

QU'EST-CE QU'UNE BELLE VILLE?

QU'EST-CE qu'une belle ville? La Campagne nationale d'Embellissement de 1949 remet cette question en mémoire. La devise de la campagne est "Embellissez le Canada en embellissant notre ville", et pourtant, combien d'entre nous s'arrêtent-ils à penser à la signification de ces mots "une belle ville".

Généralement parlant, une localité comprend un groupe de maisons et les organismes et agences nécessaires à desservir les familles qui habitent ces maisons. Ainsi, nous avons une école, une salle de divertissements, peut-être un théâtre, et un centre commercial. Dans des circonstances idéales, une municipalité progressive, prévoyante, est construite de telle sorte qu'elle offre un coup d'oeil plaisant et le maximum de confort et d'agréments à ses concitoyens. L'architecture peut varier quant aux formes et aux lignes, mais elle conserve une unité de style. Les habitations sont espacées les unes des autres pour assurer à chacun la liberté à laquelle il aspire. Les constructions ne sont pas toutes de même forme et de même grandeur, ce qui crée une diversité agréable à l'oeil, et permet à chacun d'agrémenter pelouses et jardins de décorations distinctives.

Une telle localité peut sembler le rêve d'un idéaliste, pourtant elle existe. Elle remplace peu à peu les quartiers d'autrefois, construits pour les besoins de l'heure, et qui produisent les taudis d'aujourd'hui. C'est un grand pas vers le progrès qui ne peut que résulter en une belle localité.

Pourtant, tous n'ont pas la chance d'habiter dans un tel endroit, mais si nous prenons cet "idéal" comme mesure de comparaison, nous pourrions peut-être contribuer à l'amélioration des quartiers moins favorisés et en faire des endroits plus sains, plus agréables, mieux organisés.

Le coeur de la localité semble être son centre commercial. Aussi, est-ce aux marchands locaux de rendre ce district aussi attrayant que possible. Une devanture de magasin peut être trop coûteuse, mais un peu de peinture améliorera de beaucoup son apparence extérieure. A l'intérieur, un magasin peut être ce qu'il y a de plus moderne, aussi attirant, aussi commode que le veut bien son propriétaire. Un étalage soigné de la marchandise, où étagères et vitrines ne sont pas surchargées, rehaussera l'attrait visuel et améliorera l'apparence. On ne doit pas négliger l'éclairage, si important dans un magasin moderne. Et la politesse, qui est la plus belle vertu d'un marchand, ne coûte rien.

Les rues de ce district commercial doivent être bien entretenues et les commerçants devraient s'efforcer d'établir un système de stationnement. Non seulement cela contribuerait au bon ordre de la rue et de la circulation, mais favoriserait le Commerce.

En nous acheminant vers le quartier résidentiel, nous arrivons au petit propriétaire. Il a la triple responsabilité envers lui-même, envers ses voisins, envers sa localité, d'améliorer l'apparence de sa maison, la pelouse d'en avant et le jardin d'en arrière et les clôtures. Personne ne s'en occupera pour lui — et c'est l'effort individuel vers le bien de la localité (multiplié plusieurs fois) qui produit les résultats. La Campagne annuelle d'Embellissement peut servir d'impulsion à cette époque de l'année, mais conserver la localité en bon état exige une attention soutenue, donze mois par année. Cette responsabilité ne repose pas sur les épaules de telle ou telle personne, mais sur celles de tous.

Si nous n'avons pas le bonheur d'habiter un quartier aux plans pré-établis, du moins pouvons-nous concentrer nos efforts pour en faire un quartier propre dont nous serons fiers à juste titre. Mais voici une chose à ne pas oublier; on ne peut arriver à concerner ses efforts sans l'échange mutuel des idées. Dites à vos voisins ce que vous avez l'intention de faire pour améliorer l'aspect de votre maison et de votre propriété, encouragez-les à vous imiter, et si le travail est considérable, offrez-leur vos services.

Et nous arrivons enfin à la définition d'une belle ville. Disons que c'est le résultat du travail de tous ceux qui s'efforcent de faire de leur localité l'endroit le plus agréable où passer leur vie.

FEMMES PARACHUTISTES

Le caporal Dorothy Purvis et l'aviatrice Constance Sheldon sont les deux premiers membres féminins de la R.A.F. à se qualifier à titre de parachutistes. Elles peuvent sauter d'un Dakota volant à 800 pieds, flotter jusqu'au sol, planter une tente, établir un poste radiophonique, faire bouillir de l'eau sur un poêle à alcool et débarrasser du matériel de santé: le tout en quelques minutes.

Ce sont là les deux premières infirmières à qui la R.A.F. ait donné cette instruction parmi celles qui constitueront son équipe de secours aériens. On les avait choisies, en octobre dernier, avec deux autres membres du Service d'infirmières dit de la Princesse Marie, parmi cent volontaires, pour leur apprendre à se rendre en avion puis à descendre en parachute sur la scène d'un accident aérien. Le succès qu'elles ont remporté encourage les autorités à poursuivre l'exécution de ce plan.

L'équipe comprendra quatre femmes et six hommes, qui reçoivent leur formation d'instructeurs ayant suivi le même cours que les troupes aéroportées. Ces infirmières et infirmiers sont destinés à porter secours aux occupants d'avions écrasés au sol sur le sommet d'une montagne ou autres lieux difficiles à atteindre, en temps de paix, et à travailler dans les zones avancées en temps de guerre.

CINEMA-TELEVISE

Le 21 décembre, un cinéma de Bromley (près de Londres) inaugurait le cinéma-télévision. Les spectateurs ont d'abord vu une émission lancée par la BBC de l'Alexandra Palace situé à 18 milles, puis une transmission, faite à partir des studios de cinéma-télévision (une des entreprises Rank), situés à plus de six milles. Dans un cas comme dans l'autre, les images étaient presque aussi brillantes que celles d'un film ordinaire, et aussi d'une grande netteté. Des voitures circulaient sur la route à quelques verges à peine de la salle, mais aucun brouillage n'apparaissait sur l'écran de 16 pieds sur 12. Le groupe cinématographique Rank est prêt à installer la télévision dans toutes ses salles du Royaume-Uni, à condition que le Gouvernement le lui permette.

— Ce n'était pas long, comme vous voyez..., dit-il aimablement.

L'autre répondit par un signe de tête et rentra chez lui. Le téléphone sonnait une fois de plus.

Pas encore six heures de l'après-midi... Lacelles avait fait de la bonne et rapide besogne, déjà.

Un taxi à la gare de Lyon. Dans la petite glace de la voiture, il s'aperçut que sa moustache ne tenait plus très bien. Il l'arracha et la jeta. Par la même occasion, il songea qu'il vaudrait mieux, dans le train, se séparer également de ses lunettes.

La besogne qu'il avait en perspective exigeait qu'il ne portât pas de verres. Il y avait des coups de poing dans l'air...

A Montgeron, il eut un petit choc. Ne lui avait-il pas semblé apercevoir l'inspecteur Jolivet assis dans un café où il s'appropriait à pénétrer?... Il tourna les talons et se perdit dans la petite ville.

Voyons... le docteur Ardroz... C'était la plaque tournante de l'affaire. Où habitait-il?

On le renseigna. C'était dans une grande villa à l'orée de la forêt. Du côté de l'endroit appelé le Bois-Renaud. Il ne pouvait pas se tromper, il y avait un grand mur. La maison était au milieu d'un parc.

Lacelles s'en fut reconnaître le terrain, effectua le tour de la propriété et repéra un endroit qui serait assez commode à franchir pour lui, dès que la nuit serait venue.

Il revint vers la ville et flâna quelque peu en attendant l'heure du dîner. Il avisa une boutique de mercerie et y pénétra pour faire l'emplette d'une boîte d'amorces qu'il avait vue en vitrine. Des petites amorces inoffensives pour pistolets d'enfants.

Il prit son repas du soir sous une tonnelle. Quand l'ombre commença de descendre sur la forêt, il se mit en route.

Il passa le mur sans grand mal, et retomba à l'intérieur du parc. Il voyait la silhouette noire de la grande bâtisse se découper sur le ciel plus clair, au delà des arbres. Quelques fenêtres étaient éclairées au rez-de-chaussée et au premier étage.

Dix coups tintèrent à une église lointaine. Lacelles se décida. Il voulait en avoir terminé avant le départ du dernier train pour Paris.

Il arriva contre la maison. Une fenêtre du rez-de-chaussée était entr'ouverte. Lacelles entendait deux voix d'hommes qui parlaient discrètement. Il ne discernait pas leurs paroles. Il savait que la pièce où ils se trouvaient devait être un cabinet de travail.

En approchant, il avait vu des rangées de livres s'élever jusque près du plafond. Il s'arrêta, mesura la hauteur d'un coup d'oeil, vit qu'une conduite en plomb lui permettrait de grimper, et se mit à l'oeuvre.

IV — Qui perd gagne...

Le docteur Ardroz, si je ne m'abuse? Les deux hommes eurent un sursaut en entendant cette voix, et, du même mouvement, regardèrent vers la fenêtre. Un homme était assis sur la barre d'appui, et braquait un revolver sur eux.

Robert Lacelles sauta lestement dans la pièce.

— Les bras en l'air, je vous prie..., continua-t-il de sa voix suave. Oui... Vous aussi, Monsieur...

Le second personnage qui avait tenté un geste suspect se hâta d'obéir. Lacelles marcha jusqu'à la porte sans perdre de vue ses deux antagonistes, et d'un coup de pied violent la ferma.

Il se plaça ensuite contre un mur de façon à commander à la fois le

docteur et son compagnon, la fenêtre et la porte.

— Je suis venu chercher miss Ray Woodling..., dit Lacelles.

Le docteur rougit, pâlit et finalement eut un rire nerveux.

— Je ne comprends pas du tout..., déclara-t-il. Vous voulez de l'argent, sans doute?

— Si vous vouliez bien m'épargner cette petite comédie, aussi pauvre qu'inutile, je vous en saurais gré... Je reprends le train de onze heures cinquante-trois pour Paris. Je n'ai pas énormément de temps à perdre... Veuillez donc, je vous prie, faire venir miss Ray Woodling afin que je la rende à son père...

— Il est complètement fou!... grommela le compagnon du docteur.

— Ecoutez-moi bien, articula Lacelles, d'un ton sec et hautain. Je sais que la jeune Américaine est ici. Je sais comment elle a été enlevée. Je pourrais vous envoyer en prison, vous le docteur respectable ainsi que vous, Monsieur-je-ne-sais-qui et aussi l'instigateur de l'affaire, le délicieux et vénérable Georges Monval...

"Il m'aurait suffi d'aller dire tout ce que j'ai découvert, à la police et c'était fait. Mais j'ai horreur du mouchardage en général. Si je suis ici, c'est parce que j'ai une revanche à prendre. Vous — votre bande, enfin — m'avez attaqué sans motif, vous m'avez mêlé à vos manigances malpropres et cela se paie.

"Vous paierez donc par l'échec de votre combinaison. Je viens chercher miss Woodling. Je la ramènerai à son hôtel, un point c'est tout. Pour le reste, vous vous débrouillerez comme vous l'entendrez de tout ce que cette personne pourrait dire contre vous.

"Ah! encore un mot... Je déteste encore plus que le mouchardage, les injustices commises à l'égard des innocents. C'est une deuxième raison pour moi d'avoir agi... Ce pauvre Alfred Gernot, le chauffeur de miss Woodling, mérite une indemnité... Vous aurez l'obligance, dès que tout sera terminé, de m'adresser un chèque de cinquante mille francs... Cela comprend également mes menus frais... Vous connaissez mon nom et mon adresse... Vous les avez remarqués sur la carte de visite qui m'a été volée et qu'on a retrouvée dans le portefeuille de Gernot...

Le docteur Ardroz prit une forte bouffée d'air et regarda fixement Robert Lacelles. Il haussa les épaules.

— Et si, fit-il, j'admettais, pour un instant la possibilité de vos fantaisistes élucubrations, comment vous y prendriez-vous pour m'obliger à...

— Oh! très facile... Tenez, vous allez voir... Votre ami, là, va se placer à côté de vous... Là, comme ça...

— Vous oseriez tirer?

— Mais certainement... Aux jambes... De deux choses l'une; ou les détonations n'attireraient personne ou elles feraient venir du monde. J'expliquerais alors les raisons de ma présence ici...

Le docteur émit un grognement confus. D'un tour de main adroit, Lacelles avait lié le poignet de l'un à celui de l'autre grâce à une cordelette tirée de sa poche. Il en garda l'extrémité longue d'environ un mètre, et ordonna:

— En avant... Conduisez-moi auprès de miss Ray...

Les deux hommes sortirent, avec Lacelles sur leurs talons. Ils tournèrent à droite dans un couloir sombre.

Un instant..., fit Lacelles. Je veux de la lumière...

Il tâta le mur, trouva un commutateur. La galerie s'éclaira. Il vit qu'un escalier s'amorçait au bout.

— Et s'il vient un domestique? fit le docteur.

— J'ai six balles dans mon revolver et je suis champion de tir... De plus — bluffa Lacelles — j'ai une arme de

réserve sur moi. Ce sera à vous de prévenir vos serviteurs...

Ils avaient fait quelques pas, lorsque Lacelles eut un pressentiment et pivota sur ses talons. Trop tard!... Un homme s'était rué sur lui, le culbutant et le jetant à terre. Au même moment, les deux prisonniers se libérèrent et arrivèrent à la rescousse.

Le nouvel arrivant était sorti silencieusement d'une pièce contiguë au cabinet de travail. Et c'était en exigeant de la clarté que Lacelles avait retourné les événements contre lui, car dans l'obscurité, l'attaque eût été moins certaine.

On le transporta dans la chambre dont était sorti le troisième affilié et il fut déposé sur une chaise.

Il reconnut l'homme qu'il avait lui-même attaqué au cours de l'après-midi, pendant sa conversation au téléphone.

— C'est complet, dit-il calmement, toute la bande est réunie...

Georges Monval eut un rictus haineux.

— C'est bien lui, déclara-t-il. Il était grimé... Voilà l'explication de sa découverte si rapide de ta maison, Ardros... Il nous a entendus converser...

— Non... Tu n'avais rien dit de compromettant... Il y a autre chose.

— Monval a raison, intervint Lacelles, flegmatique. Je m'étais permis de me renseigner à la poste, pendant qu'il était au pays des songes, sur son lit...

— Oui, vante-toi... grinça Monval. Mais ce que tu ne sais pas c'est que le docteur m'avait rappelé vainement et que n'obtenant nulle réponse, il demanda au concierge de venir voir ce qui se passait chez moi... Il avait entendu ma chute au téléphone... J'ai été promptement délivré et je n'ai pas perdu de temps...

— Grand merci pour ces précisions, Monsieur... En une prochaine occasion, j'éviterai cette petite erreur.

Un coup de cloche retentit. Les trois hommes se regardèrent avec stupéfaction. On entendit courir quelqu'un dans la grande allée. Les pas faisaient criser les cailloux.

— Va voir, Jo, ordonna le docteur.

L'interpellé quitta la pièce en hâte. Pendant ce temps, aidé de Monval, le docteur baïllonnait étroitement Lacelles.

Jo reparut et fit un signe, silencieusement. Ardros s'approcha. Il y eut un chuchotement auquel prit part Monval, et le docteur revint vérifier la solidité des liens du prisonnier.

Ils sortirent après avoir éteint et verrouillé la porte. Jo et Monval passèrent dans le cabinet de travail. Le docteur atteignit un petit salon.

Un homme était là, debout, le chapeau sur la tête. Il toucha le bord de son feutre avec deux doigts.

— Inspecteur de la police judiciaire, Joseph Jolivet, dit-il. Je surveille depuis la fin de l'après-midi un individu suspect. On l'a vu sauter le mur de votre propriété. J'ai là des hommes avec moi qui fouillent le jardin, en ce moment...

Le docteur mima remarquablement une surprise alarmée.

— Un cambrioleur? Dans ma propriété?

Jolivet répondit par une affirmation de tête.

— Il est peut-être dans la maison, ajouta-t-il.

— Où, je ne le pense pas... Nous l'aurions entendu... Il y a deux domestiques dans l'office, valet de chambre et cuisinière... Moi-même je jouais aux cartes avec des amis, dans mon cabinet de travail... Venez donc par ici, inspecteur...

Il mena le policier. Georges Monval était assis en face de Jo, et une troisième chaise indiquait que le docteur s'était trouvé là. Un tapis vert, des cartes étalées, un carafon de liqueur, trois

petits verres, une boîte de cigares ouverte.

Mise en scène convaincante. La fenêtre était fermée, volets tirés. Ce qui rendait fort naturel que les trois amis n'eussent rien entendu au dehors. Monval eut un sourire et tendit la main...

— Tiens? Bonsoir, inspecteur!...

— Ah, bonsoir, monsieur... heu... Monval, je crois?

— Mais oui... Vous avez bonne mémoire...

Monval expliqua à ses amis: — C'est l'inspecteur Jolivet qui s'occupe de l'affaire de l'enlèvement de cette jeune Américaine, la fille de mon ami Woodling... Nous nous sommes rencontrés après déjeuner. Amusant de se retrouver ici.

— En effet... D'autant plus curieux que l'individu que je recherche, Robert Lacelles, doit se trouver également ici...

Jo et Monval ravalèrent leur salive mais le docteur s'empressa d'expliquer, pour éviter une catastrophe:

— L'inspecteur Jolivet est sur la trace de cet individu qui, paraît-il, se serait réfugié dans le parc...

Dans la pièce voisine, Lacelles, baïllonné et garrotté, entendait les voix. Il avait reconnu celle de Jolivet. Un sourire bref se joua sur ses traits.

— Tout se déroule comme je l'avais présumé... Sauf pour le petit intermède que je dois à l'apparition de Monval... Mais j'avais tout de même prévu le cas où l'intervention de Jolivet serait nécessaire...

Il réussit, de ses deux poignets entravés, à atteindre une poche de son gilet et, non sans efforts, y inséra deux doigts. Il sentit une petite boîte ronde en carton.

La boîte fut extraite lentement. Elle se trouva entre les deux paumes accolées. Dans l'obscurité, Lacelles toujours assis sur sa chaise entendait parler de l'autre côté du mur.

Il ouvrit la boîte et le contenu s'éparpilla sur le sol, devant ses pieds. Il assura son équilibre sur son siège.

A côté, l'un des sous-ordres de Jolivet, accompagné du valet de chambre, annonça à l'inspecteur:

— Rien trouvé, chef... Ferlot continue, avec Drassier, Trolle et Amiot, mais j'ai l'impression que notre oiseau n'est pas là...

Jolivet devint écarlate de mécontentement:

— Alors, quoi!... Des ânes bâtés, tous? Il n'est pas dans la maison, ces messieurs l'affirment, par conséquent il a dû sauter le mur pendant vos recherches!

— Impossible, chef, Gaspard est toujours posté à l'endroit par où il était arrivé. Il aurait déjà sifflé depuis longtemps...

Jolivet avait le front moite. Il commençait à se demander si Robert Lacelles n'était pas véritablement un sorcier... Déjà, chez lui, il avait disparu de la salle de bain d'une manière tellement énigmatique!

Il avait eu la chance de le reconnaître, dans la soirée, à Montgeron où il était venu enquêter sur les possibilités de vraisemblance des déclarations du chauffeur Alfred Gernot et depuis ce moment-là, songeait-il, il n'avait pas perdu la trace de son gibier durant une seule minute.

Il l'avait fait filer par Drassier jusqu'à l'heure du dîner. Ensuite, c'était lui-même qui avait pris la piste et il avait été considérablement satisfait de son habileté puisque Lacelles ne s'était aperçu de rien.

Et maintenant, au moment de lui mettre la main dessus avec cette magnifique inculpation d'effraction nocturne, ffit!... de nouveau introuvable!

— Eh bien, gronda-t-il, je vais prendre la direction des recherches, et nous verrons bien si...

Plus de "chevelure d'été" terne et rêche -
employez **Vitalis** et le "traitement de 60 secondes"

Le soleil ardent et l'eau ont tôt fait de délustrer votre chevelure. Cet été, gardez votre chevelure plus saine, plus attrayante; employez Vitalis. Vitalis lui donnera une apparence soignée, naturelle, lustrée. Avec Vitalis pas de taches huileuses, pas de striures blanchâtres embarrassantes, pas d'apparence "pommadée". Vitalis ne contient que de fines huiles végétales qui conditionnent vos cheveux—les rendent plus soyeux.



Essayez le "traitement de 60 secondes" de Vitalis,

50 secondes pour frictionner—
10 secondes pour peigner. Vitalis stimule votre cuir chevelu comme ne peuvent le faire les pommades et les huiles non alcoolisées. Il débarrasse des pellicules libres... aide à freiner la chute excessive des cheveux. Procurez-vous Vitalis dès aujourd'hui.



Pour rehausser l'attrait de votre chevelure.

Un produit Bristol-Myers
Fabriqué au Canada

Oh!
mon pauvre
dos!



et pour
ces bras,
hanche,
jambe,
raides
et
fatigués

L'Absorbine Jr. vous soulagera promptement

● La prochaine fois que vous éprouverez des raideurs musculaires à la suite d'un effort physique, consultez votre montre.

Puis frottez-vous avec l'Absorbine Jr., le liniment préféré de nombreux athlètes et entraîneurs depuis plus d'un demi-siècle!

Vous serez probablement soulagé si vite, que lorsque vous consulerez de nouveau votre montre, vous serez tout surpris! L'Absorbine Jr. produit deux effets bienfaisants.

Premièrement, elle soulage au simple contact, les régions sensibles.

Deuxièmement: en favorisant la détente musculaire, elle enraye l'irritation qui cause la douleur. Vous vous sentez ensuite une tout autre personne. Quel soulagement! Quel PROMPT soulagement!

L'Absorbine Jr. se vend chez votre pharmacien à \$1.25 la bouteille durable.

W. F. Young, Inc.,
Lyman House,
Montréal.



Ah!
mon

Absorbine Jr.!

Il se tut, abasourdi. Une petite détonation sèche avait retenti. Puis une autre. Encore une. Cinq, dix, vingt!...

— Qu'est-ce que c'est que ça?...

Le docteur, Monval et Jo étaient comme lui, paralysés de stupeur.

— En voilà une drôle de pétarade!... clama Jolivet.

Son sous-ordre, qui était sorti dans le corridor, passa la tête par la porte et l'appela:

— Chef!... Ça vient de la pièce voisine!...

— Mais... Mais... commença le docteur.

— Parfaitement, confirma Jolivet, qui s'escrimait à tourner le bouton, mais en vain.

Un bruit de chaise qui tombe, suivi de celui de la chute d'un corps sur le parquet. Puis plus rien...

— Ouvrez... Mais ouvrez, nom d'un chien!... hurla Jolivet. Vous avez la clef, je suppose... Non? Eh bien, on va voir!...

Un coup de sifflet strident. Tous ses hommes gaillés dans le parc accoururent. Jolivet désigna les trois hommes, et péremptoirement:

— Fouillez-moi ces gens-là!... Il se passe quelque chose de louche, ici... Ah, mais!...

Amiot trouva la clef dans la poche du docteur. Jolivet l'introduisit fébrilement dans la serrure. La porte fut poussée avec violence.

Ardroz, avec la résignation des vaincus, fit de la lumière.

Devant les yeux ahuris de Jolivet, apparut Robert Lacelles allongé de tout son long et bouche close.

Débarrassé de son bâillon, il soupira d'aise.

— Ah, ça va mieux... Heureusement que vous avez fini par entendre, je ne trouvais plus le reste de mes amorces dans l'obscurité...

— Mais qu'est-ce que vous f...tez ici?

— Je vous attendais, mon cher Jolivet...

— Vous m'att... Ah, ça va, hein!...

— Mais oui... Très bien... J'ai le plaisir de vous informer que vous vous trouvez dans la maison où est séquestrée miss Ray Woodling... Ces charmants messieurs ne me contrediront pas... Et ils vous donneront de fort intéressantes explications sur la manière dont ils ont procédé.

— Il... il divague... balbutia le docteur, dans un suprême sursaut de défense. Je vous expliquerai tout, inspecteur...

— Attendez donc!... interrompit Lacelles.

Il s'avança jusque dans le hall, étroitement entouré. Mettant ses mains en entonnoir, autour de sa bouche, il lança un vibrant appel:

— Miss Ray!... Are you there? We are friends to free you!... (Miss Ray... Etes-vous là? Nous sommes des amis pour vous délivrer.)

Une voix assourdie, qui provenait de l'étage supérieur, répondit:

— Help!... Help!... (Au secours! Au secours!)

Lacelles eut un geste analogue à celui d'un artiste qui a terminé son numéro et fit, avec un sourire:

— Et voilà!...

Les inspecteurs étaient déjà occupés à passer les menottes aux trois gredins, ainsi qu'au valet de chambre, incontestablement complice, lui aussi.

Jolivet et Lacelles couraient vers le haut. La chambre où était enfermée la jeune fille fut rapidement trouvée.

V — Evidemment...

MINUIT et demi... On était dans un salon privé de l'Athéna-Palace. Mr Woodling emplissait des coupes. Sa fille était à côté de lui. En face, Robert Lacelles et l'inspecteur Jolivet.

Quarante-huit heures auparavant, l'aventure qui avait failli dégénérer

en drame n'avait pas encore commencé, et déjà elle était terminée.

— Non, dit miss Ray, je ne me souviens de rien... J'avais un fort mal de tête, Georges Monval m'avait installée dans l'auto, et puis, je me suis endormie... Je me réveillai dans une chambre inconnue. Un domestique à l'allure inquiétante m'apportait mes repas. J'étais prisonnière. Je n'ai vu personne d'autre, durant ces deux journées...

— On vous avait enlevée pour exiger une forte rançon de votre père, articula Lacelles. Mais les événements se sont déroulés si vite qu'on n'a pas eu le temps d'organiser la deuxième partie du programme.

— Vous êtes détective, monsieur Lacelles?

A cette question de M. Woodling, Robert regarda Jolivet avec un sourire indéfinissable et murmura:

— Parfois... A mes heures... N'est-ce pas, Jolivet?

— Heu... oui... grommela le policier, pris de court.

— Comment êtes-vous parvenu à cette remarquable rapidité d'action?

— Bah!... C'est l'inspecteur Jolivet qui a tout fait... Je lui avais fait part de quelques soupçons, c'est tout...

Il se leva, fit un signe à l'homme de la préfecture.

— Nous allons vous laisser, dit-il à Woodling. L'heure est tardive... Mon "ami" Jolivet vous expliquera tout demain...

Dans le hall, Lacelles proposa:

— Je vous ramène chez vous, Jolivet? Cela vous économisera un taxi. Et puis il faut que je vous donne les tuyaux nécessaires pour Woodling... Vous m'avez bien aidé... Sans blague...

Dans l'auto, Lacelles continua ses propos:

— Sans votre présence à Montgeron, je n'aurais pu arriver à un dénouement aussi prompt, mon cher Jolivet... Allons, ne faites pas cette tête... Bien sûr que je vous ai attiré chez le docteur Ardroz...

— Vous m'avez... quoi? Attiré?

— Quand j'ai constaté votre silhouette — vous n'avez jamais songé sérieusement, je suppose, que je ne vous avais pas repéré? — j'ai bien pensé que dès que j'aurais franchi le mur vous vous rendriez chez Ardroz afin de me pincer. Je comptais sur vous et vos hommes pour m'aider à délivrer l'Américaine.

— Vous aviez calculé également qu'on vous capturerait? ironisa Jolivet.

— A peu près... C'est pourquoï j'avais acheté mes amorces... Même les bras levés, sous la menace d'un revolver, je pouvais donner des coups de talon pour les faire exploser... Cela aurait donné l'illusion qu'on tirait dans le jardin. En tout cas, j'aurais provoqué une diversion suffisante pour renverser les rôles...

— Ah?... fit Jolivet, l'esprit en déroute.

— J'espère que vous êtes convaincu de l'innocence d'Alfred Gernot, le chauffeur?... Vous trouverez l'uniforme de l'homme qui m'avait attaqué, dans une valise chez Monval... Le bouton que j'avais arraché y manque toujours...

Jolivet ne disait rien. Il paraissait absent.

— L'affaire est très simple, au fond. On a attiré Gernot, on s'est emparé de lui, et un complice attifé d'une façon exactement pareille a pris sa place au volant.

— Miss Ray, sous l'influence d'un narcotique versé dans sa coupe, au dancing de la Queue de Paon, s'est endormie, dès qu'elle a été assise dans sa voiture... Et on l'a emmenée là où la voiture d'Ardroz attendait pour le transbordement.

— On a ensuite ramené la limousine au garage de l'Athéna-Palace et le

veilleur de nuit n'a même pas remarqué que ce n'était pas le même chauffeur. Ce dernier, du reste, n'a fait qu'entrer et sortir. Il avait la même allure générale et le même uniforme, ne l'oublions pas...

— Mais vous? Qu'est-ce que...

— Ah, oui... Moi, j'ai été mêlé à l'histoire sans m'en douter. Je présume que Monval a imaginé que je le surveillais. Pour éviter toute poursuite de la limousine, il avait eu soin de faire crever un de mes pneus par le faux chauffeur.

— Le même soir, en constatant que je m'intéressais à la voiture dans laquelle miss Ray avait été soi-disant ramenée, le faux chauffeur, qui était aux aguets pour vérifier mon arrivée, décida de m'écarter du chemin jusqu'au lendemain matin... Voilà...

— Il avait pourtant votre carte de visite sur Gernot, quand...

— Laissez-moi parler, voyons. Cette carte avait été volée dans mon portefeuille. On la mit dans la poche du vrai chauffeur avant de l'abandonner dans la forêt de Sénart, comme on l'avait fait pour moi...

Lacelles alluma une cigarette.

— C'est la seule erreur commise par les bandits de nous avoir semés, tous deux, au même endroit ou presque... J'ai tout compris, évidemment, lorsque vous êtes venu me dire chez moi qu'on avait arrêté Gernot — qui, le pauvre, était venu de bonne foi à la police pour narrer son odyssee incompréhensible!

— Vous ne pouviez pas me le dire?... rugit Jolivet.

— Et vous m'auriez cru sur-le-champ, n'est-ce pas? répondit Lacelles avec douceur.

Il reprit en riant:

— Non, il valait mieux — c'est dans mon tempérament — m'occuper moi-même de ce petit règlement de comptes...

— Un règlement de compte? Ah! s'exclama Jolivet, vous aviez partie liée avec ces gens et vous vous êtes brouillé avec eux!... Vous en avez trop dit, Lacelles...

— Je suis sûr que vous n'en pensez pas un mot... Sinon, je serai au regret de vous garder avec moi jusqu'à ce que vous ayez retrouvé une plus saine notion des choses...

Jolivet soupira et se tut. Au fond, il se rendait compte qu'il avait émis une absurdité.

— Vous voilà arrivé, je crois... reprit Lacelles en stoppant.

Avant de redescendre, Jolivet demanda subitement:

— Ecoutez... Dites-moi comment vous avez disparu de chez vous et nous n'en parlerons plus.

— Fort volontiers, acquiesça Lacelles.

Il prit son air le plus sérieux.

— Je possède, chuchota-t-il, une formule cabalistique pour me changer en souris... Mais surtout ne le répétez pas...

Jolivet resta sur le trottoir, hochant mélancoliquement la tête.

HENRY-MUSNIK

DE

Ne dites pas: — Il mit son argent dans une boîte de cigares. — Des tasses de thé traînent sur la table, mais: — Il mit son argent dans une boîte à cigares. — Des tasses à thé traînent sur la table.

Suivant qu'il y a à ou de, le sens change entièrement: une boîte de cigares est une boîte renfermant des cigares; une tasse de thé est une tasse pleine de thé. Or, il ne s'agit ici que de récipients pouvant servir à contenir soit des cigares, soit du thé.

LE CRATERE

[Suite de la page 10]

jailli la mort. L'entonnoir devait avoir cinq cent mètres de large et trois cents de profondeur. Tout autour, le bord était aigu, comme une arête affiliée, et le sentier en suivait les montées et les descentes.

Le soufre dont l'odeur faisait tousser pendant les premières minutes, se plaquait par grandes coulées sur les parois à pic.

— C'est sinistre, mon Pierre, murmura Betty. Près de nous, la vie, la forêt, les oiseaux. Et là dedans, la mort... Regarde, au fond, cette mare verte et jaune. Et ces fumées qui sortent entre les pierres.

— Le Tangkoeban Prahoe est éteint... ou presque, répondit-il en la tenant par l'épaule.

— Regarde, Pierre... Eteint?... Et ces arbres brûlés, jusqu'à vingt mètres... Non. Ce gouffre veut encore des misères, des cadavres.

Ils avancèrent. Des bandes de touristes arrivaient, conduits par des indigènes.

Pierre et Betty ne voyaient plus le sentier qui les avait menés au bord de l'abîme.

Ils atteignirent un écriteau. En hollandais et en anglais, il avertissait les imprudents que la descente au fond du cratère était dangereuse et qu'il ne fallait pas s'y aventurer sans l'aide d'un guide.

Betty frissonna. Elle connaissait la passion de son fiancé pour la montagne.

— Viens. Retournons... murmura-t-elle. Là haut, plus près de l'auto, nous voyons mieux l'ensemble. Je voudrais faire un croquis.

Ils laissèrent passer les Anglais dont les hommes, naturellement, portaient casque, chemise ouverte, short et bas de laine à losanges. Lorsque Betty fut installée, Pierre lui dit :

— Je te quitte... Un quart d'heure. Je vais vagabonder un peu. Tu sais que je ne puis rester en place.

Elle lui saisit la main, alarmée :
— Tu me promets, n'est-ce pas que tu n'essayeras pas de descendre là dedans ?

— Voyons, s'écria-t-il en riant. Il gravit une dent du feston, et disparut.

Betty s'était installée. Elle voyait la dernière partie de la descente périlleuse. Derrière le cratère, de ce côté, le rocher montait, vertical, dominant l'abîme. Betty s'appliquait à rendre, avec rapidité, et le moins de traits possible, la grandeur terrifiante du lieu.

Tout à coup, elle poussa un cri terrible, auquel répondirent des clameurs d'angoisse. Loin devant elle, sur le dévalant à pic, un corps venait de rouler.

Le corps de Pierre. Il avait passé devant ses yeux comme un éclair, mais pouvait-elle se tromper?... Debout, exsangue, elle interrogeait le volcan. Et tout en bas, elle vit son fiancé, étendu sur la face, sans un mouvement. Des indigènes accouraient. Les chauffeurs des automobiles se précipitaient vers le lieu d'où était parti l'imprudent.

Betty retomba sur le sol, effondrée dans les sanglots.

L'instant plus tard, elle voulut se lever, aller là-bas, elle aussi. Son cas-

que était tombé; elle restait tête nue sous le soleil cuisant. Sans force, elle se laissa aller sur les genoux.

Du point où elle était, de ce seul point, elle pouvait voir le fond du gouffre, le cadavre écrasé auprès de la mare verte. Là-bas, elle ne verrait plus... Elle ne pourrait pas suivre les opérations du sauvetage. Auprès des touristes et des Malais, elle galvauderait son désespoir.

Elle ne voyait que la forme étendue, le casque qui avait roulé sur l'eau, la chemise blanche, ensanglantée, le short, les bas à losanges.

Son bonheur était parti, pour toujours. Elle demeurait hébétée, effondrée sous l'horreur. La douleur ne viendrait que plus tard, quand on l'aurait remonté, et qu'elle serait près de lui.

Un homme — un indigène — parut sur la descente à pic. Il atteignit le fond, courut au touriste. Agenouillé, il le tâta, essaya de le retourner, se releva avec un geste fataliste.

— Mort! clama Betty.

Il lui sembla qu'elle assistait à sa propre agonie. Elle s'était avancée, tout au bord. Qu'une pierre se détachât, et elle allait s'écraser sur les aiguilles. Mais que lui importait.

Elle voulait voir, de plus près...

S'aidant de pics, deux autres hommes atteignaient le fond. Un moteur tressauta. Un des chauffeurs repartait à Bandoeng chercher des cordes. Jusque là, il serait impossible de remonter le corps. D'ailleurs, à quoi bon. En bas, la mimique des indigènes indiquait bien que cet homme, son bien-aimé... son fiancé... ne souffrait plus...

Une main sur son épaule la secoua. Cette main la tirait en arrière.

— C'est dangereux comme tout, Betty, de te tenir sur l'extrême bord.

— Pierre, cria-t-elle. Pierre. Toi. Toi. Elle l'avait saisi aux épaules, le pétrissait. Ses mains montaient aux joues du jeune homme. Pleurant et riant, prête à s'évanouir, elle répétait :

— Toi... Toi...

— Qu'as-tu, ma chérie? demanda-t-il.

Il n'avait rien entendu.

Le bras de Betty se tendit vers le trou béant.

— Tu n'étais pas... descendu?...

— Voyons. Puisque ça t'effrayait. J'ai voulu te faire une surprise. On m'avait dit hier que dans les bois qui entourent le Tangkoeban Prahoe on trouve, à profusion, les cocons de papillons magnifiques. Tu vois, je t'en rapporte une jolie récolte.

Il la sentit trembler.

— Qu'as-tu, Betty, s'écria-t-il. Tu as peur... Tu as pleuré...

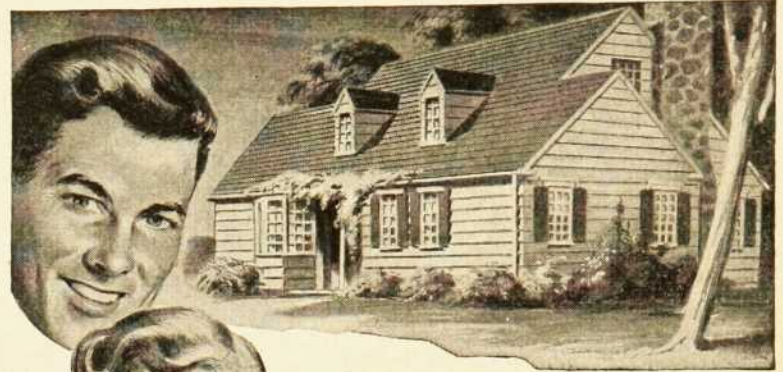
D'une voix hésitante, encore hachée par l'affreuse vision, elle lui raconta l'accident. Il s'approcha du cratère.

— Mon devoir, Betty...

— Non... Non... ils sont dix... Pierre...

Non... Il faut reprendre tout de suite la voiture, retourner à Bandoeng... Si tu ne me quittes pas, vois-tu, toute mon angoisse, tout mon désespoir n'auront rien été... Rien qu'une minute de souffrance pour payer un long bonheur... Ce n'est pas trop cher... Mais fuyons! Fuyons!

EDOUARD DE KEYSER.



"LES TUYAUX D'ACIER PAGE-HERSEY

À SOUDURE CONTINUE

furent employés pour notre chauffage par rayonnement!"

● Nous jouissons, pendant l'hiver, d'une chaleur propre et des plus confortables et nous pouvons aussi envisager que notre système de chauffage fonctionnera sans ennuis notre vie durant!"

En réalité, le Chauffage par Rayonnement est simplement une variation dans l'emploi des Tuyaux en Acier Page-Hersey consacrés par l'usage. Les serpentins, formés avec ces tuyaux, sont dissimulés dans les planchers ou les plafonds. L'eau chaude circule dans ces serpentins et assure une température uniforme d'un confort exceptionnel.

Les Tuyaux Page-Hersey à Soudure Continue conviennent spécialement pour les installations de Chauffage par Rayonnement, assurant une satisfaction durable à un prix minimum. Tous les joints du système sont soudés d'une façon permanente. Quand l'installation est terminée, les serpentins sont soumis à des épreuves de pression 10 fois plus forte que celle qu'ils subirait en usage normal, afin d'assurer un fonctionnement sans ennuis.

Vous pouvez envisager avec confiance que le fonctionnement de toutes les installations de chauffage et de plomberie faites avec les Tuyaux d'Acier Page-Hersey vous donneront satisfaction toute la vie... surtout si la force inhérente à ces installations se complète d'un excellent travail fait par un entrepreneur en Chauffage et en Plomberie dûment qualifié.

POUR AVOIR UN LIVRET GRATUIT
SUR LE CHAUFFAGE PAR RAYONNEMENT
écrivez à Page-Hersey Tubes, Limited
100 Church St., Toronto, Ont.



Page-Hersey est une compagnie canadienne—
fondée, dirigée et administrée par des Canadiens.

TUYAUX D'ACIER PAGE-HERSEY

Coûtent Moins... Durent toute la Vie

LE SEUL LAIT SANS DANGER

La pasteurisation est un moyen sûr, facile, peu coûteux de se protéger contre les maladies communiquées par le lait. Contrairement à certains rapports, elle n'a à peu près aucun effet sur la valeur alimentaire du lait, qui se digère avec autant de facilité que le produit brut. On peut se procurer du lait pasteurisé dans presque toutes les régions urbaines du Canada, mais la pasteurisation peut, sans difficulté, se faire aussi à la maison.

NOTRE FEUILLETON

LA PENTE DANGEREUSE

par EMILE RICHEBOURG

A PRÈS les compliments d'usage échangés, on s'assit.

— Eh bien ! monsieur le comte, dit l'ancien sergent pour entamer la conversation, comment trouvez-vous notre pays ?

— Mais fort bien, cher monsieur, Saint-Amand et ses environs sont particulièrement admirables.

— Nous possédons plusieurs endroits très pittoresques, dit Paule, lesquels, assurent les peintres, méritent d'être visités.

— Je suis assez amateur de beaux sites, mademoiselle, et je me promets de faire quelques excursions dans la contrée.

— Ma foi, monsieur le comte, vous ferez bien, dit Rouget, et je vous indiquerai deux ou trois points de vue dont vous serez enchanté.

— En m'accompagnant, cher monsieur, vous mettez le comble à votre obligeance.

— Oh ! un vieux comme moi n'offre pas une compagnie bien réjouissante.

— Oh ! monsieur Rouget, que dites-vous !

— M. le comte a raison de te gronder, grand-père.

— Mais M. le comte sait bien que je me mets entièrement à sa disposition.

— Merci cher monsieur, nous prendrons donc un jour de la semaine prochaine.

— Eh bien ! oui, c'est cela, après la fête.

— Monsieur le comte, dit Paule, ne sait peut-être pas que dimanche prochain et le lendemain lundi nous célébrons notre fête paroissiale, qui est la Nativité de la Vierge ?

— Mais oui, on a parlé devant moi de cette fête, qui est la plus belle du canton, paraît-il, et attire à Saint-Amand toute la jeunesse des villages voisins.

— La jeunesse se réunit et s'amuse pour se préparer aux vendanges, dit Pierre Rouget.

— Et la jeunesse a parfaitement raison, répondit le comte.

Cependant, et bien qu'il n'en eût point l'air, le jeune homme était préoccupé et encore sous l'impression désagréable qu'il avait éprouvée en voyant Etienne Denizot sortir de la maison. Tout en se disant qu'il ne pouvait avoir à redouter la rivalité du jeune paysan, ce qu'il ressentait n'était pas exempt d'un sentiment de jalousie.

— Si j'en juge d'après ce que j'ai pu voir, reprit-il, il y a à Saint-Amand-les-Vignes une belle jeunesse.

— Ça c'est vrai, approuva l'ancien sous-officier.

— Je n'avais vu que mademoiselle, continua le comte en saluant la jeune fille, et, certes, j'avais pu constater que du côté des jeunes filles votre village n'avait rien à envier aux pays les plus renommés pour la beauté des femmes. Paule était au septième ciel.

— Mais, poursuivit Maxime, j'ai vu tout à l'heure un jeune homme qui m'a prouvé que les beaux garçons ne de-

vaient pas être rares non plus à Saint-Amand.

— Monsieur le comte veut sans doute parler d'Etienne Denizot, qui est venu me parler d'une affaire qui intéresse la commune et qui nous quittait quand vous arriviez, monsieur le comte.

— En effet, c'est de ce jeune homme que je parlais.

« Ah ! c'est là M. Etienne Denizot ? — Est-ce que l'on vous avait parlé de lui ?

— Oui, beaucoup.

— Ah !

La jeune fille avait pâli.

— M. de Vaucreux, continua le comte, s'intéresse fort à M. Etienne Denizot et m'en a fait un éloge chaleureux.

Si maître de lui qu'il fût, Maxime avait prononcé ces paroles avec une certaine émotion qui n'échappa point à Paule.

— Etienne, répliqua-t-elle d'un ton très sérieux, est en effet un brave et loyal garçon ; il est bon fils, il sera bon mari.

— Son éloge, fait par vous, mademoiselle, ne peut laisser aucun doute sur ses mérites, dit le comte piqué et inquiet.

— Dans l'incendie dont nous avons été victimes, c'est Etienne qui, au péril de ses jours, a sauvé du milieu des flammes ma marraine, la soeur de mon grand-père.

— Oui, le brave garçon, dit le vieillard avec émotion.

— Aussi, monsieur le comte, reprit Paule, très émue, elle aussi, j'ai pour Etienne une reconnaissance sans bornes.

— Il a l'estime de tout le monde et notre reconnaissance pour la vie, ajouta Pierre Rouget.

— La reconnaissance est un devoir, dit M. de Verdraine, c'est une dette contractée par le coeur.

Après un silence, il reprit :

— M. de Vaucreux, en me parlant de M. Etienne Denizot, ne m'a point laissé ignorer qu'il était question de son mariage avec Mlle Paule Pérard ; la demande en mariage aurait même été faite.

La jeune fille était redevenue très rouge.

— C'est exact, répondit Pierre Rouget, et si la chose n'eût dépendu que de ma soeur, notre chère défunte, Paule serait mariée maintenant.

Seulement, monsieur le comte, dit Mme Pérard, qui venait d'entrer dans la salle et avait entendu, on ne marie pas une jeune fille sans la consulter ; malgré nos obligations envers Etienne et la bonne et franche amitié que Paule a pour lui, nous avons dû repousser la demande qui nous a été faite, notre fille nous ayant déclaré que ce mariage ne lui convenait point, attendu qu'elle n'aimait pas M. Etienne Denizot comme elle voulait aimer celui qu'elle prendrait pour mari, c'est-à-dire d'amour.

Le comte interrogea du regard la jeune fille, qui baissa les yeux et murmura :

— Je n'aime pas d'amour Etienne Denizot.

Maxime eut dans le regard un rayonnement que Paule saisit au passage.

— Oh ! maintenant, j'en suis sûre, pensa-t-elle, il m'aime !

La conversation changea de sujet.

Le jeune homme raconta avec beaucoup de verve la chasse du matin, n'oubliant aucune des péripéties émouvantes qui avaient précédé la mort des sangliers.

La visite durait depuis une demi-heure lorsque le comte pensa enfin à partir.

— Je m'oublie près de vous, dit-il en se levant et en souriant ; mais la nuit ne tardera pas à venir et malgré mes regrets, il faut que je vous quitte. Je n'ai pas eu le plaisir de voir M. Pérard ; j'espère être plus heureux à ma prochaine visite.

— Monsieur le comte ne viendra-t-il pas notre fête ? demanda l'ancien sergent.

— Mais si, vraiment, monsieur.

Et se tournant vers la jeune fille, qu'il enveloppa de son regard brûlant :

— A ce sujet, mademoiselle, reprit-il, j'ai une grâce à vous demander : Veuillez m'accorder votre première valse et votre premier quadrille.

La jeune fille ne chercha pas à dissimuler la joie qui l'envahissait. D'une voix frémissante de plaisir, elle répondit :

— Ce sera un bien grand honneur pour moi, monsieur le comte.

— L'honneur sera pour moi tout entier, mademoiselle.

— Je ferai bien des envieuses.

— Et moi bien des jaloux.

Le vieux Pierre Rouget n'en pouvait plus douter, le comte de Verdraine était amoureux de sa petite-fille.

En se frottant les mains, il se disait :

— La vieille Espagnole était une femme de grande science. Paule sera comtesse !

XIV

AVANT LA FÊTE

A LA FACON dont allaient les choses et d'après ce que nous savons des intentions du comte de Verdraine, le dénouement de cet amour au village était facile à prévoir.

La belle Paule allait voir ses rêves réalisés. Son ambition était satisfaite ; mais comme nous l'avons déjà dit, elle était plus amoureuse encore qu'ambitieuse. Dans tous les cas, elle avait le droit d'être fière de l'amour qu'elle avait inspiré au comte de Verdraine, Don Juan s'était laissé désarmer ; une Célémène de village avait charmé le charmeur.

Les commentaires allaient leur train à Saint-Amand-les-Vignes, et Dieu sait si l'on en disait. Etienne entendait tout ; mais il ne pouvait empêcher les bavardages, imposer silence aux mauvaises langues, et il souffrait cruellement.

Un matin, sa mère lui dit :

— Les visites du comte chez le père Rouget deviennent un scandale.

— Je n'en vois pas la raison, répondit-il ; Pierre Rouget a le droit de recevoir chez lui qui bon lui semble et les gens ont tort de s'occuper de ce qui ne les regarde point.

— L'as-tu vu, M. de Verdraine ?

— Oui, je l'ai vu et je le trouve très bien.

— On prétend qu'il est amoureux fou de la belle Paule.

— Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? Je l'aime bien, moi.

— On dit aussi qu'il a l'intention de l'épouser.

— C'est possible.

— Comme tu dis cela tranquillement.

— A quoi me servirait de me répandre en récriminations ?

— Alors tu laisseras faire ce mariage ?

— Oui, puisqu'il n'est pas en mon pouvoir de l'empêcher. On ne défend pas à l'eau des sources d'aller à la rivière.

— Tes paroles me rassurent ; je vois que tu n'aimes plus Paule comme avant, à en mourir.

Le jeune homme saisit les mains de sa mère et les serrant fiévreusement.

— Tu te trompes, dit-il d'une voix sourde, j'aime toujours Paule comme jamais jeune fille n'a été aimée, et si elle devient la femme d'un autre, je ne sais pas ce qui arrivera.

— Mais s'il en est ainsi, Etienne, défends donc ton bien, ne te la laisse pas prendre !

— J'ai fait tout ce que je pouvais, ma mère, je ne peux plus rien. Oui, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour me faire aimer et je n'ai pas réussi. Ah ! je n'en veux pas à Mlle Pérard si elle ne m'aime pas ! L'amour ne se commande point.

— Etienne, crois-tu qu'elle aime ce M. de Verdraine ?

— Oui, ma mère, je le crois.

— Ah ! la sottise, murmura Mme Denizot en regardant tendrement son fils, elle ne sait pas ce qu'elle perd ; elle le comprendra un jour, mais il sera trop tard !

Etienne affectait de faire, selon l'expression populaire, contre mauvaise fortune bon coeur. Son calme n'était qu'apparent, car le démon de la jalousie l'avait mordu au coeur et la plaie était saignante. Cependant, comme le malheureux qui se noie et qui parvient à saisir une branche, il s'accrochait à un vague espoir. Il se disait :

— Rien ne prouve encore que le comte de Verdraine ait réellement l'intention d'épouser Paule, une paysanne ; et puis, qui sait si Paule ne sera pas plus sage qu'on ne le croit.

Sa confiance en l'honnêteté de la jeune fille était si grande qu'il ne pensait même pas qu'elle pût être victime d'une séduction.

Le vendredi avant la fête, le comte de Verdraine fit une nouvelle visite à la famille Pérard. Il revint à Saint-Amand le lendemain dans l'après-midi. Il était accompagné, cette fois, de la mère d'un de ses nouveaux amis et compagnons de chasse, Mme Le Clerc, qui demeurait à Moutier, commune voisine de Saint-Amand.

Ils se rendirent chez le maire qui, bien que très surpris de cette visite à laquelle il ne s'attendait pas, les reçut avec un empressement et une amabilité qui indiquaient combien il était flatté de l'honneur qui lui était fait.

Le comte savait un peu ce qui se disait dans le village ; il avait compris que la belle Paule allait exciter l'envie

et faire naître bien des jalousies, tout aussi bien chez les femmes que chez les hommes, et il s'était dit qu'il serait habile à lui de conquérir tout d'un coup les sympathies des uns et des autres.

Pour cela, que devait-il faire ? Il avait cherché et trouvé. De là sa visite au maire de Saint-Amand, accompagné de Mme Le Clerc, qu'il avait priée de le présenter.

— Monsieur le maire, dit-il au magistrat municipal, je prends la liberté de venir vous consulter.

— Me consulter, moi, monsieur le comte ?

— Oui, monsieur le maire, et vous parler d'une pensée qui m'est venue, d'un désir que j'ai... Avec votre assentiment, bien entendu, je voudrais faire don à la commune d'une somme de cinq ou six cents francs, à l'occasion de votre fête de demain, qui s'annonce comme devant être très brillante ; nous examinerions ensemble l'emploi qui pourrait être fait de cette somme ; mais il faut, avant tout, que vous acceptiez.

— Si j'accepte, monsieur le comte ! mais avec une vive reconnaissance, et la somme sera strictement employée selon les intentions du généreux donateur.

— Voyons donc ce que nous avons à faire. Vous aurez demain un mât de cocagne ?

— Oui, certes, nous aurons un mât de cocagne.

— Eh bien ! monsieur le maire, au mât de cocagne vous ajouterez deux prix à ceux qui existent déjà.

Le maire prit une feuille de papier et écrivit : « Deux prix au mât de cocagne. »

— De quelle valeur, s'il vous plaît, monsieur le comte ?

— Selon votre idée, monsieur le maire.

— Soit.
— Les courses en sac et le jeu des ciseaux sont un prétexte à distributions de linge, de bas, de bonnets, de souliers et autres objets divers aux enfants nécessiteux de la commune.

— C'est vrai, monsieur le comte.
— Sur la somme que je vais avoir l'honneur de vous remettre, quatre cents francs pourraient être affectés à des achats d'effets d'habillement.

— Ah ! mais c'est parfait, monsieur le comte, c'est admirable !

— Ne pouvons-nous pas augmenter aussi le nombre des prix du tir à la cible ?

— Mais si vraiment.

— Alors quatre prix en plus pour le tir.

« Quatre prix pour le tir, » écrivit le maire après avoir écrit : « Quatre cents francs pour les jeux des enfants. »

— Enfin, monsieur le maire, continua le comte, vous vous entendriez avec le directeur du théâtre des *Merveilles* pour qu'il donnât une représentation gratuite aux enfants de vos écoles.

— Ah ! monsieur le comte, s'écria le maire, mais c'est magnifique ce que vous faites !

— Je suis enchanté de vous être agréable, monsieur le maire. Maintenant voici...

Et Maxime aligna sur la table dix billets de banque de cents francs.

— J'ai réfléchi, monsieur le maire, dit-il ; avec 600 francs vous ne pourriez pas faire les choses aussi convenablement que je le désire, je vous remets, 1,000 francs ; il ne faut pas que vous puissiez être gêné en rien.

Le maire était ébloui, émerveillé. Il reconduisit les visiteurs jusqu'à leur voiture, en ne ménageant ni les saluts ni les remerciements.

Rentré chez lui, il rédigea une annonce pompeuse et fit appeler aussitôt le tambour de ville, surnommé le père Vingt-Deux. Celui-ci se hâta d'aller prendre sa caisse et de tambouriner dans toutes les rues la grande nouvelle qui fut accueillie par les cris de joie des

gamins et des gamines qui sortaient des écoles.

Ils criaient à tue-tête :

— Vive monsieur le comte !

Pendant ce temps le maire établissait ses comptes, ce qui n'était nullement difficile. Il se trouva que tout en faisant superbement les choses, selon le désir du donateur, il lui restait cent vingt-cinq francs.

Il envoya cent francs au curé pour ses pauvres et remit au père Vingt-Deux une gratification de vingt-cinq francs.

Le vieux tapin, saisi d'enthousiasme, n'hésitait pas à comparer Maxime à Napoléon le Grand.

Quant au lieutenant des pompiers, directeur du tir à la cible, il déclarait à qui voulait l'entendre que le comte de Verdraine était un homme de *conséquence*.

Bref, c'était un délire et le soir Maxime aurait pu se faire proclamer roi de Saint-Amand-les-Vignes et même se faire élire conseiller municipal.

Voilà les populations : toutes faciles aux entraînements !

Enfin nous sommes au dimanche soir. Dans la journée tout s'est bien passé. On vient de tirer le feu d'artifice qui a eu sa part d'applaudissements.

C'est l'heure du bal ; déjà l'on entend les flons-flons de l'orchestre, composé de six musiciens venus de Beaune.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

La jeune et belle Paule Pérard, simple paysanne, possédait des charmes sans pareils. Tous les hommes, jeunes et moins jeunes, pauvres et riches, tournaient autour des juges de la belle Paule. Comme des papillons finissent toujours par se brûler les ailes à cette flamme qui les attire, un jeune et riche galantin se brûla, un jour, le coeur au feu ardent des prunelles de Paule, qui dut briser le coeur d'un brave et loyal garçon, Etienne Denizot, pour unir sa destinée au riche comte Maxime de Verdraine, ayant grandi au milieu des caresses et du luxe. . . Au bout de quatre ans d'un bonheur que rien n'avait menacé, le comte ne fut plus l'amoureux de sa femme. Il devint inconstant, aimant le changement, facile à tous les entraînements.

La tente louée à Dijon, aussi belle, aussi spacieuse que celle du bal illis, qui figure dans les fêtes foraines des environs de Paris, se dressait sur la grande place entre la mairie et l'église, ce qui ne scandalisait nullement le curé, un bonhomme de curé qui était là depuis plus de trente ans, vivant au milieu de ses ouailles comme un bon père au milieu de ses enfants, et qui ayant vu naître plusieurs générations, tutoyait volontiers jeunes filles et jeunes garçons.

— J'espère que tu vas te faire belle et brave, avait dit le père Rouget à sa petite-fille, prête à se parer pour le bal.
— Belle, je tâcherai de l'être le plus possible, répondit-elle.

— Au fait, tu l'es toujours.
— Peut-être. Mais on n'est pas toujours belle de la même façon.

— Je ne te comprends pas.
— Maman me comprend ; n'est-ce pas, qu'une femme n'est pas toujours belle de la même façon ?

— Sans doute, la beauté de la femme gaie, heureuse, n'est pas la beauté de la femme triste, malheureuse.

— Alors, fillette, demanda l'ancien sergent en souriant, comment seras-tu belle ce soir ?

— Comme une femme heureuse, grand-père.

— Il me semble que ta toilette est bien simple.

— Je l'ai voulu ainsi.

— Soit, mais je crois que ta robe de soie...

— Une robe de soie ce soir ?... Ah ! non ! Toutes mes bonnes amies vont s'attifer à qui mieux mieux ; on en va voir des chaînes d'or, des colliers, des dentelles, des rubans.

— Tu as tout cela.

— Oui, mais je ne mettrai que ma petite croix d'or attachée à un velours noir.

La mère opina du bonnet.

— Allons, c'est bien, fillette, dit le grand-père, je m'en rapporte à toi.

— Et tu fais bien, va, répondit Paule avec un petit air fin qui disait bien des choses.

Elle allait mettre une robe de mousseline semée de pois noirs, concession faite au deuil récent de la famille. A cause de ce deuil, également, il avait d'abord été décidé que la jeune fille n'irait pas au bal ; puis, en raison des circonstances, on avait changé d'avis, en se promettant, toutefois, de ne pas rester plus d'une heure.

On n'est pas d'une rigidité absolue sur certaines choses à Saint-Amand-les-Vignes.

A neuf heures, le bal battait son plein.

La belle Paule n'était pas encore arrivée et son absence commençait à être fort remarquée.

— Laissez donc, disait une de ses rivales il y a là un de ces manèges dont Fanchon-la-Princesse a l'habitude ; elle veut arriver la dernière, afin

venait d'arriver. Il était seul. Il y eut de la surprise, car on s'attendait à le voir paraître ayant la belle Paule à son bras. On s'aperçut que ses regards s'érchaient de tous les côtés à travers les groupes.

Mais il ne fallut pas longtemps à Maxime pour s'assurer que Paule n'était pas dans la salle.

— Elle a voulu ne pas arriver avant moi, pensa-t-il.

Il se promena un instant dans le bal, puis se rapprocha de l'entrée et attendit.

Toutes les jeunes filles se demandaient :

— Monsieur le comte dansera-t-il ?

Et toutes, sans exception, souhaitaient d'être invitées par le beau jeune homme.

Enfin, Paule arriva accompagnée de sa mère.

L'apparition de la jeune fille fut suivie d'un long murmure d'admiration. C'est que vraiment, elle n'avait jamais été aussi merveilleusement belle.

Entre elle et les autres jeunes filles, quel contraste ! Toutes les danseuses s'étaient surchargées de parures et d'ornements. Ce n'était que bonnets enrubannés de rouge, de jaune, de bleu, de vert ; que longues et larges ceintures flottantes ; que jupes tirant l'oeil ; que fichus de dentelle, colliers et chaînes d'or au cou !

Paule, dans sa robe de mousseline à pois noirs, avec un simple fichu de gaze noué à la Marie-Antoinette, était rayonnante de jeunesse, de grâce, de candeur.

Ah ! elle s'était bien gardée de s'écraser sous un bonnet : une espèce de fanchon, en fausse Valenciennes, retenait ses magnifiques cheveux, disposés avec assez d'habileté pour qu'on pût croire qu'ils étaient en partie dénoués sous leur propre poids.

Elle avait attaché à son corsage une superbe rose blanche.

Les élégantes de Saint-Amand-les-Vignes avaient mis des gants de Suède, Paule portait des mitaines de soie noire dont les mailles laissaient voir la blancheur de sa peau, tandis que ses doigts aux ongles roses émergeaient du fin tissu.

Oui, elle était divinement belle !

Oui, elle était adorablement jolie ! Elle n'avait pas fait dix pas dans la salle que Maxime et Etienne se précipitaient vers elle.

Ce fut le comte qui arriva premier, et quand Etienne s'arrêta devant la jeune fille, elle avait déjà pris le bras de Maxime.

Les deux hommes se regardèrent, non pas comme la première fois qu'ils s'étaient rencontrés, poussés par un sentiment de curiosité, mais avec une froideur hautaine, voisine de l'hostilité.

Etienne était presque arrogant, Maxime déjà railleur.

XV

AU BAL

Le prélude d'une polka se fit entendre et presque aussitôt les couples enlacés s'élançèrent dans un pêle-mêle indescriptible.

Maxime et Paule s'avancèrent dans la salle à la recherche d'une place pour s'asseoir, laissant Etienne avec son chapeau à la main, pâle comme la mort et comme pétrifié.

La scène n'avait pas échappé aux personnes qui s'étaient groupées sur le passage de la belle Paule et toutes avaient senti qu'Etienne venait de subir un affront.

— Cela finira par tourner mal, dit une femme à l'oreille de sa voisine.

— Oui, car ce pauvre Etienne est blême de colère.

— En vérité, on ne reconnaît plus Fanchon-la-Princesse... La malheureuse ne comprend pas qu'elle perd sa réputation.

Un certain mouvement se produisit alors dans la salle. C'était le comte qui



Grâce à Tampax, des millions de femmes prennent leur bain quotidien même "ces jours-là" — en toute confiance. Les femmes qui ont adopté la méthode de protection menstruelle Tampax n'ont que faire des "ablutions" locales car Tampax se porte intérieurement. Même les monitrices de natation permettent à celles qui portent Tampax de nager dans les piscines à leur gré.

Cet absorbant interne remarquable n'est pas seulement invisible mais, lorsqu'il est en place, vous en oubliez la présence. Inventé par un médecin, Tampax est fait de ouate surfine comprimée en de minces applicateurs... Songez à la différence! Tampax supprime le port de serviettes externes, d'épingles, de ceinture; pas d'irritation ni de plissements révélateurs. Tampax ne peut causer d'odeur; il est facile d'en disposer (son format n'est que le 1/9 des serviettes ordinaires).

Procurez-vous Tampax pour "la prochaine fois" et vous pourriez jouir de votre douche ou bain quotidien, sans inquiétude. Aux pharmacies et comptoirs de produits sanitaires. Facile à transporter. Une provision d'environ un mois se dissimule dans votre sac à main. Trois degrés d'absorption—Régulier, Super, Junior. Canadian Tampax Corporation Limited, Brampton, Ontario.



Cette publicité est acceptée par le Journal de l'Association Médicale Américaine

CANADIAN TAMPAX CORPORATION Limited, Brampton, Ont.

Envoyez-moi sous pli personnel un paquet d'essai de Tampax. J'inclus 10c. pour frais d'envoi et j'indique le format désiré:

() RÉGULIER () SUPER () JUNIOR

Nom (écrire bien lisiblement)

Adresse

Ville Prov. T89-12F

— A moins qu'il ne l'épouse.
— Heu! heu!
— Mais il en est bien capable, l'amour fait faire tant de sottises!
Un peu plus loin, cet autre bout de conversation:
— Avez-vous vu avec quel empressement il s'est élançé vers elle?
— Oui. Mais regardez Etienne, quelle mine piteuse!
— C'est vrai; pauvre garçon!
— Il est vraiment à plaindre.
— Je me mets à sa place; si, à son âge, on m'avait pris celle que j'aimais...
— Qu'aurais-tu fait?
— J'aurais tué mon rival!
— Heureusement, Etienne n'est pas un garçon sanguinaire.
— On ne sait pas.
Il faut convenir tout de même que ce M. de Verdraine et la fille aux Pépard font un beau couple.
— Comme on les regarde!
— Dame! on les admire.
On les admirait, en effet, et avec raison, car ils étaient charmants. Ils étaient heureux, ravis de se trouver ensemble, de se serrer l'un contre l'autre, de comprendre et de sentir qu'ils s'aimaient.

Maxime lui parlait à mi-voix; il avait commencé par des madrigaux et continuait par des aveux. Elle écoutait toute palpitante d'émotion et de plaisir, enivrée de ses paroles. Elle ne répondait que par des monosyllabes; mais ce laconisme était corrigé par les sourires et les regards.

Etienne, sombre, farouche, ne les quittait pas des yeux. Jamais il n'avait senti aussi rudement les morsures de la jalousie. Jamais il ne s'était aussi bien rendu compte de la force de son amour, et il y avait au fond de son cœur des rugissements de rage contre cet homme qui n'avait eu qu'à paraître pour se faire aimer!

Peu à peu, ne voulant pas donner à ses amis le spectacle de ses tourments, il avait pu retrouver un calme apparent et s'était rapproché de l'endroit où Paule s'était assise, entre le comte et sa mère, afin de se trouver tout prêt pour solliciter une danse que la belle dédaigneuse ne pourrait certainement pas lui refuser.

Selon l'usage établi maintenant dans les bals publics, une pancarte indiquant la nature de la danse se suspend sur le devant de l'orchestre.

La polka terminée, l'écrêteau indicateur qui fut suspendu portait ce mot:

VALSE

Une valse! c'est-à-dire la danse par excellence des amoureux, la danse vraiment française; car, disons-le en passant pour l'instruction des danseuses, la valse est d'origine française et non d'origine allemande, comme on le croit généralement.

— Nous valsons ensemble? murmura Maxime à l'oreille de Paule.

— Oui, répondit-elle avec un accent de douceur ineffable.

Ils se levèrent.

Etienne était devant eux.

— Paule, dit-il d'une voix tremblante et en la regardant avec tendresse, voulez-vous m'accorder la faveur de cette valse?

— Je ne peux pas répondit-elle, M. le comte vient de me la demander.

Etienne se sentit rougir jusqu'aux oreilles; mais s'armant de courage et d'une voix plus émue encore:

— Alors, dit-il, soyez assez bonne pour me promettre le prochain quadrille.

— C'est également impossible, monsieur Etienne, j'ai promis le quadrille à M. de Verdraine.

Cette fois, le jeune paysan pâlit affreusement. Il ne se rebuta point et reprit:

— Dans ce cas, mademoiselle, faites-moi la grâce de m'accorder la danse qui suivra le quadrille.

— Je suis désolée de ne pouvoir vous être agréable, monsieur Etienne; après

le quadrille, je ne danserai plus, et même nous quitterons le bal, ma mère et moi, car nous ne devons pas y rester plus d'une heure.

Etienne était tout décontenancé; le malheureux avait la mort dans l'âme. Il comprenait que c'était un parti pris, que Paule ne voulait pas danser avec lui et que, probablement, elle en avait fait la promesse à M. de Verdraine.

— Je comprends votre chagrin, monsieur Denizot, dit le comte d'un ton si respectueux qu'il en devenait impertinent, mais j'ai l'honneur de vous offrir une compensation.

— Que voulez-vous dire, monsieur? fit Etienne avec aigreur.

— Que vous soyez assez aimable pour nous faire vis-à-vis au quadrille.

— Mais oui, c'est cela, dit Paule, M. le comte a raison; de cette façon ce sera comme si nous avions dansé ensemble.

— En effet, répondit Etienne, qui venait d'avoir une idée subite.

Il ajouta, en s'inclinant:

— J'aurai l'honneur de vous faire vis-à-vis, monsieur le comte.

— Très bien, à tout à l'heure!

La valse commençait.

Maxime et Paule s'enlacèrent et furent bientôt entraînés dans le tourbillon vertigineux de la danse, confondant leur haleine, cœur contre cœur pour ainsi dire, les yeux dans les yeux, elle penchée, langoureuse, lui ardent et fier.

Rapidement ils échangeaient à mi-voix quelques mots coupés par des soupirs éloquents.

Le tournoiement faisait voltiger les cheveux de la jeune fille et quelques frisons soyeux de l'opulente chevelure effleuraient tantôt le front, tantôt les lèvres du jeune homme.

Il y avait tant de vie, de grâce, de souplesse dans leurs mouvements que la plupart des valseurs et des valseuses s'arrêtèrent pour les admirer. Des bravos éclataient.

Etienne, adossé à l'estrade des musiciens, regardait, lui aussi. Ah! il n'admirait pas!... Dans son cerveau en feu toutes les fureurs grondaient sourdement.

Vers la fin de la valse, en passant devant l'orchestre, Maxime jeta aux musiciens ces deux mots:

— Plus vite!

Etienne fut sur le point d'ordonner aux musiciens de s'arrêter net; il avait ce droit en sa qualité de premier commissaire de la fête; mais il eut peur de provoquer un scandale.

Ainsi les hommes de l'orchestre obéissaient à M. de Verdraine, quand c'était à Etienne seul de commander!

En effet, le chef des musiciens avait pressé le mouvement de la valse, sans s'inquiéter de savoir si les autres danseurs pourraient le suivre.

Ce fut alors, pendant près de deux minutes, une rotation effrayante. Pour ne pas perdre l'équilibre, Paule se cramponnait aux bras de son valseur. Maxime pressait la jeune fille contre lui avec une passion si communicative qu'elle rehaït étreinte pour étreinte.

Enfin la valse finit. Il était temps. Paule haletante, éperdue, perdant la respiration, allait se pâmer dans les bras du comte.

Comme elle s'appuyait fortement sur lui pour marcher, la rose qu'elle avait à son corsage tomba sur la parquet. Par un mouvement rapide Maxime se baissa, ramassa la fleur, et sans même en solliciter l'autorisation du regard, la passa triomphalement à sa boutonnière.

— Mademoiselle votre fille valse dans la perfection, chère madame, dit le beau cavalier à la mère de Paule, elle ferait sensation dans nos salons.

Après cette valse, ce qu'il se fit de commentaires en quelques minutes ne saurait se dire. Toutes les envies, toutes les jalousies étaient déchaînées et la belle Paule fut déchirée à belles dents par ses bonnes camarades.

— Est-elle assez effrontée! disait l'une.

— A un moment j'ai cru vraiment qu'elle allait l'embrasser, disait une autre.

— C'est honteux!

— C'est scandaleux!

— Ce n'est pas moi qui voudrais d'un valseur comme celui-là!

— Oh! ni moi!

— Ni moi, ni moi!

Et les hypocrites se disaient *in petto*:

— En a-t-elle de la chance, cette Fanchon!

Mais il ne faut pas trop en vouloir aux paysannes de Saint-Amand-les-Vignes; les choses se passent ainsi un peu partout. Telle grande dame ou belle bourgeoise que faire de la pruderie à propos du triomphe d'une rivale, regrette le plus souvent, au fond du cœur, que ce triomphe ne soit pas le sien.

Paule comprenait bien ce qui se passait autour d'elle; elle lisait dans les regards tout ce qu'on disait, tout ce qu'on pensait, mais elle était trop heureuse pour en avoir souci. Elle répondait par un regard calme et froid aux coups d'oeil de blâme qui lui étaient lancés et par un sourire dédaigneux aux sourires ironiques qui avaient l'air de la complimenter.

Il y avait dans la salle plusieurs personnes appartenant à la riche bourgeoisie d'un canton. Ces personnes ne se gênaient point pour blâmer la belle Paule et juger sévèrement la conduite de M. de Verdraine, qu'elles savaient être l'hôte du vieux châtelain de la Chaumelle.

— Décidément, disait Mme Martineau à son mari, un ancien avoué de Dijon, cette petite Pépard est une coquette de la pire espèce.

— De la pire espèce, non, mais d'une espèce mauvaise.

— Jamais fille n'a jeté avec une pareille audace son bonnet par-dessus les moulins... Et sa mère la laisse aller! Elle joue ici un rôle singulier, cette mère.

— Mme Pépard adore sa fille et je t'assure que, en ce moment, elle n'y voit pas plus loin que le bout de son nez. Quant à la coquette, elle ne songe pas plus au mal qu'elle se fait qu'au chagrin qu'elle cause à ce pauvre Etienne Denizot.

— Oh! la petite vaniteuse!... Tiens, je crois que je verrais avec plaisir qu'elle portât la peine de ses fautes.

— Là, là, madame Martineau, répliqua le mari en riant, ayons, s'il vous plaît, un peu moins de colère et beaucoup plus de charité.

— C'est que vraiment je suis outrée!... Comment, voilà une fille qui a la chance d'avoir inspiré une affection profonde à un brave et loyal garçon, relativement riche et beau par-dessus le marché, ce qui ne gâte rien en ménage, — j'en sais quelque chose, — et la péronnelle s'avise de vouloir faire tourner la tête à ce M. de Verdraine!... Assurément le jeune gentilhomme s'amuse et ne songe pas à épouser la coquette. Eh bien! oui, je ne m'en dédis pas, si elle était victime de son manège, ce serait bien fait.

— J'admets avec toi, ma chère amie, que le comte de Verdraine s'amuse aux dépens de Mlle Pépard; mais il sait ce qu'il doit à M. de Vauxreux dont il est l'hôte et à lui-même; d'ailleurs un gentilhomme ne peut pas se conduire en malhonnête homme.

— La petite est appétissante, mon ami, et un gentilhomme n'est pas plus qu'un autre exempt de faiblesse.

Aussitôt après la scène de la rose ramassée, Etienne avait disparu.

Profondément ulcéré, humilié par certaines paroles railleuses dont il se sentait l'objet, il aurait voulu se venger sur tout le monde, sur le comte comme sur Paule, sur ses amis comme sur Mme Pépard.

Il aurait bien voulu provoquer M. de Verdraine. Mais de quel droit? Faire une scène à la jeune fille, blâmer hautement et publiquement sa conduite? Il ne réussirait qu'à se rendre ridicule. Non, il devait s'en tenir à l'idée qui lui était venue quand le comte lui avait demandé de lui faire vis-à-vis pour le quadrille.

Là était sa vengeance, la seule qu'il pût exercer pour le moment.

On l'avait humilié, à son tour il allait humilier.

— En place pour le quadrille, mesdames et messieurs, en place, en place! cria la voix du maître de cérémonie.

Alors un grand mouvement se produisit vers un point de la salle, en même temps que des éclats de rire couvraient le prélude du quadrille.

— En place, en place pour la contredanse!

— Eh bien! où est donc notre vis-à-vis? demanda Maxime, en se plaçant devant l'orchestre avec sa danseuse.

— M. Etienne se fait attendre, dit Paule.

— Me voilà, fit tout à coup le jeune paysan devant qui les rangs des spectateurs et des danseurs s'ouvraient avec empressement, me voilà!

Il arrivait, en effet, tenant sa danseuse par la main, et se plaçait en face du comte et de la belle Paule.

Les deux jeunes gens restèrent stupéfaits.

Certes, il y avait de quoi.

XVI

LE QUADRILLE

La danseuse d'Etienne, c'était Mélie la bossue...

Oui, Mélie la cagneuse, Mélie la vagabonde, Mélie la mendicante!

Ce fut un véritable coup de théâtre.

Et il y avait cela de fatal dans cet incident prémédité, qu'il était impossible à Paule et à Maxime de se soustraire à ses conséquences par la fuite ou une retraite honorable...

En effet, tous les quadrilles étaient formés, pressés les uns contre les autres, enchevêtrés comme les maillons d'une chaîne. De plus, les rangs des spectateurs étaient si compacts qu'ils formaient autour des danseurs comme une muraille vivante, infranchissable.

Pour la seconde fois, le prélude de la contredanse retentissait joyeux et sonore.

Paule avait pâli, et tout en lançant à Etienne un regard de colère, elle avait pressé convulsivement le bras du comte.

Maxime, plus maître de lui que sa compagne, s'était contenté de sourire ironiquement, et à la pression de la jeune fille, il avait répondu tout bas: — Je suis là, soyez tranquille, l'affront ne vous atteindra pas.

La bossue paraissait tout ahurie. Jamais elle n'avait osé se mêler aux réjouissances publiques.

Les huées et les mauvais traitements la chassaient de partout.

Ce jour-là elle s'était introduite furtivement sous la tente du bal, elle se tenait près de l'entrée, dévorant des yeux les danseurs, portant envie aux danseuses et sentant plus que jamais s'aggraver en elle tous les levains mauvais.

En se hissant sur le bout d'un banc et en se haussant, elle avait pu assister au triomphe de Fanchon-la-Princesse; elle avait vu la sombre tristesse d'Etienne, deviné ses douleurs, et elle en était à se demander si quelque catastrophe ne viendrait pas frapper ce comte et cette Fanchon, qui étaient si heureux, quand, soudain, elle vit Etienne s'avancer de son côté.

Certes, elle ne se doutait guère qu'il venait à elle.

Et quand le jeune homme s'arrêta et qu'il tendit la main, elle se sentit remuer jusqu'au fond des entrailles. Puis

ce fut bien autre chose quand Etienne lui dit:

— Mélie, viens danser avec moi!

Elle faillit tomber à la renverse, tellement l'émotion l'avait violemment saisie.

Etienne l'invitait à danser! Etait-ce possible? N'était-ce pas une cruelle mystification? N'était-ce pas une sanglante moquerie?

Mais non, c'était bien vrai... Etienne tenait sa main, il l'entraînait.

Elle se laissa conduire, ne comprenant pas bien encore, mais frémissante, heureuse, éperdue, grisée.

Ce ne fut que lorsqu'elle se trouva devant le comte et Paule qu'elle comprit qu'Etienne se vengeait et l'associait à sa vengeance.

Elle n'était qu'un instrument.

Après tout que lui importait? Elle sentait sa main dans celle d'Etienne et elle humiliait la belle Paule? Que pouvait-elle demander de plus?

Cependant le quadrille commença. En avant deux!

D'un bout à l'autre de la salle danseurs et danseuses partirent en cadence, les rubans des bonnets fouettant l'air comme des oriflammes de toutes les couleurs.

La pauvre grotesque, toute dépenaillée, les cheveux ébouriffés, les vêtements effiloqués, allait, venait, se balançait, se trémoussait, marquant de son mieux le rythme, et non sans jeter à droite et à gauche des regards triomphants.

— Bravo, la Mélie!

— Très bien, la Mélie!

Et la galerie poussait de grands éclats de rire.

— Attention, Mélie! Chaîne des dames.

— A toi, la boscotte!

— Bravo, bravo!

— Maintenant, balancez!

Et on l'applaudissait à tout rompre. Et l'on montait sur les bancs pour mieux voir.

C'était un scandale.

Pierre Rouget, qui venait d'arriver, était pâle et tremblant de colère.

Mme Pérard avait dans les yeux des larmes de fureur.

Et le quadrille continuait; et les figures se succédaient. Et l'on applaudissait, on riait, on criait. Le vacarme devenait indescriptible.

Dans le groupe des bourgeois, on disait:

— La leçon est cruelle, mais elle est méritée.

Dans l'assistance, d'ailleurs, personne ne plaignait la belle Paule; au contraire, les applaudissements prodigués à la bossue étaient autant d'épigrammes qui venaient cingler la jeune fille en plein visage et en plein cœur.

Paule était au supplice; mais elle se disait non sans raison, que l'incident allait certainement hâter le dénouement de son roman. Le comte n'était-il pas publiquement engagé?

Enfin et heureusement le quadrille finit.

Etienne offrit son bras à Mélie comme Maxime offrit le sien à Paule.

Celle-ci ne s'était pas trompée, le comte de Verdraine avait trop le sentiment des convenances et était trop épris pour ne pas faire comprendre très nettement ses intentions.

Au lieu de reconduire directement la jeune fille à sa place, à côté de sa mère, il lui murmura à l'oreille:

— Appuyez-vous sur moi avec confiance.

Elle comprit et mit dans sa pose et sa démarche un abandon plein de grâce.

Maxime, de son côté, affecta des allures quelque peu hautaines et tous deux se mirent à faire lentement le tour de la salle.

Cette promenade *coram populo* avait tout le caractère d'une prise de possession.

LES VOICI-C'EST DU NOUVEAU! REVÊTEMENTS *CHRYCO Cyclebond (SANS RIVETS)

CONSIDÉREZ CES AVANTAGES!

DURÉE PLUS LONGUE JUSQU'À 75%!
Parcequ'ils sont "sans rivets" les freins CHRYCO Cyclebond produisent des milliers de milles extra de durée des revêtements.

PLUS DE PUISSANCE D'ARRÊT AVEC MOINS D'EFFORT!
Sa surface de freinage est plus grande parce qu'elle est incassée... plus de surface en contact avec le tambour.

PLUS GRANDE ÉCONOMIE!
Puisque la poussière et les saletés ne peuvent s'amasser sur sa surface unie, il ne se produit pas d'encoches sur le tambour.

Voire Agent Chrysler-Plymouth-Fargo ou Dodge-DeSoto vous donnera tous les détails concernant les freins CHRYCO Cyclebond. Demandez-lui.

CHRYSLER CORPORATION OF CANADA, LIMITED
DIVISION DES PIÈCES WINDSOR, ONTARIO

DÉPRIMÉE? NERVEUSE? LYMPHATIQUE? DÉLAISSÉE? LISEZ ALORS CECI...

Rayonnez de Santé et Beauté

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

Traitement Sano "A"

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO « A »

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg., (POUR LE CANADA SEULEMENT)
Mme CLAIRE LUCE,
Case Postale 2134 (Place d'Armes), Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous:

Votre nom

Votre adresse

Etienne, ayant la bossue à son bras, marcha derrière Maxime et Paule.

Mais, soudain, le maire, croyant de son devoir de faire cesser ce qu'il regardait comme un scandale, arrêta Etienne au passage.

— Mon cher Etienne, lui dit-il, en voilà assez ! Et toi, Mélie, tu vas me faire le plaisir de t'en aller d'ici ?

— Pourquoi donc, monsieur le maire ? fit froidement le jeune homme.

— Mais parce que sa place n'est pas ici.

— Pardon, monsieur le maire, est-ce que vous ne voyez pas que j'ai offert mon bras à Mlle Mélie ?

— Mais, Etienne... balbutia le magistrat municipal.

— Mlle Mélie vient de danser avec moi, reprit le jeune homme, est-ce qu'elle s'est mal comportée en dansant ?

— Non, mais tu comprends...

— Non, je ne comprends pas.

— Alors, tant pis pour toi... Mais je te le répète, en voilà assez.

— Assez de quoi ?

Le maire interloqué resta bayant.

Au fait, qu'avait-il à reprocher à la bossue ? Rien.

Etienne et Mélie continuèrent tranquillement leur promenade.

La pauvre déshéritée était peut-être confuse, honteuse de ce qui lui arrivait, à elle, depuis si longtemps habituée à être bafouée et chassée de partout comme une galeuse ; mais dans le quart d'heure qui venait de s'écouler, elle avait été plus heureuse que la plus fortunée des femmes dans toute une vie de félicité !

Arrivés à la porte de la salle, Etienne dit à Mélie, qui voulait le quitter :

— Non, reste à mon bras et sortons du bal, j'ai à te parler sans témoins.

Tous deux se glissèrent hors de la tente.

Pendant ce temps, Maxime emmenait Paule auprès de sa mère et de son grand-père.

— Monsieur Rouget, madame Pérard, dit-il à haute voix et en s'inclinant, avec la permission que Mlle Paule m'a donnée, j'aurai l'honneur d'aller vous voir demain.

— Monsieur le comte, répondit l'ancien sous-officier, nous aurons l'honneur d'attendre votre visite.

Maxime tendit sa main au vieillard, salua la mère et la fille et se retira aussitôt.

Quelques instants après, Paule dit à sa mère et à son grand-père :

— Si vous le voulez bien, nous nous en irons.

— Tout de suite, répondit la mère en se levant.

La jeune fille sortit de la salle au bras de son aïeul, la tête haute, le regard fier ; mais elle sentait dans son cœur la douleur cuisante de l'humiliation qu'Etienne lui avait fait subir.

On avait ri à ses dépens ; pendant ce maudit quadrille elle avait horriblement souffert ; Etienne l'avait flagellée, et cependant il n'y avait en elle aucun mouvement de colère contre le jeune paysan ; elle comprenait le sentiment qui l'avait fait agir, auquel il avait obéi.

Mais elle n'en avait pas moins été accablée de honte, et cette honte elle la dévorait en silence.

En rentrant dans sa chambre, elle croyait entendre encore les quolibets grossiers, les rires ironiques, les sottes plaisanteries qui avaient accompagné le quadrille.

— Tu souffres, mignonne ? lui dit sa mère qui la mettait au lit en la dorlotant comme au temps où elle était petite fille.

— Oui, répondit-elle ; mais cela se passera.

— Je n'aurais pas cru Etienne capable d'une pareille méchanceté.

— Il n'a pas voulu être méchant, maman ; mais il n'aurait pas dû faire cela...

— Non, certes il n'aurait pas dû le faire. Mais c'est bien, c'est bien, tu te

vengeras de tous ces envieux, de toutes ces vilaines jalouses.

— Comment, chère mère ? demanda Paule en souriant.

— En devenant comtesse.

La mère et la fille s'embrassèrent.

— Maintenant, ma chérie, dit Mme Pérard, dors, dors tranquillement, et ne pense plus aux imbéciles.

Etienne et Mélie s'étaient éloignés de la place de la fête.

La bossue avait quitté le bras du jeune homme, et tout en marchant à côté de lui dans une rue déserte, elle se demandait :

— Que va-t-il donc me dire ?

Devant sa demeure, Etienne s'arrêta. La grande salle de la maison était éclairée par la lumière d'une lampe, ce qui indiquait que Mme Denizot veillait, attendant son fils.

— Mélie, dit le jeune homme d'une voix grave, j'ai d'abord une question à t'adresser. Voyons, est-ce que tu n'es pas lasse de la vie de vagabonde, de mendiante, de misère que tu mènes depuis si longtemps ?

— Oh ! si, allez ! monsieur Etienne.

— Je te crois, car tu vas avoir seize ans, et comme toutes les autres jeunes filles, tu as une âme et un cœur. Oh ! comme tu dois trouver ton existence amère et pénible !... Tu ne sais ni lire, ni écrire, tu ne sais ni coudre, ni tricoter, tu ne sais rien faire enfin.

— C'est vrai, monsieur Etienne, mais on ne m'a jamais rien appris.

— Dis plutôt, pour ne pas mentir, que tu n'as rien voulu apprendre. Tu as déserté l'école.

— On m'y martyrisait comme un chien galeux.

— Parce que tu étais méchante. Est-ce que M. le curé te faisait du mal, lui ?

— Non, monsieur Etienne ; mais il me disait sans cesse que je devais rendre le bien pour le mal et prier pour ceux qui me faisaient souffrir.

— Etait-ce donc un mauvais conseil ?

— Oh ! je ne dis pas ça.

— Eh bien ?

— Eh bien ! c'était plus fort que moi, je ne pouvais pas.

— Tu vois bien que tu es mauvaise !

La bossue baissa la tête.

— Et qu'est-ce que cela t'a rapporté d'être haineuse et méchante ? reprit le jeune homme : des injures, la misère, la faim, des coups, toutes les souffrances du corps ?... On s'éloignait de toi comme d'une pestiférée, on te repoussait comme une bête malfaisante, on te craignait et au lieu d'inspirer de la compassion, c'est l'horreur et le dégoût que tu inspirais.

— Hélas ! soupira-t-elle.

— Ecoute, Mélie, tu peux, si tu le veux, — il en est temps encore, — mériter l'estime de ceux qui, aujourd'hui te méprisent, et gagner l'amitié de ceux dont tu t'es fait détester.

— Je le voudrais, mais comment ? fit-elle d'un ton farouche.

— Il faut changer de vie.

— Changer de vie ? répéta-t-elle d'un air surpris.

— Tu ne dois pas continuer de vivre comme par le passé.

— Mais que voulez-vous que je fasse ?

— Entre en service.

— Où ? Personne ne voudra de moi, vous le savez bien. D'ailleurs, je ne sais rien faire.

— On te donnera le goût du travail et tu apprendras à travailler.

Elle secoua la tête et répéta :

— Personne ne voudra de moi !

— Tu te trompes, Mélie, je connais une femme qui consentira à te prendre.

— Hein ? vous connaissez une femme qui...

— Il y en a qu'une à Saint-Amand et dans les autres villages, répondit la bossue d'une voix étranglée par l'émotion.

— Alors, si tu n'en vois qu'une c'est celle-là.

— C'est que celle-là je l'ai gravement offensée.

— Oui, tu as rendu le mal pour le bien qu'on voulait te faire.

— Je m'en repens, je m'en repens ! murmura-t-elle.

— C'est bien ; on accorde le pardon au repentir.

— Monsieur Etienne, vous ne m'avez pas dit le nom de la dame... dit la bossue d'une voix tremblante.

— Puisque tu la connais, nomme-la toi-même.

— Eh bien ! monsieur Etienne, c'est... — Achève.

— C'est Mme Denizot, votre mère.

— Oui, Mélie, c'est ma mère, mon excellente mère ; elle est prête à te recevoir si tu veux entrer dans la maison comme servante. Elle est bien fatiguée, la chère femme, et elle a grand besoin d'être soulagée... Dame ! tu ne gagneras pas gros, mais tu seras bien nourrie, bien couchée, bien vêtue et pas battue.

La malheureuse ne trouva pas un mot à répondre. Des sanglots lui montaient à la gorge et n'en pouvaient sortir. Elle saisit une des mains du jeune homme et la serra convulsivement dans les siennes ; puis soudain, tombant à genoux, elle porta à ses lèvres la main de celui qui était l'objet de son culte.

— Mon Dieu, mon Dieu ! murmura-t-elle.

Et elle fondit en larmes.

— Allons, allons, dit Etienne, plus ému qu'il ne le voulait paraître, relève-toi et sèche tes larmes ; il n'y a pas là de quoi pleurer.

Il aida la pauvre fille à se remettre sur ses jambes.

— Maintenant, viens, reprit-il : j'ai promis à ma mère de rentrer à dix heures ; elle m'attend et le souper est prêt, viens !

A ce moment, dix heures sonnèrent à l'horloge de l'église.

— Ah bien ! fit le jeune paysan, je ne suis pas en retard.

On peut se demander à quel sentiment spontané avait obéi Etienne en proposant à la bossue de devenir la servante de sa mère.

Evidemment à un sentiment d'intérêt et de pitié ; mais à côté de la charité véritable, peut-être y avait-il, au fond de son cœur, quelque chose qui ressemblait à de l'égoïsme.

Profondément blessé dans son amour, il avait senti tout à coup le besoin de faire une diversion à son chagrin par quelque action méritoire qui lui valût l'approbation générale.

— On s'est moqué de moi, s'était-il dit, nous verrons demain ce que diront et penseront les rieurs.

Et puis, plus d'une fois Mme Denizot avait exprimé la peine qu'elle éprouvait de voir la jeune vagabonde complètement abandonnée à elle-même et s'enfonçant de plus en plus dans la fange de tous les vices.

Quelques jours auparavant la mère avait dit à son fils :

— C'est vraiment un grand malheur que cette Mélie soit si farouche, si mauvaise.

— Pourquoi me dis-tu cela, chère mère ?

— Je voudrais qu'on lui fit la vie moins dure.

— Sans doute, mais elle est méchante.

— Elle est surtout malheureuse !

— Elle ne veut rien faire.

— Si je l'avais ici, près de moi, je suis sûre que je lui donnerais le goût du travail.

— Ainsi tu la prendrais chez nous ?

— Oui.

— On pourra voir, avait répondu Etienne.

LA VIE COURANTE ... par Georges Clark



— Non ma chère, je ne peux pas t'accompagner au "Chaudron qui fume", le patron m'a donné le lunch que sa femme lui a préparé, parce qu'il doit dîner au "Windsor" avec ses amis...

MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménagier du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

TARTE AU SIROP D'ERABLE

3 c. à tb. de beurre
1 1/2 tasse de sirop d'érable

6 c. à tb. de farine
1/2 tasse d'eau chaude

Mettre dans une casserole le beurre et la farine. Délayer avec le sirop d'érable et ajouter l'eau chaude. Faire cuire en brassant jusqu'à épaississement et laisser bouillir encore quelques minutes.

La préparation réussie doit être transparente et très épaisse. Verser aussitôt dans une croûte de tarte préalablement cuite et servir froid. On peut supprimer de 1 à 2 c. à tb. de beurre mais la crème ne sera pas aussi onctueuse.

SOUFFLE A L'ERABLE

2 blancs d'oeufs
une pincée de sel

1 tasse de sirop d'érable

Faire bouillir le sirop d'érable jusqu'à ce qu'il commence à faire des fils ou jusqu'à 236° F. au thermomètre. Saupoudrer le sel sur les blancs d'oeufs et battre au mousoir jusqu'à ce qu'ils soient fermes. Y verser au-dessus en filet le sirop bouillant. Battre jusqu'à ce que tout le sirop soit versé et que la mousse soit bien légère et garde sa forme. Mettre dans des petits plats en pyrex ou dans un grand plat beurré, déposer dans une lèchefrite remplie d'eau chaude et faire cuire au four de 350° F. jusqu'à ce que ce soit bien gonflé et légèrement doré à la surface. Servir aussitôt.

On peut aussi à volonté offrir cette mousse froide dans des coupes au lieu de la mettre au four. 4 à 6 services.

POUDING A LA CANADIENNE

1 tasse de mie de pain fraîche
1/2 tasse de sirop d'érable

3 oeufs
1 1/2 tasse de lait

Déchiqueter de la mie de pain fraîche et en mesurer 1 tasse en pressant légèrement. Séparer les jaunes d'oeufs. Battre les jaunes avec 1/4 de tasse de sirop d'érable, ajouter le lait et verser sur la mie de pain. Bien mélanger. Beurrer un plat à pouding, y mettre la préparation et faire cuire au bain-marie au four de 350° F. jusqu'à ce que le tout soit pris.

Battre les blancs fermes avec une pincée de sel et y ajouter graduellement le sirop d'érable, déposer en garniture sur le pouding et remettre au four pour faire dorer la meringue.

Le bain-marie au four consiste à mettre le plat à pouding dans une lèchefrite d'eau chaude pour faciliter la cuisson et empêcher le pouding d'égoutter. 6 services.

POUDING AU CITRON

1/2 tasse de sucre
1 c. à tb. de beurre

3/4 de tasse de lait chaud
le jus et le zeste d'un citron

4 c. à tb. de farine
3 oeufs

Mettre dans un bol le sucre, la farine, le lait et le beurre. Bien mélanger. Séparer les oeufs, battre légèrement les jaunes et les ajouter au mélange ainsi que le jus et le zeste de citron. Monter les blancs en mousse ferme et les incorporer délicatement à la préparation. Verser dans des petits plats en pyrex beurrés et placer ces petits plats dans une lèchefrite qui contient de l'eau chaude. Faire cuire au four de 350° F. 35 à 40 minutes ou jusqu'à ce que ce soit bien ferme. Servir aussitôt. 6 services.

CUISSEAU DE VEAU FARCI AU JAMBON

Choisir un beau cuisson de veau de 8 à 10 livres, faire enlever l'os et y mettre à la place du jambon cru haché. Couvrir de tranches de lard minces et placer un gril dans une lèchefrite. Mettre cuire au four de 325° F. 30 minutes par livre ou jusqu'à ce que la viande soit bien dorée. La cuisson lente est plus facile à juger. Quand la viande est bien dorée à la surface, elle est ordinairement cuite à point. Il ne faut pas prendre de chance avec les viandes rôties; elles peuvent toujours attendre après la cuisson et n'en sont que meilleures. Il faut éviter de sortir une pièce de viande aussitôt qu'elle est rôtie, car il se fait de l'évaporation qui expose la viande à sécher. Il est toujours préférable de la servir après qu'elle est refroidie un peu, quitte à la réchauffer avec la sauce.

Pour obtenir une bonne sauce, on peut mettre au fond de la lèchefrite un oignon tranché, une carotte, quelques feuilles de céleri, du sel, du poivre, des fines herbes au goût et 1/2 tasse d'eau chaude.

Le fond de cuisson se détache de la rôtissoire et on obtient une sauce qui a du goût et une belle couleur. On coule cette sauce pour servir.

THÉ ET CAFÉ

"SALADA"

Qualité supérieure • Saveur délicieuse

Nous avons du

SEISMOTITE

ACTIVÉ



Dans la
Même
Boîte
Familière

Fabrication
Canadienne

DISSOUT
LA GRAISSE
AU
CONTACT

La Première Amélioration Importante dans les Nettoyeurs depuis l'Introduction du Seismotite!

Dans le Nouveau Nettoyeur Old Dutch d'Après-Guerre pour vous aider à faire un

Nettoyage Plus Rapide—Plus Facile

qu'avec tout autre nettoyeur que vous avez pu employer

Employez
le

LAVORIS

pour nettoyer
efficacement la bouche

Le soin quotidien de la bouche est un facteur de santé

Le Samedi

Canadana

COUPON D'ABONNEMENT

Etats-Unis

1 an \$3.50
6 mois 2.00

1 an \$5.00
6 mois 2.50

IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion, MONTREAL 18, P.Q.

L'Idéal
POUR TOUT BRIQUET!



Pierres' RONSON
REDSKIN

Suralimentez votre briquet pour en tirer un meilleur rendement! Ayez toujours un "PLASTIKIT" RONSON. Fait de Plastique, commode, attrayant, il contient ces articles de la meilleure qualité: 5 'pierres' Ronson Redskin ultra-longues, une mâche Ronson, un passe-mêche et une brosse.

C'est Important

A nos Lecteurs et Dépositaires

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont

Le Samedi La Revue Populaire Le Film

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975-985, rue de Bullion
Montréal 18, P. Q.

Et il s'était souvenu des paroles de sa mère.

Quand il ouvrit la porte et fit entrer Mélie la première, la pauvre bossue se mit à sangloter.

— Mère, dit le jeune homme, je t'amène Mélie, qui ne veut plus de la vie qu'elle a menée jusqu'à ce jour; elle a compris qu'elle devait se rendre utile, qu'elle devait s'estimer elle-même d'abord, afin d'avoir droit à l'estime des autres; enfin, chère mère, Mélie consent à rester près de toi pour que tu lui apprennes à travailler et aussi et surtout à être bonne.

La pauvre bossue, n'osant avancer, se tenait près de la porte, la tête basse et le visage caché dans ses mains.

Mme Denizot alla vers elle et d'un ton plein de douceur et de bonté :

— Viens, ma pauvre enfant, lui dit-elle, viens et ne tremble pas ainsi; puisque tu consens à rester près de moi, je remplacerai ta mère qui t'a abandonnée. Mais il se fait tard, et il nous va falloir mettre des draps à ton lit.

— Il faut la faire manger, dit tout bas Etienne à l'oreille de sa mère.

— Avant que tu ailles te coucher, ma fille, dit Mme Denizot, tu vas souper.

— Oh! madame Denizot, madame Denizot! prononça la pauvre fille entre deux gros soupirs et en s'avançant au milieu de la salle.

— Allons, c'est bon... Tiens, voilà le buffet, vois ce qu'il y a et mange.

Et comme la bossue ne bougeait pas, la mère Denizot reprit :

— Allons, je vois que ce soir c'est moi qui dois te servir.

— Oh! non, madame Denizot, oh! non... Mais voyez-vous, je n'ai pas faim.

— Tu as soupé?

— Oui, madame.

— Où et de quoi?

— Ici, de bonheur!

— Ah!... C'est bien répondu, ma fille, je ferai quelque chose de toi.

Un instant après, Etienne se retira dans sa chambre, mais non pas sans que sa mère eût remarqué son air profondément découragé.

— Ah! murmura-t-elle, il y a encore là-dessous quelque chose de Fanchon-la-Princesse.

— Oui, madame, dit Mélie; et si vous voulez que je vous raconte...

— Non, Etienne me dira cela demain.

En deux tours de main le lit de la nouvelle servante fut fait. Les draps en grosse toile de chanvre exhalaient cette bonne et saine odeur de lessive de ménage.

Mélie la mendicante, la vagabonde, n'avait jamais couché que sur une litière de paille ou sur un tas de feuilles sèches, et pas tous les jours encore. Maintenant, dans une petite chambre bien propre, une chambre qui allait devenir la sienne, elle avait un lit, un vrai lit avec matelas, couvertures et draps blancs.

Il y avait dans la chambrette une image de la Vierge que la bossue regardait d'une façon singulière.

— Allons, ma fille, dit la mère d'Etienne, mettons-nous à genoux devant la sainte mère et faisons notre prière.

Toutes deux s'agenouillèrent et Mélie chercha, sans la trouver, une prière oubliée ou plutôt qu'elle n'avait jamais su. Cependant, au bout d'un instant, elle murmura :

— Mon Dieu, conservez la santé à M. Etienne et à sa bonne mère!

Mme Denizot regarda sa servante avec un étonnement mêlé de gratitude.

— Je ne sais que ça, madame, dit la bossue.

La vieille paysanne trouva que c'était suffisant.

Le lendemain, Mélie, qui avait dormi la grasse matinée, à sa grande honte, trouva à son chevet des hardes propres pour remplacer ses haillons. Pour exprimer sa reconnaissance, elle ne sut prononcer que ces seuls mots :

— Ah! bien alors!... Ah! bien alors!...

— Allons, ma fille, lui dit sa maîtresse, tu vas mettre le couvert avec moi pour t'apprendre, trois couverts, tu entends?

Mélie pensa qu'on attendait un convive.

Le couvert mis, la mère appela son fils.

Etienne s'assit à table à sa place habituelle.

— Mélie, dit Mme Denizot, voici ta place, assieds-toi!

— Moi, fit-elle, que je me mette là, à côté de vous et de M. Etienne? Ça, jamais, par exemple.

Elle prit son assiette remplie de soupe et se dirigea vers la cuisine, en répétant :

— Ah! non, ça, jamais.

XVII

LA DEMANDE EN MARIAGE

A NEUF heures du matin, Maxime de Verdraine se fit annoncer chez M. de Vaucreux.

Le vieux châtelain l'accueillit par ces mots :

— Eh bien! mauvais sujet, à quelle heure de la nuit êtes-vous rentré?

— Pas à une heure indue, comme vous avez l'air de le supposer, mon cher hôte.

— Ah! vraiment?

— A onze heures vingt minutes j'étais dans mon lit prêt à m'endormir.

— Voilà de la sagesse, de la bonne conduite; je vous félicite, mon cher comte.

— Merci.

— Vous êtes allé au bal?

— Cela ne se demande pas.

— Etait-il à peu près convenable, ce bal?

— Très convenable, monsieur; beaucoup d'entrain et de gaieté.

— Vous avez dû voir là toute la belle jeunesse du pays?

— Beaucoup de jeunes filles charmantes.

— J'espère que vous n'avez pas fait quelque sottise?

— Je crois n'avoir mérité aucun blâme; je savais ce que je devais à monsieur de Vaucreux, dont je suis l'hôte, et à moi-même.

— Fort bien, mon jeune ami.

— Maintenant, cher monsieur, j'ai une prière à vous adresser.

— Hein! une prière à moi?

— C'est pour cela que je me suis permis de me présenter chez vous de si bonne heure.

— Parlez donc, de quoi s'agit-il?

— Dois-je entrer d'abord dans quelques explications?

— Si vous le croyez nécessaire; mais vous pouvez aller droit au but.

— Au fait, c'est le moyen d'arriver vite.

— Comte, je vous écoute.

Monsieur de Vaucreux, je vous prie de vouloir bien m'accompagner aujourd'hui, dans l'après-midi, à Saint-Amand afin de demander pour moi, à ses parents, la main de Mlle Paule Pérard.

Le vieillard fit un bond sur son siège.

— Comment, s'écria-t-il, vous persistez dans votre idée insensée?

— Vous le voyez, monsieur.

— Comte, comme l'autre jour, je vous dis aujourd'hui: vous êtes fou, archi-fou!

— C'est vrai, mon cher hôte, je suis fou, fou d'amour!

— Ainsi vous voulez faire de cette jeune fille votre femme?

— Oui.

— Mais, encore une fois, c'est impossible!

— Monsieur de Vaucreux préférerait-il que j'en fisse ma maîtresse?

— Oh!

— Monsieur de Vaucreux m'accompagnera-t-il?

— C'est donc tout à fait sérieux?

— On ne plaisante pas sur un pareil sujet.

— Enfin c'est arrêté là, dans votre tête?

— Ma résolution est inébranlable, je vous le jure sur mon honneur.

— Comme, je suis profondément convaincu que cette union fera votre malheur à tous deux.

— Monsieur de Vaucreux, je suis convaincu du contraire.

— Mais aurez-vous le consentement de vos grands-parents? Le marquis et même la baronne sont sévères sur le chapitre des mésalliances.

— La chose n'ira probablement pas toute seule.

— J'en suis certain.

— Mais le marquis et la baronne m'aiment trop pour mettre obstacle à mon bonheur; ils consentiront.

— Pourtant, s'ils refusent leur consentement?

— C'est impossible.

— Comte, je crois, moi, que vous n'aurez pas le consentement de vos grands-parents.

— S'ils ne me le donnent pas, je m'en passerai!

— Eux?... Mais ils en seraient plus malheureux que moi! Non, non, je suis absolument tranquille sur ce point. Ils verront Paule, et aussitôt ils seront charmés, subjugués!... Monsieur de Vaucreux me fera-t-il l'amitié de venir avec moi à Saint-Amand?

— Aujourd'hui?

— Oui, j'ai annoncé ma visite.

— Comte, vous vous pressez trop!

— On n'est jamais heureux trop tôt!

— Viendrez-vous?

— Puisqu'il le faut, puisque vous le voulez, j'irai.

— Merci, merci!

— Oui, mais j'écouterai au marquis de Verdraine que vous m'avez fait violence.

— C'est entendu, répondit Maxime en riant.

A deux heures, M. de Vaucreux et le comte de Verdraine montèrent en voiture et se rendirent à Saint-Amand-Vignes. Quand le coupé s'arrêta devant la maison de l'ancien sous-officier, la famille était réunie dans la grande salle que nous connaissons.

La belle Paule, tremblante d'émotion, ivre de bonheur, se retira précipitamment dans sa chambre.

Les visiteurs entrèrent.

Le père, la mère et le grand-père vinrent à leur rencontre avec empressement. Mme Pérard avança des sièges. Mais, avant de s'asseoir, M. de Vaucreux prit la parole.

— Madame et messieurs, dit-il gravement, M. le comte Maxime de Verdraine m'a prié de l'accompagner; je suis un vieil ami de sa famille et je me suis rendu à son désir. M. le comte Maxime de Verdraine a vingt-huit ans, vingt mille livres de rente et il est l'unique héritier de son grand-père paternel, le marquis de Verdraine, et de la grand-mère maternelle, la baronne de Bressac. M. le comte Maxime de Verdraine aime Mlle Paule Pérard; en son nom, madame et monsieur, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille.

Bien qu'ils s'attendissent à la demande, nos trois personnages demeurèrent stupéfaits.

Un pareil bonheur pour leur fille! Ils en étaient comme écrasés. Leurs vœux, leurs espérances si subitement réalisés justifiaient leur contenance embarrassée, qui était presque de l'effarement.

— Eh bien! vous ne répondez pas? fit M. de Vaucreux.

— Oh! pardon, monsieur, bégaya le père de Paule; mais la surprise... nous nous attendions si peu... vous comprenez... un si grand honneur pour ma fille, pour nous.

— Oui, ajouta Mme Pérard, notre surprise est grande et je cherche vainement des paroles pour exprimer ce que je voudrais dire. Voyez-vous, messieurs, nous laissons notre fille entièrement

libre de se marier à son gré, c'est-à-dire selon son cœur. C'est à elle de répondre; elle est dans sa chambre, je vais l'appeler.

Mme Pérard ouvrit une porte et dit :

— Paule, Paule, viens vite!

Presque aussitôt la jeune fille parut. Elle avait le front rayonnant, la joie étincelait dans ses yeux.

— Ma fille, lui dit sa mère, tu es l'objet d'une demande qui nous fait à tous le plus grand honneur: M. de Vaucieux nous demande ta main pour M. le comte de Verdraine.

Paule, très rouge et très émue, leva sur le comte ses beaux yeux pleins de clarté.

— Mademoiselle, dit le jeune homme, vos parents pensent que vous-même devez répondre à la demande qui vient de leur être faite.

— Oui, ma fille, oui, c'est à toi de répondre, appuya Mme Pérard.

— Mademoiselle Paule, ajouta Maxime, d'un mot vous pouvez me briser le cœur ou faire de moi le plus heureux des hommes.

La jeune fille regarda tour à tour son père, sa mère et son aïeul, puis ayant sur les lèvres un délicieux sourire, elle tendit sa main au comte, disant avec un accent intraduisible :

— Monsieur le comte, ma réponse est dans ces seuls mots: « Je vous aime! »

— Ah! vous serez adorée! s'écria Maxime avec transport.

Et il porta amoureusement à ses lèvres la main de la belle Paule.

A ce contact brûlant, la jeune fille tressaillit de la tête aux pieds, tressaillement d'amour et d'orgueil... Son visage s'irradia, ses yeux flamboyèrent comme deux étoiles, et le comte, en présence des manifestations de cette volupté morale, fut à la fois ébloui et enivré.

Le lendemain à Saint-Amand-les-Vignes, tout le monde était instruit de l'incroyable événement. On savait que M. de Vaucieux, du château de la Chaumelle, avait accompagné le comte de Verdraine chez le père Rouget et que M. de Vaucieux avait fait la demande en mariage.

Aurait-on jamais cru cela!

C'était de la stupéfaction.

Et il y eut des oh! et des ah!

Les envieux et les jaloux ne savaient plus que dire.

Plus de cancans, plus de commérages: il fallait en prendre son parti, Paule Pérard allait être comtesse et déjà on n'osait plus l'appeler Fanchon-la-Princesse!

— Maintenant, se dit Etienne Denizot, c'est fini, bien fini, plus d'espoir... Je dois dire adieu à tous mes beaux rêves, rêves d'avenir, rêves de bonheur! Ah! si je pouvais ne plus l'aimer! Si je pouvais l'arracher de mon cœur, cet amour maudit, qui me torture, qui me tue!... Mais non, c'est impossible; même la femme d'un autre, de ce comte, je ne pourrai pas l'oublier... Ah! je le sens bien, je l'aimerai toujours comme je l'aime maintenant.

Et loin des regards curieux et indiscrets, le pauvre garçon poussait des plaintes, des gémissements et versait des larmes brûlantes.

Cependant, si tout était fini pour Etienne, tout n'était pas fini pour le comte de Verdraine.

Se faire aimer de la fille d'un paysan avait été pour lui chose facile; la demander en mariage à ses parents et se la faire accorder avait été également une entreprise aisée; mais il y avait maintenant à obtenir le consentement du marquis et de la baronne.

Sans doute il pouvait, comme il l'avait dit, se passer de ce consentement; mais on ne se brouille pas volontiers avec des parents riches dont on est l'héritier. Le plus sage était de négocier.

Ce fut une rude campagne pour Maxime.

Il écrivit deux premières lettres très respectueuses, très pathétiques, l'une au marquis, l'autre à la baronne, dans lesquelles il leur déclarait qu'il était tombé amoureux d'une merveille de beauté, jeune fille de dix-sept ans, vraiment digne d'être adorée. Elle n'était pas seulement délicieusement jolie et divinement bonne, elle était d'une distinction rare; elle avait la douceur, la modestie, la candeur; tout en elle était charme et poésie, elle avait toutes les perfections et toutes les vertus.

Sans attendre la réponse des grands-parents, le comte écrivit deux nouvelles lettres où il répétait ce qu'il avait déjà dit.

Après s'être consulté avec la baronne, le marquis répondit :

« Puisque tu l'aimes, puisqu'elle a toutes les qualités réunies, sans aucun défaut, épouse ta merveille; tu sais bien que notre plus grande joie sera de te voir marié. »

« Mon intention est bien de l'épouser, répondit le comte, mais je dois vous apprendre qu'elle est pauvre. »

La réponse du grand-père fut celle que le jeune homme attendait.

« Dans notre famille, on ne se marie pas pour de l'argent; on prend une femme pour ses qualités et non pour sa fortune. Est-ce que Maxime de Verdraine n'aura pas un jour mon bien et celui de Mme de Bressac? Donc, mon ami, tu as parfaitement le droit d'épouser une jeune fille pauvre. »

C'était parler en véritable gentilhomme, et jusque-là tout marchait on ne peut mieux. Mais il fallait tout dire, il fallait que le comte déclarât que cette jeune fille, cette merveille dont il était épris n'était pas de famille noble, qu'elle se nommait Paule Pérard et que son père et sa mère étaient de simples paysans.

La lettre qu'il écrivit à ce sujet était un chef-d'oeuvre d'habileté. Malgré cela les grands-parents se fâchèrent, cette fois; ils ne comprenaient plus, ils ne voulaient plus rien entendre. Une fille de paysans! Leur petit-fils se moquait d'eux!

Cette colère était prévue et le comte s'était préparé à en avoir raison. Sans être effrayé, il répliqua en parlant longuement de l'honorabilité de cette famille de paysans, de la vaillante carrière militaire de l'aïeul, qui avait conquis l'étoile de l'honneur sur le champ de bataille.

Cette fois, on ne lui répondit point. Il ne se découragea pas et écrivit deux nouvelles lettres, qui restèrent également sans réponse.

Les choses semblaient vouloir prendre tout à fait une tournure fâcheuse.

Paule était au courant de la situation et ne se faisait aucune illusion sur les difficultés que son amoureux avait à vaincre. Aussi n'était-elle pas sans crainte sur le dénouement de la lutte. Elle disait à Maxime :

— Renoncez à moi, oubliez-moi!

Mais elle savait bien que plutôt que de renoncer à elle, il préférerait entrer en pleine révolte contre ses grands-parents.

— Renoncer à vous, ma bien-aimée, répondit-il, jamais, jamais! J'aimerais mieux mourir!

— Pourtant, voyez ce qui arrive. Je ne veux pas être une cause de désordre, de brouille entre vous et votre famille.

Elle ajoutait en versant des larmes : — Non, vous ne pouvez pas m'épouser contre le gré de vos parents.

— Oh! il faudra bien qu'ils consentent à notre bonheur! Laissez-moi faire et rassurez-vous.

— Hélas! nous avons fait, moi surtout, un beau rêve! Le réveil est venu, plus rien!

— De grâce, ma chère adorée, ne parlez pas ainsi: à mon bras vous entrerez dans la demeure du marquis de Verdraine, et le marquis et la baronne



"Pas de journées sombres pour moi
NUGGET rayonne toujours dans ma vie!"

ROUGE, NOIR ET TOUTES COULEURS DE BRUN

10N-49F

Avez-vous "NUGGET" sur vos
appliqué "NUGGET" souliers
ce matin?

Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être
en santé, belles et vigoureuses.
Vous pouvez avoir une belle
apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convaincant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS: Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE: Les jours de bureau sont: Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

6880, rue Bordeaux

Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

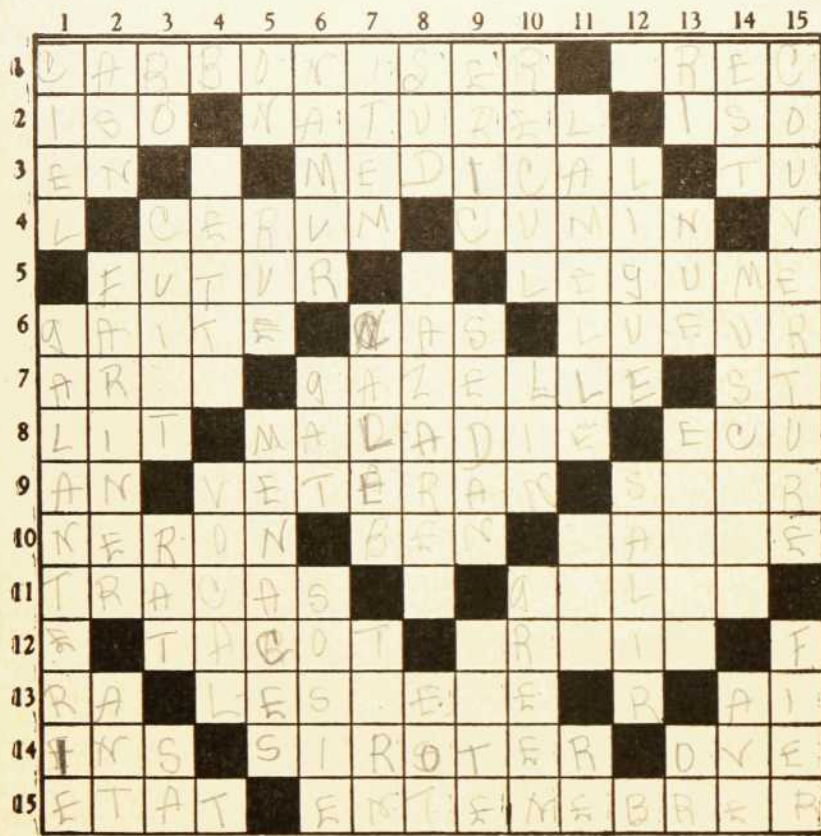
Ville Province

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux trois grands magazines: LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — et LE FILM.

REMP LISSEZ NOS COUPONS D'ABONNEMENT

Les Mots Croisés du "SAMEDI"



Problème No 911

HORIZONTALEMENT

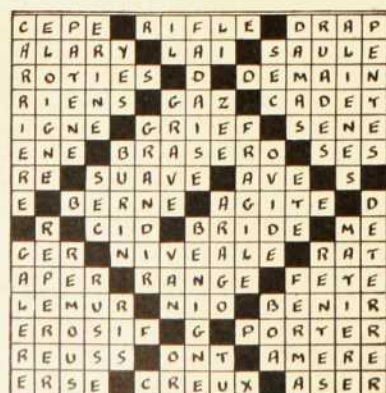
- 1—Réduire en charbon. — Escroc au jeu.
- 2—Femme d'Athamas. — Exempt de recherche. — Préfixe signifiant égalité.
- 3—En matière de. — Qui concerne la médecine. — Se dit dans l'intimité.
- 4—Liquide contenu dans le sang. — Genre d'ombellifères employées comme aromates.
- 5—Temps du verbe qui indique qu'une chose sera. — Produit végétal.
- 6—Belle humeur. — Circonstance. — Lumière faible.
- 7—Auteur de Rosamonde. — Genre d'antilopes à formes gracieuses. — Saint, abrégé.
- 8—Meuble pour le repos. — Altération dans la santé. — Ancienne monnaie.
- 9—Année. — Ancien soldat. — Insuccès, échec.
- 10—Fils de Domitius. — Mot arabe signifiant fils. — Prêtre de Cybèle.
- 11—Peine, fatigue. — Caractère propre et distinctif.
- 12—Véhicule démodé. — Monts de Bretagne (Finistère).
- 13—Nom du soleil chez les Egyptiens. — Pâte d'Italie. — Possède.
- 14—Rivière d'Allemagne. — Boire avec plaisir. — En forme d'oeuf.
- 15—Manière d'être. — Plonger dans les ténèbres.

VERTICALEMENT

- 1—Atmosphère. — Petit soin, cadeau.
- 2—Préposition latine signifiant avant. — Produire une poussière. — Préfixe indiquant une idée d'opposition.
- 3—De l'alphabet grec. — Humeur onctueuse. — Homme avare. — Symbole du sodium.
- 4—Genre de chénopodiées d'Europe. — Qui a rapport à la voix.

- 5—Pronom indéfini. — Chemin de ville. — Mis en péril.
- 6—Ville forte de Belgique. — Dans l'Inde, escalier descendant au Gange. — Personne ayant une ressemblance parfaite avec une autre.
- 7—En outre. — Héros hébreu qui entra avec Josué dans la Terre promise. — Rivière de France.
- 8—Point cardinal. — Etablissement isolé dans une rade. — Artiste dramatique qui se distingua dans les grands rôles comiques.
- 9—Nom de quatorze rois de Suède. — Drap fin. — Manche adapté au pinceau à laver.
- 10—Eloignement pour bien voir une chose. — Linacée. — Une syllabe de Greenwick.
- 11—Petite lame. — Pic des Pyrénées. — Dans la gamme.
- 12—Confédération entre plusieurs Etats. — Flétrir.
- 13—D'un verbe gai. — Nuage. — Ancienne contrée de l'Asie Mineure. Métal.
- 14—Existe. — Ancienne machine de guerre. — Grain du chapelet.
- 15—Garantie fournie par le donneur d'ordres à la Bourse. — Arrogant.

Solution du Problème No 910



ouvriront leurs bras à la comtesse de Verdraine!

Paule n'ayant plus rien à dire se contentait de soupirer.

Cependant le marquis, poussé par la baronne, écrivit à M. de Vaucreux afin de savoir exactement ce qui se passait.

M. de Vaucreux répondit à son vieil ami en lui confirmant tous les renseignements donnés par Maxime sur la belle Paule et sa famille.

«Le comte, ajoutait-il, est très sincèrement épris de cette jeune fille; j'ai fait tout ce qu'il m'était possible de faire pour le détourner de son projet; mais toutes mes paroles, toutes mes représentations ont été inutiles; je me suis heurté à une volonté inébranlable. L'amour est une force qui résiste à tout. Enfin, il faut bien avouer ma faiblesse: cédant aux instances du comte, je l'ai accompagné chez les parents de la jeune fille et c'est moi qui ai fait la demande en mariage.»

En même temps que la lettre de M. de Vaucreux, le marquis en reçut une de son petit-fils.

Maxime écrivait:

«Vous, cher bon-papa, et bonne-maman de Bressac, vous m'avez maintes fois sermonné au sujet de ce que vous appelez, avec une indulgente bonté, mes extravagances; sans cesse vous me parliez des devoirs que tout homme a à remplir envers la société, envers ses parents, envers lui-même, et en m'exhortant à me marier vous me traciez un séduisant tableau des joies ineffables de la famille.

«Je vous répondais: «Ne me pressez pas, laissez-moi trouver la femme «qui me donnera toutes les garanties de bonheur.»

Eh bien! cette femme, près de laquelle je dois connaître ces joies, cette félicité dont vous m'avez si souvent et si éloquemment parlé, je l'ai trouvée, je suis prêt à vous donner satisfaction en me mariant, et c'est vous qui ne voulez plus! Vous ne voulez faire aucune concession aux idées nouvelles, vous gardez vos préjugés de caste, vous en restez les esclaves. Vous n'acceptez pas celle que j'aime parce qu'elle n'appartient pas à la noblesse de race, parce qu'elle est la fille d'un paysan; voyons, est-ce vous aujourd'hui qui êtes raisonnables?

«Préférez-vous donc que je ne pense plus au mariage, que je me laisse aller à de nouveaux entraînements, que je retombe dans les écarts d'autrefois, dans cette vie fiévreuse, dissipée, désordonnée et de folles aventures dont vous avez gémi?

«Je vous le répète encore, j'aime Mlle Paule Pérard et jamais, jamais une autre femme ne portera mon nom!»

Le marquis de Verdraine et la baronne de Bressac tinrent conseil. Ils reconnurent qu'ils ne pouvaient rien empêcher et s'avouèrent vaincus.

— Que d'ennuis et de contrariétés Maxime nous cause! dit le marquis qui n'était pas du tout content.

— C'est vrai, répondit la baronne; mais si cette paysanne est réellement, comme il le dit, une merveille?

Le marquis hochait la tête en signe de doute.

— Nous verrons, fit-il.

— Enfin, reprit la vieille dame, mieux vaut encore qu'il se marie que de recommencer sa vie d'autrefois et commettre de nouvelles sottises.

— C'en est une qu'il va faire et Dieu veuille que ce soit la dernière.

Le marquis et la baronne se rendirent chez le notaire qui rédigea l'acte de consentement, lequel signé par l'officier ministériel, les grands-parents et les témoins exigés par la loi, fut mis dans une lettre et immédiatement expédié au comte de Maxime de Verdraine.

Il remportait une magnifique victoire!

La belle Paule triomphait.

XVIII

JOIE DES UNS, DOULEUR DES AUTRES

Nous ne dirons pas avec quelle joie, quels transports Maxime, ayant en mains le consentement de ses grands-parents, fut accueilli dans la maison de Pierre Rouget; le lecteur le devine.

On se pressait les mains, on s'embrassait, on pleurait; c'était du délire.

On lut la lettre du vieux marquis, au bas de laquelle la vieille baronne avait mis son nom, où il était dit:

« Aussitôt après ton mariage tu nous amèneras ta jeune femme à Verdraine où nous vous attendrons. Nous sommes convaincus que la jeune fille à qui tu vas donner ton nom a l'esprit droit, le coeur élevé et qu'elle se montrera digne de nous; il ne dépendra que d'elle de se faire aimer de deux vieillards.»

Il n'était point parlé de la lettre du père et de la mère de Paule.

— Assurément, dit Mme Pérard, nous ne saurions avoir la prétention de suivre notre fille; d'ailleurs nous ne pouvons pas quitter Saint-Amand. Ah! la séparation sera bien cruelle; mais le bonheur de notre chère enfant doit passer avant tout. Seulement, monsieur le comte, vous lui permettez de venir nous voir, au moins deux fois chaque année.

— Je vous le promets, répondit Maxime.

Les choses furent menées rapidement.

Le samedi suivant la publication du mariage fut affichée à la porte de la mairie et le lendemain, au prône le curé, de son côté, annonça qu'il y avait promesse de mariage entre le comte Maxime-Hector de Verdraine et Paule-Françoise Pérard.

Cependant la joie de la belle fiancée se transformait peu à peu en une gravité recueillie.

On eût dit que, maintenant, sa brillante destinée lui faisait peur.

Après avoir ardemment désiré l'accomplissement de la prédiction faite à son grand-père et à elle-même par la jeune Mercédès, prédiction qui avait paru folle à tout le monde, elle s'effrayait presque de la voir se réaliser si complètement.

Comment, c'était elle, c'était bien elle, la fille du vigneron Jacques Pérard, qui allait épouser un riche gentilhomme, le comte Maxime de Verdraine!

Paule Pérard allait être comtesse! Elle aurait château, domestiques, chevaux, voitures!

Elle serait l'égale des plus grandes dames et les salons du grand monde lui seraient ouverts!

Elle aurait des jours de réception, elle donnerait des fêtes comme la marquise de Carmont dont elle avait tant de fois entendu parler!

Elle serait mise comme les plus élégantes et porterait des diamants comme les plus riches!

Elle aurait sa place marquée au premier rang dans toutes les cérémonies, à toutes les fêtes!

De plus, elle serait adorée de son mari.

Quel rêve! Certes, ce rêve, tout prêt à devenir une réalité, était bien fait pour donner le vertige à la jeune paysanne, si grande que pût être son ambition.

Donc, elle avait beau s'en défendre, il y avait des moments où elle se demandait avec un certain effroi si ce bonheur était bien réel et si, l'étant, elle n'était pas exposée à le perdre un jour ou l'autre.

Elle faisait part à Maxime de ses impressions, de ses inquiétudes, de ses craintes.

— Oui, lui disait-elle, mon bonheur est si grand, si complet qu'il me fait peur!

Il la raillait doucement et, l'enveloppant de son regard tendre, passionné:

— Voyons, ma chère Paule, répondait-il, je vous aime, je vous adore, qu'avez-vous à craindre ?

— Eh bien ! que vous cessiez de m'aimer un jour.

— Que je cesse de vous aimer ! Est-ce que c'est possible, et pouvez-vous avoir cette pensée ?

— C'est que je vous aime tant, moi !... Ah ! si vous saviez... Tenez, il me semble que si je perdais votre amour, je n'aurais plus qu'à mourir !

— Allons, ma bien-aimée, chassez loin de vous et pour toujours ces lugubres pensées. Et pourquoi donc cesserais-je de vous aimer ? Est-ce que nous ne serons pas unis l'un à l'autre ? Est-ce que vous ne serez pas toujours la plus belle, la plus charmante, la meilleure et la plus aimante des femmes ?

— Je serai, dans tous les cas, la femme la plus dévouée et, entre toutes, la plus heureuse, si vous le voulez.

Paule était sincère ; ses paroles exprimaient les sentiments de son cœur. Si elle était ambitieuse et fière, elle était en même temps loyale et aimante ; elle sentait toute la force de son amour pour l'homme qui ouvrait des horizons lumineux à ses aspirations, à qui elle confiait sa vie en se donnant à lui tout entière.

Son amour se doublait de gratitude.

Quant au père et à la mère, ils ne cachaient pas leur joie ; ils s'en paraient comme d'un vêtement d'apparat, sans s'apercevoir qu'elle les rendait quelque peu grotesques. Mais elle était si sincère, cette joie née d'un amour sans borne pour leur fille, qu'on la leur pardonnait volontiers.

Au fond du cœur, étaient-ils réellement contents, heureux ? Non. Ils se sentaient saisis d'une invincible tristesse qui, insensiblement, enveloppait leurs âmes. C'était comme l'enlèvement de l'imprudent qui s'est hasardé sur le sable de la mer ou la vase du marais et qui, quoi qu'il fasse, ne peut échapper au danger.

Si Jacques Pérard et sa femme étaient fiers, glorieux de l'honneur qui était fait à leur fille et qui rejaillissait sur eux, s'ils jouissaient par anticipation du magnifique avenir réservé à la future comtesse, ils sentaient bien que la vie était terminée pour eux, que le long voile blanc de la mariée s'étendrait sur leur front, dès qu'elle serait partie, en se transformant en un voile funèbre.

Et ce qui augmentait leur peine secrète, c'est qu'ils avaient le droit de se demander si leur fille bien-aimée ne les oublierait pas et si même elle ne rougirait pas de son père et de sa mère, qui n'avaient vécu que pour elle.

Voilà le châtement fatal de ces ambitions démesurées, de ces adorations fanatiques pour la jeune fille qui s'est habituée à se considérer comme supérieure à ceux qui lui ont donné le jour et se sont sacrifiés pour elle.

Les premiers frappés, il est vrai, ce sont les parents ; mais il est bien rare que celle-là, qui a toujours été encensée et qui se trouve transportée tout à coup dans des régions sociales qui semblaient lui être interdites, n'apprenne pas un jour à ses dépens que s'il n'est pas défendu de chercher à s'élever, il est toujours dangereux de vouloir monter trop haut.

En somme, les époux Pérard paraissent beaucoup plus heureux qu'ils ne l'étaient réellement.

La belle Paule voyait tous ses désirs comblés, toutes ses aspirations réalisées et n'était pas, cependant, délivrée de ses inquiétudes sur l'avenir.

Il n'y avait dans la famille que le vieux Pierre Rouget dont la joie était sans mélange.

Etienne Denizot n'avait pas eu le courage d'aller lire à la porte de la mairie l'affiche annonçant le mariage de Paule Pérard et du comte Maxime de Ver-

draine ; mais le jour même de l'affichage on était venu lui dire :

— Savez-vous la grande nouvelle ? la chose est certaine maintenant, le comte de Verdraine épouse la belle Paule ; ils sont affichés de ce matin.

Si maître qu'il fût de lui et bien qu'il eût perdu tout espoir, Etienne avait tressailli et pâli et s'était contenté de répondre :

— Cela devait être ; c'est bien. Depuis, il ne sortait plus de chez lui que pour se rendre à son travail dans les champs, et il n'avait plus de goût à ce travail qu'il avait tant aimé autrefois. Travailler, remuer la terre, pourquoi, pour qui ? Sa vie était brisée, il n'avait plus d'avenir ; autour de lui il voyait tout fermé, comme s'il eût été entre quatre murs infranchissables.

Il n'y avait plus rien de beau sur la terre, tout y était laid ; il avait comme horreur de la lumière et aurait voulu s'enfoncer dans une nuit sans fin.

Il ne pouvait entendre un cri joyeux, un chant, un éclat de rire ; la joie, la gaieté des autres lui faisaient mal.

On le voyait passer, sombre, taciturne, courbant la tête, ayant l'air de chercher en lui une pensée disparue.

Il semblait ne se plaire que dans la solitude et l'isolement ; il n'était plus d'aucune réunion ; il évitait ses meilleurs amis et ceux qui s'intéressaient le plus à lui. Il sentait qu'on le plaignait et cela augmentait sa sauvagerie, le rendait farouche.

Il ne voulait recevoir personne, sa mère était obligée de répondre pour lui. Il se cachait afin de dérober aux regards sa tristesse, son désespoir, dont peut-être il avait honte.

Un immense découragement s'était emparé de lui et c'était une douleur profonde, incurable, qu'il avait dans l'âme. Toutes sortes de pensées noires, sinistres, hantait son cerveau. Il maigrissait, perdait ses forces ; son corps et ses membres n'avaient plus ni la même vigueur ni la même souplesse ; on aurait dit que tous les ressorts de la machine étaient brisés.

Constamment absorbé en lui-même, il ne parlait plus ; c'était à peine s'il répondait à sa mère par un oui ou par un non qu'il prononçait péniblement ; et même il lui arrivait souvent de ne pas entendre que sa mère lui adressait la parole.

La pauvre femme, qui observait continuellement son fils et le surveillait comme autrefois, quand il était petit, s'inquiétait et s'effrayait.

— Il est capable d'en perdre la raison, pensait-elle.

Mais hélas ! que pouvait-elle contre une douleur si aiguë, un désespoir si grand ? Elle sentait bien son impuissance. Essayer de consoler son malheureux fils ? Mais ce serait lui faire sentir plus cruellement encore sa douleur, ce serait lui faire sentir plus cruellement encore sa douleur, ce serait comme si elle enfonçait un fer rouge dans une plaie saignante ! Elle devait tout attendre du temps et de l'éloignement de Paule. Et quand elle contemplait le visage pâli et amaigri de son cher enfant, et devinait qu'il avait pleuré et qu'elle voyait son oeil atone, son regard sans clarté, et le pli amer que gardaient ses lèvres d'où le sourire s'était envolé, elle souhaitait ardemment que la future comtesse fût déjà à mille lieues de Saint-Amand-les-Vignes.

La nuit, la mère ne s'endormait pas avant d'être certaine que son fils dormait lui-même. Mais on ne dormait plus guère dans la maison.

Mme Denizot, tendant l'oreille, entendait les soupirs et les gémissements d'Etienne ; alors elle sentait son cœur se déchirer et murmurait :

— Il ne dort pas, encore une mauvaise nuit pour lui... Mon Dieu, comme il souffre !

Mélie la bossue n'avait pas été sans remarquer le changement qui s'était opéré chez Etienne, et elle comprenait

toute l'étendue de son désespoir : sa douleur à elle n'était-elle pas un peu pareille à celle du jeune homme ?

Pas plus que la mère et le fils, elle ne dormait la nuit, et, elle aussi entendait les soupirs et les gémissements de celui qui était l'objet de son culte et d'un amour sublime, caché au plus profond de son cœur, et qu'elle voulait garder toujours, dans toute sa pureté, comme le plus précieux des trésors.

— Je suis laide, mal bâtie, affreuse, se disait-elle avec une amertume profonde et une sorte de rage ; je ne suis pas une fille comme les autres, je ne suis rien, et pourtant je l'aime... Oh ! je l'aime tant que je me tuerais sous ses yeux s'il me le demandait !... Je l'aime, comme un chien je lècherais ses mains et ses pieds, et je ne peux rien faire pour qu'il soit heureux !

« Il m'a dit que j'avais un cœur et une âme comme les autres... Oui, j'ai cela, je le sens bien... Mais puisque Dieu a voulu que je sois une chose horrible à voir, puisqu'il a fait de moi un monstre, pourquoi donc m'a-t-il donné un cœur et une âme ?

Et la bossue pleurait et mordait son oreiller pour étouffer ses sanglots.

Devant sa maîtresse et Etienne, la servante ne disait jamais rien, son rôle était de se taire ; mais elle voyait et entendait tout et gardait pour elle ses pensées.

Comme si elle eût pressenti que le jeune homme, prenant la vie en dégoût, fût capable de se livrer à un acte de désespoir, elle veillait sur lui avec une sollicitude de tous les instants. De sorte que, à son insu, le désespéré était pour ainsi dire gardé à vue par les deux êtres qui l'aimaient uniquement et dont la vie était attachée à la sienne.

Quelques mois auparavant, Etienne, se trouvant à Dijon, avait été conduit dans un café-concert où il avait passé la soirée.

Alors, il avait déjà déclaré à Paule Pérard qu'il l'aimait, qu'il serait le plus heureux des hommes si elle voulait être sa femme, et déjà il savait que son amour n'était pas partagé par la belle dédaigneuse.

Or, un artiste de la troupe lyrique chanta cette dramatique composition musicale du compositeur et chanteur Darcier, ayant pour titre : *Mad'leine*, laquelle, interprétée aussi par la grande et belle voix de Renard, de l'Opéra, dont le nom n'est pas oublié, eut en son temps un immense succès.

Le sujet est simple et cependant c'est tout un drame ! Un pauvre garçon se meurt d'amour pour une jeune fille qui ne l'aime pas, et en quatre couplets, avec des larmes et des sanglots, s'adressant à la cruelle qui le repousse, il lui crie sa douleur et son désespoir.

Cette chanson avait produit sur Etienne une très vive impression. Amoureux de la belle Paule, qui ne l'aimait pas, il avait trouvé sa situation identique à celle de l'amoureux de *Mad'leine*, avec cette différence, toutefois, que celui-ci mourait de son amour le jour du mariage de *Mad'leine* et que lui n'avait pas encore perdu tout espoir d'être aimé !

Hélas ! cet espoir auquel il s'était accroché jusqu'à la dernière heure comme à une branche de salut, cet espoir n'existait plus. Celle qu'il adorait serait bientôt la femme d'un autre ! Ah ! maintenant, il était bien exactement dans la même situation que l'amoureux de *Mad'leine*.

Allait-il, comme lui, mourir le jour du mariage de Paule ?

Il retrouva dans sa mémoire le refrain de la chanson :

Sans ton amour, vois-tu, *Mad'leine*,
Je n' pourrai pas viv' ben longtemps ;
Non, j' n'y tiens plus, j' meurs à la peine,
Faut qu' ça, m'emporte avant l' prim-
[temps !

Crois-moi, *Mad'leine*,
Crois-moi, *Mad'leine* !

Débarrassez-vous de ces cors



Antalgique efficace, la Nupercaine* que contiennent les emplâtres Blue-Jay soulage la douleur superficielle. Un tampon élastique, en Dura-feutre, calme la douleur causée par une chaussure trop étroite. Enfin, un médicament anodin dégage le durillon — ce qui vous permet de l'extirper, quelques jours après. Le coricide Blue-Jay vous rendra bientôt votre bonne humeur !



Division de la Kendall Company (Canada) Limited
Toronto, Ontario

Les personnes maigres engraisent de 5, 10, 15 liv.

Recouvrez entrain, énergie, vigueur

Quelle transformation ! Les os ne paraissent plus, les chairs s'affermissent, le visage s'arrondit ; plus de cou émacié ; disparu cet air de squelette ambulante. Des milliers de jeunes filles, hommes et femmes qui ne pouvaient engraisser sont fiers aujourd'hui de leur belle apparence. Ils attribuent ce résultat à *Ostrex* qui revivifie et renforce. Contient ingrédients, stimulants, fortifiants, fer, vitamine B1, calcium pour enrichir le sang, améliorer l'appétit et la digestion et mieux faire profiter de la nourriture ; fait gagner du poids. Ne craignez pas de trop engraisser. Cessez quand vous aurez rattrapé les 5, 10, 15 ou 20 livres nécessaires pour atteindre la normale. Coûte peu. Nouveau format d'essai seulement 60c. Essayez les fameux comprimés-toniques *Ostrex* pour recouvrer vigueur et poids. Toutes pharmacies.

Mal de tête

Rien n'est plus pénible que les maux de tête... Pourquoi souffrir?... La poudre *Lambly* soulage instantanément le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les douleurs du dos, de l'estomac, des intestins. **POUDRES**



JEUNES FILLES QUI TRAVAILLEZ

Si votre ouvrage vous épuise, recouvrez et maintenez vos forces avec cet infatigable fortifiant vitaminisé.

IDEAL A TOUS LES AGES. CHEZ VOTRE PHARMACIEN.



Distributeurs : D. WATSON & CO.,
786 S.-Paul Ouest, Montréal

Il eut beau chercher à se souvenir, il ne parvint pas à se rappeler autre chose de la chanson que le refrain.

XIX

LA CHANSON DES LARMES

SANS ton amour, vois-tu, Mad'leine, Je n' pourrai pas viv' ben long-temps...

Ce refrain était comme incrusté dans la pensée d'Etienne et constamment il résonnait à ses oreilles avec une persistance opiniâtre, fatigante.

C'était une obsession continuelle, énervante, qui avait quelque chose d'inférel.

Ce refrain, il l'entendait retentir dans le son de la cloche sonnait l'Angélus, il l'entendait dans le bêlement des moutons, le beuglement des bêtes de l'étable, l'aboïement des chiens, le chant du coq de la basse-cour.

En secouant les feuilles des arbres, le vent le soupirait.

Il était partout et dans tout : dans le clapotage de l'eau de la rivière, dans le murmure du ruisseau, dans le susurrement des insectes tapis dans l'herbe, dans ces rumeurs vagues, lointaines, insaisissables qui sont dans l'air sans qu'on puisse savoir d'où elles viennent.

Sans cesse et partout, toujours, toujours :

Sans ton amour, vois-tu, Mad'leine Je n' pourrai pas viv' ben longtemps.

Ce refrain, qui était passé à l'état de suggestion troublait le profond silence des longues nuits d'insomnie du jeune homme, car comme si ce n'était pas assez pour lui de l'entendre dans tant de bruits divers et naturels, des voix étranges, fantastiques, des voix de noirs démons venaient encore le hurler à ses oreilles.

Lui-même l'avait constamment sur ses lèvres.

Il ne le chantait pas, il le pleurait.

Un matin, en se levant, après une nuit sans sommeil, il murmura :

— Puisque à tous les instants du jour et de la nuit j'ai ce refrain dans la pensée et dans les oreilles, je veux aussi savoir la chanson.

Il s'habilla comme s'il allait se rendre à une foire.

A sa mère étonnée, qui le regardait avec inquiétude, il dit :

— Je vais aller à Beaune.
— A Beaune, pour quoi faire ?
— Une idée de promenade, cela me distraira.

— S'il en est ainsi, c'est bien ; mais tu reviendras de bonne heure, n'est-ce pas ?

— Oui, mère.

Il partit.

Il eut la satisfaction de trouver la fameuse chanson chez un libraire marchand de musique.

En revenant à Saint-Amand, il la lut, la relut plusieurs fois, et quand il rentra chez lui il la savait par coeur.

Les couplets de la chanson eurent pour effet, ou à peu près, de le délivrer de l'obsession du refrain, qui avait été pour lui comme un cauchemar incessant.

Il ne connaissait pas la musique et ne se rappelait point l'air adapté aux paroles ; mais que lui importait cet air ? Ce n'était pas pour la chanter qu'il avait acheté la chanson : il pleurerait les couplets comme il avait pleuré le refrain.

Si celui-ci était moins dans sa pensée, il y était remplacé par les autres paroles. Et souvent, Etienne, le regard perdu dans l'espace, droit, immobile, les bras ballants, pareil à un tronc d'arbre laissé debout au milieu des champs, déclamaient en lui-même ou à voix basse,

avec une émotion croissante qu'il ne pouvait maîtriser, la poignante élégie :
Un jour que j' m'en allais rêveur,
J'te rencontraï toute fleurie,
Il faisait d' l'amour plein mon coeur
Et du soleil plein la prairie ;
Les p'tits oiseaux chantaient gaïment,
Tout sur la terre
Voulait te plaire,

Et j' te déplais, moi, qui t'aim' tant !

Ses yeux s'étaient remplis de larmes, il s'arrêtait pour pleurer ; puis au bout d'un instant il continuait :

Faut-y te l' dir', j' pleur' comme un fou
Des nuits entières sous tes fenêtres ;

Quan j' n'ai plus d' larm's, sans [savoir où,
J' vais droit d'avant moi sous les grands [hêtres ;

Des p'tits enfants j' suis la frayeur,
D'moi chacun s' sauve
Comme d'un' bêt' fauve...

Les aimer tant et leur fair' peur !

Après ce deuxième couplet ses larmes redoublaient et il éclatait en sanglots. Mais il voulait boire le calice amer jusqu'à la dernière goutte et il reprenait :

Hier on publiait les bans,
Quand l' curé dit : Mam'sell'

[Mad'leine,
J'ai senti comme un coup là d'dans,
Puis j' suis tombé, froid, sans haleine.
Vit' un méd'cin, on l' guérira,
Qu' j'entendais dire ;
Ça m' faisait rire !...

Bonn's gens qui croy'ent qu'on guérit [d' ça !

Alors c'était une explosion complète et terrible de la douleur du malheureux ; il s'abattait comme un peuplier déraciné par la tempête. S'il était dans les champs, il se roulait sur la terre comme un possédé et des plaintes, des gémissements sourds, que nul ne pouvait entendre, s'échappaient de sa poitrine oppressée, haletante.

S'il était chez lui, dans sa chambre, il se tordait dans d'horribles convulsions, s'arrachait les cheveux, se meurtrissait la poitrine ; mais il étouffait ses plaintes, ses soupirs, ses sanglots pour ne pas épouvanter sa mère, qui n'était jamais bien loin et qui pouvait entendre.

Mais il ne s'abandonnait pas à son immense chagrin aussi secrètement qu'il le pensait, et il ne se doutait guère que ses terribles accès de désespoir étaient connus. Ce que sa mère ne voyait ni n'entendait, n'échappait pas aux yeux et aux oreilles de la servante ; et quand il avait eu une de ces affreuses crises nerveuses dont il sortait brisé, anéanti, hébété, la pauvre petite bossue n'était pas, dans un état moins pitoyable que le sien.

— Mon Dieu, se disait-elle en pleurant, mon Dieu ! mais je ne pourrai donc rien faire pour mon maître ? Oh ! le voir pleurer, l'entendre gémir !... Je ne peux pas, non, non, je ne peux pas le voir souffrir ainsi, lui si bon, lui qui a eu pitié de moi, lui que j'aime !

Une idée vint à Mélie, une idée qu'elle seule pouvait avoir, et elle se dit :

— Qui sait ? Faut voir !

On était aux jours de la vendange. On avait préparé les pressoirs. On coupait les beaux raisins bien mûrs dont toutes les cuves allaient être remplies.

Tout le monde était aux vignes.

Jacques Pérard et sa femme étaient partis le matin, de bonne heure ; puis, vers neuf heures, l'ancien sous-officier, moins matineux que son gendre et sa fille, était allé les rejoindre.

Paule était restée seule à la maison. Assise près d'une table chargée de linge, elle passait en revue ses menus objets de toilette, ses colifichets, ses chif-

fons, et tout en se livrant à cette occupation chère à toutes les femmes, elle interrogeait l'avenir et essayait d'en sonder les profondeurs, comme si elle eût voulu pénétrer ses secrets ; elle pensait à Maxime, au marquis de Verrière, à la baronne de Bressac, quelle allait bientôt connaître, à l'inconnu qui l'attendait dans sa nouvelle existence, aux contrastes des destinées, aux étrangetés, aux bizarreries, à l'imprévu de la vie et à bien d'autres choses encore.

Tout à coup, la porte s'ouvrit et Paule ne put réprimer un mouvement d'effroi en voyant entrer Mélie la bossue.

Celle-ci s'aperçut de l'effet qu'elle venait de produire ; elle sourit tristement et, en s'avançant :

— Oh ! rassurez-vous, mademoiselle Paule, dit-elle, je ne viens pas vous voir avec l'intention de vous faire du mal.

Chez la future comtesse, la surprise bien naturelle, avait succédé à l'effroi. Cette surprise augmenta encore quand Mélie tomba à genoux devant elle et lui dit en joignant les mains :

— Mademoiselle Paule, pardonnez-moi mes méchancetés, pardonnez-moi tout le mal que je vous ai fait et que j'ai voulu vous faire.

— De grand coeur, ma pauvre Mélie, répondit Paule ; le mal que vous m'avez fait, je ne veux pas m'en souvenir je l'ai oublié.

— Vous me pardonnez, merci... Mais si vous oubliez ainsi mes torts envers vous, c'est que vous n'avez jamais été méchante et que vous avez le mépris des injures.

— Quand, même sans le vouloir, répliqua Paule, je fais de la peine à quelqu'un, j'en ai le regret et j'en souffre ; je pense que les autres sont comme moi et voilà pourquoi toujours je pardonne et oublie.

En achevant de parler, elle tendit sa main à la bossue.

Mélie la prit, cette main qui lui était si gracieusement tendue, la pressa doucement et, les yeux fixés sur le ravissant visage de son ancienne ennemie, elle se disait :

— Je comprends qu'il veuille mourir de son amour pour elle !

— Allons, Mélie, reprit Paule, vous n'allez pas rester à genoux, je pense, relevez-vous et asseyez-vous là, près de moi, sur cette chaise.

La servante fit ce qui lui était demandé.

Paule continua :

— J'ai été heureuse en apprenant que Mme Denizot vous avait prise chez elle, car bien souvent, Mélie, je vous ai plainte de votre cruel abandon et je souffrais en pensant que par tous les temps, même la nuit, vous étiez errante sur les chemins.

— Je m'étais habituée à ma misère et j'étais faite à ma vie vagabonde. Alors, j'ignorais ce que c'était que la véritable charité et je ne savais pas qu'il y eût des coeurs compatissants !

— Enfin, maintenant, vous êtes contente ?

Mélie resta un moment pensive, puis répondit :

— Si je ne pensais qu'à moi, oui, je serais contente, heureuse... mais il y a les autres !... Mademoiselle Paule, c'est en ayant pitié de moi et de ma misère qu'on m'a enseigné la pitié. Je ne suis plus une mendicante, ma vie est changée et moi aussi, allez, mademoiselle, je suis bien changée... Je ne suis plus du tout la même, c'est comme une transformation qui s'est faite en moi, tout à coup, et si ce n'était ma laideur et ma difformité, je croirais que je suis une autre.

[Lire la suite au prochain numéro]





BRONCO ROI DES PRAIRIES

DEUXIEME EPISODE



1. Lark Benson se promenait dans les bois et, suivant son habitude, il chantait en s'accompagnant sur son ukelele. Il avait hérité de ce prénom de "Lark", à cause de ses joyeuses chansons.



2. Tout à coup, le silence fut brisé par le galop d'un cheval. Lark tira sur ses rênes et arrêta son propre cheval. La bête, venant vers lui, avait une allure sauvage. Cela l'intriguait.



3. Le cowboy abandonna son instrument et saisit son lasso. "Il y a quelque chose d'étrange dans tout cela", murmura-t-il. Il se mit à la poursuite de l'animal. Il fut bientôt près pour le saisir.



4. La pauvre bête s'immobilisa. Lark l'examina pensivement. Ayant jeté les yeux sur ses sabots, il vit la boue encore fraîche de la rivière. "Allons vite voir ce qui en est", se dit-il.



5. Arrivée à la rivière, il attacha le cheval à un arbre et continua son chemin, en regardant les eaux, afin de découvrir si vraiment un homme était tombé de sa selle. Mais il ne voyait rien.



6. Il allait rebrousser chemin, quand un cri lui parvint par-dessus le tumulte des eaux. Lark avança, tourna un coude, puis aperçut le jeune et le vieil Indien s'agrippant désespérément à une roche dans les rapides. Hal Franklin était tout aussi épuisé que le vieil Indien qu'il avait tenté de secourir.



7. En une seconde, le cowboy fut en bas de son cheval et lançait habilement vers les infortunés son précieux lasso. Le noeud frappa l'eau tout près de Hal et ce dernier s'en saisit rapidement d'une main, pendant que, de l'autre, il retenait l'Indien, qui ne pouvait plus tenir la roche.



8. "Tenez bon et je vous tirerai de là!" cria Lark. Il commença une dure besogne, car la tâche de tirer ces deux hommes dans le courant était ardue. Lentement mais sûrement, il y parvint.



9. Il abandonna son lasso pour aider le vieil Indien à monter sur la terre ferme. "Vous étiez là dans une mauvaise position", dit Lark, "heureusement que j'ai rencontré votre cheval."



10. Près d'un bon feu, Hal fit sécher ses vêtements et l'Indien se réchauffa. Ses yeux sombres brillèrent de gratitude. "Comment êtes-vous tombés à l'eau?" demanda Lark. Hal raconta son histoire.



11. L'Indien, Aigle Gris, vanta ensuite le courage du jeune homme, qui lui avait sauvé la vie. "Et Aigle Gris paiera sa dette avant de rejoindre ses ancêtres," ajouta-t-il. Soudain, il se dressa.



12. Et, suivant la direction de son bras tendu, les deux jeunes gens aperçurent un superbe cheval sauvage. "Il se nomme Bronco!" dit l'Indien, "ce matin je m'en suis saisi. J'ai dû plonger en hâte".



13. "Sans quoi il m'aurait tué", continua-t-il. "Ecoute", dit-il à Hal, "Bronco porte dans son nom le secret d'un trésor caché." Le cheval se tenait sur un monticule. Il disparut au galop. (A suivre)

CAPITAINE FANTÔME

Scénario de Jacques François
Dessins de R. CAZANAVE



LES ESPAGNOLS SONT FURIEUX D'AVOIR TROUVÉ LA TOMBE VIDE...

VEUILLEZ M'EXPLIQUER CETTE MACABRE PLAISANTERIE!!...

JE VOUS ASSURE QUE J'AI MOI-MÊME PORTÉ EN TERRE LA SÉNORITA, VOTRE NIÈCE... MAIS, DEPUIS QUE LE NAVIRE MAUDIT DU CAPITAINE FANTÔME EST VENU SE PERDRE, CORPS ET BIENS, SUR LA CÔTE DE L'ÎLE, DES FAITS ÉTRANGES SE SONT PRODUITS... CELA COMMENÇA PAR UN MYSTÉRIEUX GRIMOIRE TROUVÉ DANS LA CABINE DU CAPITAINE DÉMONIAQUE!!...

LE CHEVALIER SE LÈVE, ANXIEUX : LA SECONDE PARTIE DU PARCHEMIN A DISPARU...

POURTANT, JE L'AVAIS BIEN MIS DANS CETTE POCHETTE SECRÈTE!... C'EST ÉTRANGE!

POUVONS-NOUS ÊTRE RENSEIGNÉS SUR LE CONTENU DE CETTE ÉTRANGE MISSIVE?...

IL ME SEMBLE POUVOIR M'EN SOUVENIR... AVEZ-VOUS ENTENDU PARLER DU CAPITAINE FANTÔME?

IL M'EST PARFOIS ARRIVÉ DE ME DIVERTIR AU RECIT DE SES EXTRAVAGANCES COLDORTÉES PAR LA RÉNOMMÉE AUX CENT BOUCHES ET CERTAINEMENT FORT EXAGÉRÉES...

DE GRÂCE, NE SOURIEZ PAS, NOBLE HIDALGO! LA "LÉGENDE" DU CAPITAINE FANTÔME EST UNE TERRIBLE RÉALITÉ!... C'EST LUI QUI A TUÉ VOTRE FRÈRE ET ENLEVÉ VOTRE NIÈCE!...

DE VYRAC S'ARRÊTE, PÉTRIFIÉ...

EST-CE POSSIBLE? ÉCOUTEZ... C'EST LUI!...

SUR LE PONT, AU-DESSUS DE L'ASSISTANCE RÉSONNENT DES COUPS SOURDS ÉVOQUANT LA JAMBE DE BOIS DU CAPITAINE FANTÔME...

VITE UNE ÉPÉE!... IL DESCEND L'ESCALIER DE NOTRE CABINE!!...

UNE TÊTE FANTOMATIQUE VIENT D'APPARAÎTRE DANS LA PÉNOMBRE...

COMMANDANT, LA VIGIE SIGNALE QU'UN GRAIN SE PRÉPARE!!...

LES ESPAGNOLS S'ESCLAFFENT À LA VUE DU NOUVEL ARRIVANT...

C'EST ACADRAZ, NOTRE CAMBUSIER INFIRME!... VOUS DIVAGUEZ MON CHER!!

... UN RIRE DÉMONIAQUE, INHUMAIN, RETENTIT S'ODAIN, DANS LA PIÈCE...

AH! AAH! AAH!!...

SANGRE DE DIOS!!... QUI A OSÉ!!...

NUL NE RÉPOND... UN SILENCE ANGOISSANT PÈSE LOURDEMENT SUR L'ASSISTANCE... LA PEUR RÉGNE... DON CARLOS SE RESSAISIT LE PREMIER...

CARAMBA! JE FINIRAI PAR CROIRE À DE LA MAGIE NOIRE! LEVONS L'ANCRE ALORS QU'IL EN EST TEMPS ENCORE!

L'ÉQUIPAGE SE HÂTE... DE GROS NUAGES NOIRS CHARGÉS D'ELECTRICITÉ TRÂINENT À L'HORIZON... ON ENTEND DE SOURS GRONDEMENTS...

... DES HOMMES SE PRÉSENTENT APRÈS DE LA CAMBUSE...

HÉ LA!... QUE SE PASSE-T-IL?...

PLACE!... POURQUOI CET ATTROUPEMENT?...

ACADRAZ LE CAMBUSIER, A ÉTÉ ASSASSINÉ!!...

VOUS ÊTES FOUS! IL VIENT DE NOUS QUITTER À L'INSTANT!...

IMPOSSIBLE! LE CADAVRE EST FROID!... LA MORT REMONTE AU MOINS À QUATRE HEURES!...

RAYMOND CAZANAVE (à suivre)

RIEN DE SÉRIEUX

Pendant près d'une demi-heure, le sergent a expliqué le maniement d'une arme à une jeune recrue absolument bornée. A la fin, le soldat a compris. Et le sergent de s'exclamer avec satisfaction :

— Vous voyez, si je n'étais pas là, vous passeriez pour l'homme le plus bête du régiment.

Un petit garçon, assis sur le perron de la maison, était occupé à se faire un petit sifflet. La cheminée de la maison était faite en trois croches.

Un avocat vint à passer et demanda : — Dis donc, mon petit, tu m'as l'air bien intelligent; pourrais-tu me dire si la cheminée que vous avez sur la maison a bien de la tire ?

Oh! oui, monsieur; elle a tellement de tire qu'elle attire l'attention de tous les imbéciles qui passent dans le chemin.

— Figure-toi, mon vieux, qu'un jour, en allant à la pêche avec des amis, j'ai pris un poisson si gros qu'ils n'ont pas voulu me le laisser mettre dans la barque de peur qu'elle ne chavire.

— Peuh! Et après? Moi, la même chose m'est arrivée à bord du "Normandie".

— On a enfin trouvé la bonne définition du mot athlète.

— C'est un homme admirablement musclé et entraîné mais qui n'est pas capable de fendre du bois ou de sasser les cendres.

Parmi les premiers à raconter une plaisanterie concernant l'économie des Ecossais, se trouvait un Ecossais. Et l'Ecossais qui était venu en bas âge au Canada, où il avait fait sa fortune, n'est pas une exception. Etant devenu riche, il fit un voyage à son village natal en Ecosse. Comme il descendait du train, il regarda autour pour voir s'il reconnaîtrait un de ses parents. Il aperçut trois figures qui lui semblaient vaguement familières et, après un minutieux examen, les reconnut pour ses frères. Mais chacun d'eux avait des barbes qui descendaient jusqu'à la ceinture.

— Pourquoi vous êtes-vous laissés croître la barbe comme cela? demanda-t-il.

— Nous avons dû le faire, répondit le plus âgé. — Quand vous êtes parti pour le Canada, vous avez apporté le rasoir avec vous".

— Entendu dans une réunion d'athlétisme. Un profane interroge un voisin qui semble de mauvaise humeur et n'est point communicatif.

— Qu'est-ce que c'est maintenant, je vous prie ?

— Saut.

— Vous dites ?

— Triple saut.

— Eh, bien, vous, monsieur, vous n'êtes qu'une triple buse.

— Combien ce petit brochet ?

— Un dollar.

— Diantre, le brochet n'est donc pas un poisson d'eau douce ?

— C'est qu'à ce prix, il devient salé.

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— C'est comme je te dis : son bonheur, elle l'aura gagné. Un beau jour, un prince charmant la demandera en mariage pour le beau salaire qu'elle touche.

— Vous me proposez une assurance sur la vie, mais je n'y vois aucun avantage pour moi personnellement.

— Vous jouissez d'un privilège qui vous est cependant bien personnel : quand vous mourez, vous cessez de payer vos primes.

Pierrot. — Docteur, venez vite, une femme est tombée et s'est brisée une jambe.

Le docteur. — Quelle jambe ?

Pierrot. — La jambe gauche.

Le docteur. — Je regrette, mais je ne m'occupe que de la jambe droite.

Calino écrit une lettre. Comme il est très pressé, il dit à sa femme :

Cachetez donc l'enveloppe pour gagner du temps.

Le juge (au témoin) — Et maintenant, vous allez prêter serment. Levez la main droite.

Le témoin lève la main gauche.

Le juge — Mais, je vous ai dit de lever la main droite.

Le témoin — Je ne peux pas.

Le juge — Pourquoi donc ?

Le témoin — Vous m'excusez, monsieur le juge, mais je suis gaucher.

— Comment s'appelle le pudding que vous m'avez servi, mademoiselle ?

— C'est un pudding cottage.

— J'aurais dû m'en douter, je viens de mâcher un morceau de bardeau.

— Moi, j'ai des habitudes régulières... un poste stable... qui se trouve pas loin de chez moi où les agents m'amènent deux ou trois fois par semaine.

Le professeur d'élocution donne des conseils à son élève :

— Lorsque vous avez fini votre discours, vous quittez l'estrade sans faire de bruit.

L'élève. — Pourquoi, monsieur, sans faire de bruit ?

— Pour ne pas réveiller les auditeurs.

On passe des abricots au dessert et on cherche les plus mûrs.

— C'est bien facile à reconnaître, dit le marquis de Calino, d'un air capable. Tout le monde sait que les "murs" on des oreilles.

Dites-moi, garçon, à qui est ce chien-là qui s'est assis près de moi et me regarde tout le temps ?

— C'est le chien du restaurant, monsieur, mais ce n'est pas vous qu'il regarde, c'est votre assiette.

— Il a faim sans doute ?

— Non, mais il reconnaît l'assiette dans laquelle il mange habituellement et il est peut-être jaloux.

— J'ai reçu une lettre anonyme. Elle m'apprend qu'on t'a vu avant-hier soir avec une femme jeune et jolie.

— C'est une pure calomnie, ma chère amie, avant-hier soir je suis sorti avec toi.

Mon chéri, le bébé a avalé un sou. Qu'allons-nous faire ?

Eh bien, il peut le garder, ce sera son cadeau.

— Comment, n'avez-vous pas honte de mendier dans la rue ?

— Que voulez-vous, je ne puis tout de même pas ouvrir un magasin pour demander l'aumône!

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Ce n'est pas ici, "M. Vincent", c'est à l'autre cinéma, en face...

LE CARNET D'UN LINGUISTE

LU et ENTENDU

Par ÉTIENNE LABBÉ

ARGOT MILITAIRE

POILU. — Ce mot n'est pas nouveau. Plusieurs s'imaginent que le fait que les militaires français ne se rasaient pas au début de l'autre guerre les a fait surnommer les Poilus. Il paraît que non. Poilu existe depuis un siècle au moins dans l'argot militaire. Balzac en parle dans le "Médecin de campagne":

"Le général Eblée, sous les ordres duquel étaient les pontonniers, n'en a pu trouver que quarante-deux assez poilus, comme dit Gondrin, pour entreprendre cet ouvrage".

Plusieurs militaires de carrière affirment que ce mot existait depuis longtemps dans l'armée, non pas comme adjectif, mais comme substantif, dans le sens d'individu, et aussi d'hommes qui n'a pas froid aux yeux.

Du moment que le soldat combattant était le poilu, l'embusqué devait fatalement devenir l'épilé. Dans un sens analogue, assiette plate désigne tous ceux, civils ou militaires, qui ne vont pas au front, parce que les assiettes n'ont pas de poils et elles sont plates "parce qu'elles ne se creusent pas la tête pour être utiles à quelque chose".

CHEVAL. — Le cheval que le cavalier aime comme un camarade, donne souvent, par contre, du fil à retordre à son maître, pour le pansage, le dressage, etc. Comme le soldat n'est pas toujours patient, il gronde, peste, jure, et c'est alors que jaillissent les virulents surnoms généreusement octroyés à la plus noble conquête de l'homme, tels que bourrique, bourrin, bourdon, carcan, carcagnat, trois-pattes, saucisson à pattes, bout de bois, cagneux, têtard (grosse tête), voire des noms d'oiseaux et même de poisson (canard et canasson, pélican, hareng, etc.) Qui aime bien injurier bien, pourrait-on dire à l'armée.

On surnomme les officiers: chevaux de luxe.

CACOPHONIE

Dans un salon littéraire, raconte une publication européenne, on feuilletait des albums, des livres éparpillés sur un guéridon.

Un volume de Malherbe se trouva sous la main d'un poète académicien. Il releva ce vers:

"Enfin cette beauté m'a la place vendue..."

— Ma la pla!... ma la pla!... s'écria le maître, comme c'est harmonieux!

— Je connais quelque chose de plus fort!... dit quelqu'un — ceci par exemple: pa ra bla la fla...

— Comment, pa ra bla la fla? fit l'académicien — c'est de l'iroquois, du cochinchinois, du béotien!

— Non, c'est du français... ou tout au moins du vôtre! Voyez à la page 140 de votre dernière édition et vous trouverez le pa ra bla la fla tout du long.

— Oh! par exemple!

— L'exemple, le voici:

"Comparable à la flamme"

— C'est ma foi vrai! dit à demi-voix l'académicien, qui s'empessa de se mêler dans une conversation sur la fin du monde... et les moyens de s'en préserver.

CANDIDAT

Ce mot vient du latin candidus, blanc. Ceux qui se proposaient pour la magistrature, à Rome, portaient une robe blanche, afin d'être remarqués de ceux dont ils demandaient le suffrage.

COUTEUX

Se dit de toute dépense élevée. Une chose peut être très coûteuse et nullement dispendieuse. Un piano, un diamant qu'on paie un bon prix peuvent être coûteux, mais ils ne sont pas dispendieux, car le piano n'entraîne de frais que l'accordage et le diamant se conserve sans entraîner aucune dépense.

Il y a aussi une nuance marquée entre coûteux et cher. Un objet est coûteux s'il se vend à un prix élevé, mais il peut valoir réellement le prix qu'on le paie, tandis qu'un objet cher est un objet dont le prix relativement parlant est trop élevé. Quelquefois ces deux mots se confondent dans leur sens. Un chapeau de dix piastres, s'il en vaut cinq, est coûteux et cher en même temps.

DICTIONNAIRE DE L'ACADEMIE

La première édition de ce dictionnaire, aussi fameux par son autorité que par les plaisanteries que l'on a faites à son sujet, parut en 1694. Si longue en avait été l'attente qu'on avait fini par croire qu'il ne serait jamais publié.

Une deuxième édition parut en 1718. Il y eut une troisième en 1740. La quatrième vit le jour en 1762. L'année 1798 salua la cinquième édition. Une sixième parut en 1835. La septième et dernière date de 1877. Dernièrement l'Académie a décidé de s'adjoindre des collaborateurs salariés qui hâteront l'apparition de la huitième édition dont les besoins commencent à se faire sentir.

La lenteur proverbiale des collaborateurs de cet ouvrage a attiré à l'Académie de nombreux brocards. Ce dictionnaire eut aussi des ennemis dans la personne de Furetière et de Voltaire.

Furetière qui était lui-même l'auteur d'un dictionnaire resté célèbre et qui avait même été exclu de l'Académie pour s'être emparé de quelques-uns des mots adoptés par ses confrères, répandit le bruit que ledit ouvrage ne paraîtrait jamais.

Voltaire, qui avait approuvé l'idée d'un tel ouvrage, la trouvant ingénieuse et opportune et promettant sa collaboration, changea d'opinion après son apparition. Il le trouva sec, décharné et n'éclaircissant aucun des doutes contre lesquels viennent souvent se buter les écrivains et il le traita de livre pitoyable.

Ce dictionnaire causa la banqueroute de la librairie qui avait cru faire une belle affaire en s'en faisant l'éditrice.

Les termes d'emportement et de colère en étaient proscrits, "parce que les honnêtes gens évitent de les employer dans leurs discours". "En conséquence, dit M. Henri Jagot duquel nous tenons ces renseignements, les mères donnèrent à leurs filles la permission de lire le dictionnaire de l'Académie, mais ces jeunes personnes n'abusèrent pas de cette licence".

MOTS AMPUTES

Certains mots français ont une vitalité extraordinaire. On leur retranche un bout, et ils ne s'en portent pas plus mal. Tels sont les noms de véhicules: automobile, motocyclette et vélocipède, dont on a fait: auto, moto et vélo.

Après l'opération, allégés d'autant, ces amputés n'en courent que plus vite sur la route.

NOUS, LES ETRANGERS

[Suite de la page 5]

Main Street. Ils veulent se sentir vraiment "à l'étranger", ils adorent se sentir dépayés, dans une ambiance nouvelle. La preuve, c'est qu'aujourd'hui ils préfèrent notre province française et relativement vétuste, aux régions anglophones et plus jeunes du Canada. Une autre preuve, c'est que 77% de ceux qui se proposent d'aller en Europe cette année, optent pour des pays où l'on ne parle pas l'anglais: France, Italie, Suisse, etc. Et dans l'Europe de rêve que les Américains se représentent pour plus tard, ces pays où l'on ne parle pas l'anglais rallient 82.1% des voix.

Ne saute-t-il pas aux yeux que le touriste américain désire avant tout et par-dessus tout visiter les pays qui ressemblent le moins possible au sien? N'est-il pas évident qu'il veut s'évader de la monotonie? Enfin, est-il nécessaire de revenir, après tant d'autres, sur les avantages de conserver au Québec sa vraie physionomie?

Dans notre province, l'an dernier, il est entré plus de 700,000 autos des Etats-Unis. Par la route et le rail, par air et par eau, il nous est venu 3½ millions d'Américains qui ont dépensé ici au delà de \$100 millions de leurs précieux dollars. Et parions tout de suite qu'ils ont gardé un souvenir plutôt nébuleux du croisement des rues Peel et Sainte-Catherine, à Montréal, dont la géométrie éblouissante de néon est une copie servile des "intersections" américaines.

Par contre, ils se souviendront toujours avec une pointe de nostalgie des clochers gracieux de nos campagnes assoupies, des vieux quartiers de Québec; des gens qui parlent, qui lisent et qui chantent dans une langue étrangère — le français. Ils raconteront à leurs voisins comment ils durent se faire traduire le menu dans un petit hôtel "du bout du monde", où il est impossible de trouver du jambon à l'ananas. Imaginez!

Ces touristes américains, ne l'oublions pas, s'attendent à trouver ici quelque chose de différent, quelque chose d'autre que des comptoirs de hot dogs et un verre d'eau glacée avant un petit déjeuner de corn flakes et d'oeufs au jambon. Cette recherche du contraste chez les touristes, nos jeunes gens de la Fédération des Chambres de Com-

merce des Jeunes l'ont comprise. Pour cette année, justement, la Fédération a adopté comme devise, pour son programme d'accueil aux touristes: "Vers Québec, foyer français".

A défaut des lois qui nous contraignent — comme c'est le cas dans certains pays — à respecter la physionomie québécoise de nos centres touristiques, nos jeunes hommes d'affaires ont résolu d'agir par le truchement de la propagande.

Ainsi, le Jeune Commerce a, cet été, dans plusieurs postes de radio, une série de programmes qui incitent les hôteliers et les restaurateurs à se familiariser avec la cuisine canadienne-française. La vedette de ces programmes est une autorité reconnue en art culinaire: Madame Jehane Patenaude-Benoît. Et c'est un jeune homme d'affaires, M. Guy Poliquin, qui lui donne la réplique. Un peu partout, les Chambres des Jeunes agiront directement ou provoqueront des initiatives dans leurs localités pour que le touriste américain goûte pleinement son séjour parmi nous.

Cette louable activité s'explique: le tourisme, c'est de l'exportation, et de l'exportation payante. Les Chambres de Commerce des Jeunes profitent justement du moment où le Canada a un besoin pressant de devises américaines pour imprimer un nouvel essor à l'industrie touristique. Cette question de devises américaines peut se résumer comme suit:—

Si nos industries ferment leurs portes, ce sera le chômage et la misère. Pour qu'elles fonctionnent, il leur faut des matières premières essentielles: charbon, pétrole et carburants, acier, coton, pièces de machinerie, etc. Toutes ces choses, nous les importons des Etats-Unis, et il faut les payer en dollars américains. Or, les touristes des Etats-Unis nous apportent de ces dollars. Le tourisme est donc étroitement lié à notre stabilité économique. Aussi ne faut-il pas s'étonner que le Jeune Commerce s'y intéresse d'aussi près.

Partout au Canada, les Chambres de Commerce cadettes donnent suite, cette année, à un plan d'action longuement mûri, et dont l'objectif est de rendre le tourisme le plus profitable possible à la nation canadienne.

LE TOURISME EN SUISSE

[Suite de la page 7]

les six mois ou l'année passés dans un pensionnat de Lausanne ou de Neuchâtel; pour leur père, le même terme évoquera le curling hivernal à Davos ou à St-Moritz.

Et que de "Suisse" à découvrir encore: celle des vieilles pierres et des monuments d'art, des châteaux et des musées, offerte aux amateurs d'histoire; celle de la médecine, de la chirurgie et des stations thermales, des cliniques et des sanatoria, prêts à recevoir ceux qui ont besoin de recouvrer ou de fortifier leur santé dans son air limpide. Celle du sport, de la varappe audacieuse à la musardise sur le sable des plages, des joies grisantes du ski aux plaisirs savants du golf.

Tourisme: que de réalités diverses derrière un simple mot. Qu'on veuille bien ne point s'étonner dès lors que dans un pays aussi pauvre en matières premières, aussi riche en beautés naturelles, le tourisme soit devenu, avec

l'évolution des échanges internationaux, une branche essentielle de l'économie suisse.

Automobilistes qui passez la frontière, réjouis d'avance à l'idée de franchir les hauts cols des Alpes, de serpenter sur ces routes hardies qui laissent leur ruban blanc au flanc des Alpes; voyageurs qui découvrez nos chemins de fer électriques avant de fouler du pied les sentiers qui conduisent aux cimes; et vous qui descendez d'avion pour grimper vers les stations à la mode, Villars, Adelboden ou Davos, vous êtes des hôtes et des amis, non point des clients; nous n'y avons qu'un mérite relatif. Les traditions de notre tourisme font de chacun d'entre nous de simples guides vers les beautés de la nature ou de l'art de la technique ou de l'esprit, dont nous sommes dépositaires, mais qui appartiennent à tous les hommes capables de les apprécier.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

On a publié en Grande-Bretagne une plaquette rédigée par le Colonial Office et où nous apprenons ce détail incroyable : il paraît qu'il y aurait encore 3% des Anglais qui ignoreraient que les Etats-Unis ne sont plus une colonie britannique.

Un authentique descendant des envahisseurs mongols du XIIe siècle : Michel Eristov, vient de publier *Empire mouvant*, qui est une tentative de réhabilitation de son ancêtre, Genfis-Khan.

Paraissaient en 1899, soit il y a tout juste cinquante ans : *l'Appel au soldat* de Maurice Barrès, *l'Anneau d'améthyste* d'Anatole France, *Prométhée mal enchaîné* d'André Gide, *Mademoiselle Cloque* de René Boylesve, *la Terre qui meurt* de René Bazin, *les Visages de la vie* d'Emile Verhaeren, *Discours de combat* de Ferdinand Brunetière.

Il existait à Londres une Bacon Society composée d'admirateurs du chancelier François Bacon. Cette société a dû modifier son titre : elle est aujourd'hui la Francis Bacon Society. Pourquoi ? Parce qu'elle recevait un nombre de plus en plus important de lettres se plaignant de la réduction des attributions de bacon et de jambon.

Le Laboratoire national de physique de Grande-Bretagne vient d'organiser tout un système pour la détection des orages à grande distance. Les éclairs, par exemple, peuvent apparaître sur un écran fluorescent jusqu'à des distances de dix-huit cent soixante-quinze milles. Quatre postes communiquent douze fois par jour leurs renseignements.

Il y a plus de soixante ans, un enfant faillit se noyer dans l'étang d'un grand domaine anglais. Il fut sauvé par le fils du jardinier de la propriété où il se trouvait. L'enfant s'appelait Churchill et le fils du jardinier, Fleming. Lorsque Winston Churchill revint de Téhéran, il fut gravement en danger des suites d'une pneumonie. Le roi lui fit envoyer le meilleur médecin qu'il put trouver, l'inventeur de la pénicilline... le docteur Fleming. Et Churchill fut sauvé. N'est-il pas extraordinaire qu'un homme doive deux fois la vie, à plus d'un demi-siècle de distance, au même sauveur ?

En Europe, les princes dépossédés sont strictement bannis de leur pays. Il n'en est pas de même en Amérique. Ainsi, les princes brésiliens, Pedro Gasto net Dona Esperanza, habitent à Petropolis les dépendances de leur ancien palais transformé en musée. Chacun doit chausser des pantoufles pour

glisser dans les salons devant la couronne brésilienne exposée, le manteau de cour, les bijoux, les porcelaines, les dessins de Victor Hugo offerts à l'empereur libéral Pedro II dont les descendants, dépossédés depuis 1889, parcourent aujourd'hui en touristes leur demeure familiale.

Jadis, il fallait 24 salves pour annoncer la naissance d'une princesse et 120 pour un prince. Napoléon 1er fit tirer 101 coups de canon pour saluer la naissance du roi de Rome, pendant que les carillons du Palais et de l'Hôtel de Ville sonnaient à toute volée. La Restauration fut plus économe : elle ne tirait plus que 12 coups pour une princesse et 24 pour un prince. Aujourd'hui, de par l'Europe, la venue au monde des futurs souverains ou princes des familles régnantes est annoncée par le télégraphe.

La première récolte de coton cultivée entièrement grâce à un équipement mécanique eut lieu en 1946, sur les 83 acres de la Oaks Plantation, dans l'Alabama. Les douze opérations nécessaires, depuis la préparation de la terre, jusqu'à la récolte, furent accomplies par un seul homme travaillant 9 heures pour chaque acre de terrain ; tandis que les fermes non-mécanisées exigeaient 235 heures de travail. Le prix de la production du coton baissa de 25 cents à 8 cents par livre.

L'institution des rosières et la coutume de les couronner annuellement remonte à saint Médard, qui fut, au Ve siècle, évêque de Noyon. Seigneur de Salency, le pieux évêque eut l'idée de décerner à celles des jeunes filles de sa seigneurie qui aurait la plus irréprochable réputation un prix de vertu de vingt-cinq livres et de la couronner de roses. Pour perpétuer la tradition et gagner la rente, saint Médard détacha de sa terre douze arpents dont les revenus furent affectés à la fondation. La tradition resta dans la famille des seigneurs de Salency : trois jeunes filles étant présentées annuellement à leur décision.

La fameuse danseuse russe, la Pavlova, dont l'interprétation la plus célèbre fut "La mort du Cygne", ne voyageait jamais sans ses oiseaux favoris. Comme elle a parcouru le monde entier au cours de sa glorieuse carrière, cela représentait un supplément de frais qui était à prendre sérieusement en considération par les directeurs de théâtre qui l'engageaient. Elle en possédait très exactement cinquante-huit !... Un cygne — qui lui servit de modèle — un flamant, un perroquet et cinquante-cinq pigeons...

Les premiers orchestres symphoniques, formés vers 1750, comptaient 33 instruments : 26 à cordes, 5 à vent et 2 cuivres.



LEQUEL PRÉFÉREZ-VOUS ?..

LE SAMEDI ?.. LA REVUE POPULAIRE ?..
LE FILM ?..

BIEN entendu, vous aimez ces trois magazines, parce qu'à eux trois, et chacun dans son genre, ils forment un tout idéal qui se complète. Il va de soi que LE SAMEDI est le magazine de famille tout indiqué quand on a en vue la satisfaction qu'on veut donner à son foyer, et alors... C'EST

LE SAMEDI

Par ailleurs, Madame, Mademoiselle, si c'est votre intention de ne vous abonner qu'à une seule publication qui réponde exactement à ce que toute femme attend d'un magazine, il n'y a pas à hésiter un seul instant : C'EST

LA REVUE POPULAIRE

Mais chose certaine, homme ou femme, jeunes ou vieux qui attachent une grande importance au cinéma et à la radio, n'ont pas à chercher longtemps pour trouver ce qu'il leur faut en cette matière. Vous avez deviné juste et nous acquiesçons avec vous, dans ce cas, C'EST

LE FILM

Néanmoins, songez bien que, tout en faisant une économie, vous pouvez vous procurer les trois qui vous assureront un tout complet, et à très bon compte. Si telle est votre intention il n'y a plus à tergiverser : C'EST

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

COUPON D'ABONNEMENT

TARIF

LES 3 MAGAZINES

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
1 an..... (Canada seulement) \$5.50

OU

<input type="checkbox"/> LE SAMEDI	Can.	E.-U.
<input type="checkbox"/> LA REVUE POPULAIRE	\$3.50	\$5.50 pour 1 an
<input type="checkbox"/> LE FILM	1.50	2.00 " " "
	1.00	1.00 " " "

Veuillez trouver ci-inclus, la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)
 IMPORTANT — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Localité Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

Pour des Rasages
plus Doux,
plus Rapides,
plus Sûrs --

**À LA FÊTE DES PÈRES, OFFREZ À PAPA
LE CADEAU QUI LUI PLAIRA VRAIMENT!**



**LE SEUL RASOIR AU MONDE AVEC CHANGEMENT DE LAMES AUTOMATIQUE
MET FIN À 4 GROS ENNUIS DU RASAGE!**

1 LES DOIGTS NE TOUCHENT JAMAIS LA LAME! Vous ne pouvez donc vous couper les doigts. Insérez le Changeur Automatique de Lames — Poussez, tirez — clic, clac! — une lame neuve se fixe en place!

2 RIEN À DÉMONTER! Et rien à assembler. Rien à dévisser ou à tourner. Pour le nettoyer — mettez-le simplement sous le robinet, secouez et mettez en place.

3 PAS DE PERTE DE TEMPS! Des essais dans tout le pays prouvent que le Rasoir Eversharp-Schick rase plus vite — est plus moderne — et rase mieux que tout autre. Essayez-le — et constatez-le par vous-même!

4 MOINS D'IRRITATION! Une barrette protectrice exclusive et brevetée permet des rasages plus doux, plus agréables, plus propres. Avec un Eversharp-Schick il est facile de se raser même sous le nez et autour des lèvres.

... Aussi
le SCHICK "66"
Seulement 66¢

avec 6 lames

Du Nouveau LAMES AMÉLIORÉES

Elles sont STRONED!

*Repassées deux fois... puis repassées à nouveau sur 30 pieds de cuir... *stroned!* Ce sont les nouvelles lames Injecteur Eversharp-Schick. 12 pour 50c... 20 pour 75c.

LEON MOREAU
RIVIERE BLEUE
QUE

27J50-R-39575

RASOIR INJECTOR EVERSHARP-SCHICK